

UNIVERSITÉ NATIONALE DU RWANDA
FACULTÉ DES LETTRES

39

POUR
UNE APPROCHE SOCIOLOGIQUE DU ROMAN

UN FUSIL DANS LA MAIN UN POÈME DANS LA POCHE

d'Emmanuel DONGALA

par
Désiré NEMEYABAHIZI

Mémoire présenté pour l'obtention
du grade de Licencié en langues
modernes (Français - Kinyarwanda)

Directeur : M. Dominique AVRON
Co-directeur : M. Joseph NSENGIMANA

RUHENGARI, Juin 1982

UNIVERSITE NATIONALE DU RWANDA
FACULTÉ DES LETTRES

POUR
UNE APPROCHE SOCIOLOGIQUE DU ROMAN

UN FUSIL DANS LA MAIN UN POÈME DANS LA POCHE

d'Emmanuel DONGALA

par
Désiré NEMEYABAHIZI

Mémoire présenté pour l'obtention
du grade de Licencié en langues
modernes (Français - Kinyarwanda)

Directeur : M. Dominique AVRON
Co-directeur : M. Joseph NSENGIMANA

RUHENGARI, Juin 1982

DEDICACE

A Lucinda

A ma mère et mon père

A mes soeurs et mes frères

Aux autres parents (et) amis.

R E M E R C I E M E N T S

Sans la contribution de diverses personnes, ce travail n'aurait pas vu le jour. Que tous-

Messieurs Dominique AVRON et Joseph NSENGIMANA
pour leurs conseils combien enrichissants
Ceux qui nous ont aidé pour notre documentation
Ceux qui nous ont soutenu moralement ou matériellement-

trouvent ici l'expression de notre profonde reconnaissance.

N.D.

INTRODUCTION .

1. LA LITTÉRATURE AFRICAINE ET LA CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Faut-il absolument une méthode de critique littéraire spécifiquement africaine pour la littérature africaine ? Telle est la question qui a animé beaucoup de débats dans les milieux littéraires africains et africanistes au cours des derniers temps.

L'idée des africano-centristes est le prolongement d'une conception de la critique littéraire sur la littérature africaine écrite dans ses premiers moments. Les premiers moments de cette critique ont été dominés par trois tendances principales : les critiques hagiographique, senghorienne et melonienne (1).

La première dont le porte-flambeau est Okechukwu Mezu n'admet pas la possibilité de fécondité des canons et méthodes occidentales en littérature africaines. La deuxième, d'orientation dogmatiste, se fixe pour critère l'africanité ou la négritude et ne tolère pas "l'art pour l'art". La troisième part d'un principe politique qui s'inscrit dans un processus général de libération du pays, et dans un mouvement de réinsertion du texte dans le contexte.

1. NSENGIMANA, J., "Critique africaine et théories littéraires", in La Sémiologie et la littérature africaine, Actes du Séminaire tenu à Lubumbashi, Mars 1977, Edité par le Centre d'Etudes des Littératures Africaines (C.E.L.A.).

A ses yeux, concernés dans notre être comme dans notre apparaître que nous sommes, "nous ne pouvons pas laisser à d'autres le soin de révéler selon leur propre vision le contenu pictographique du monde tel que nous autres le vivons" (1) : c'est l'africain qui doit faire la critique de sa littérature.

De plus en plus, l'option pour l'ouverture de la littérature africaine à toute méthode de la critique littéraire semble triompher, et les tenants de cette position donnent suffisamment de raisons convaincantes.

Un des premiers défenseurs de la position est L. Kesteloot, d'après Makward (2). Elle croyait déjà en 1965 que le critique non-africain peut être compétent dans son appréciation, tout en faisant attention de ne pas être influencé par ses idées philosophiques, ses réactions inconscientes, son goût pour le pittoresque et ses ambitions humanitaires (3). Mais Kesteloot prenait la précaution de limiter cette possibilité à la littérature écrite et de la refuser à la littérature orale, puisque personne, si ce n'est un Africain, ne peut réussir à distiller toute l'essence, toute la saveur, tout le sens, tout le poétique, la succulence des fruits de l'héritage ancestral (4).

1. NSENGIMANA, J., art.cit.

2. MAKWARD, E., Is there an african approach to african literature ?, African Studies Association, New York, October, 1968, 12p.

3. Ibid., p.2.

4. Ibid..

D'après la réflexion de Nouréni Tidjani-Serpos (1) sur le colloque "Le critique africain et son peuple comme producteur de civilisation", ce colloque a une opinion négative à propos de la nécessité d'une critique africaine. Il estime que prévoir une sorte de déontologie africaine en cette matière, c'est ouvrir la voie au dogmatisme, et exclut tout carcan autoritairement imposé. Il réaffirme, en réaction contre tout chauvinisme critique, le droit des critiques étrangers à porter un regard sur la littérature africaine, et donne droit de cité aux méthodes étrangères, sans que toutefois les critiques africains se bornent à l'utilisation de ces méthodes : une innovation d'une validité scientifique ne peut qu'être bienvenue.

D'autres hommes de lettres soutiennent fermement la théorie "anti-africanisante" de la critique littéraire en littérature africaine, en se basant sur le caractère scientifique des méthodes de critique modernes.

C'est le cas d'Okonda Okolo qui écrit : "L'idée d'une critique spécifiquement africaine ne va-t-elle pas à l'encontre de la critique, entendue comme une discipline scientifique ? (...) Il n'existe pas, et il ne peut exister des méthodes spécifiquement africaines de critique littéraire. Et il n'est de méthodes actuelles d'analyse critique de textes qui ne puissent être appliquées aux productions littéraires africaines.

1 TIDJANI-SERPOS, N., "Réflexion sur le Colloque "Le critique africain et son peuple comme producteur de civilisation"", in Présence africaine, N° 88, 1973.

Et même si le contexte spécifique nous amène à découvrir de nouvelles méthodes scientifiques, elle doivent être applicables à toutes les autres littératures du monde, et par les critiques non-africains" (1).

Le caractère scientifique des méthodes de critique contemporaines, associé au caractère universel de la science, donne aux critiques non-africains le droit d'appliquer ces méthodes en littérature africaine, sans quoi cette littérature serait elle-même à remettre en question comme le dit si bien Tati-Loutard à R. Chemain : "C'est une tare pour une oeuvre que de n'être comprise que par les concitoyens ou les frères de race de l'auteur" (2). Ce serait donc illégitime de la part de quiconque confisquerait ce droit, car "la science est une matrone cosmopolite qui s'acclimate dans toutes les zones et qui se nourrit du fruit de tous les climats", comme le disait un penseur (3).

A notre connaissance, ces discours sont souvent restés à un niveau théorique, et risquaient ainsi d'être peu probants. Notre travail essaye d'apporter une modeste contribution pratique à ces débats.

1 OKOLO OKONDA, "Herméneutique et Problématique de la critique littéraire", in La Sémiologie..., op.cit.

2 TATI-LOUTARD, J.B., interviewé par R. CHEMAIN, dans "Orientations de la littérature congolaise", in Notre Librairie, N° 38, Septembre-Octobre, 1977, p.8.

3 Cité par ACHUCAN, O, dans "A propos de la Crise de la littérature africaine", in La Sémiologie..., op.cit.

Ces chauds débats qui ne sont pas toujours partis ou n'aboutissaient pas à des actes littéraires concrets sont donc le premier élément de la motivation de notre travail dans ce domaine de la littérature africaine et la critique littéraire.

Le champ de la littérature africaine et la critique littéraire est à ce jour prolifère, et de nombreux travaux conditionnent son existence et sa vie.

Parmi eux, des travaux d'étudiants patronnés par des universités et autres centres d'études tant africains qu'étrangers constituent un contingent non négligeable. Au Zaïre où une sorte de renaissance se fait sentir (depuis un certain temps) surtout dans des milieux universitaires, d'intéressantes études sont publiées à flot dans des revues : des revues locales comme Lectures Africaines, une revue (créée en 1972) du centre de Littératures Romanes d'Inspiration Africaine (C.L.R.I.A.) devenu Centre d'Etude des Littératures Africaines (C.E.L.A.), Cahiers de Littérature et de Linguistique Appliquée, revue née en 1970 à Lovanium et déplacée par la suite à Lubumbashi, et la revue Zaïre - Afrique (initialement Congo-Afrique) née en 1966 sur les cendres de Document pour l'action. Des études sont aussi publiées dans des revues éditées en Europe, dans lesquelles s'expriment plusieurs intellectuels de différentes nations. A titre d'exemples, citons les revues Notre Librairie, Présence Africaine et Afrique littéraire et artistique. Au sommaire de ces revues, les noms de Mukala Kadima-Nzují, Ngandu Nkashama, Locha Mateso, et j'en passe, se font largement représenter.

Ces études émises à partir d'une aire restreinte (il y en a beaucoup d'autres dans diverses régions africaines) viennent en renfort aux travaux d'une plus grande envergure que nous nous gardons de juger : Jean-Louis Joubert en a fait, pour la plupart, une critique succincte (1). Nous citerons aux origines, l'ouvrage de Kesteloot, L., Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature de 1963 qui expose des recherches menées sur le contexte et non sur les oeuvres proprement dite. Depuis, la discipline ne cessera de voir les publications des chercheurs : Robert Pageard, Jacques Chevrier, Ngandu Nkashama, Robert Chemain et Arlette Chemain-Degrange, Sunday O. Anozie et Gérard Dago-Lezou. La liste est longue, elle se complètera dans une annexe qui donnera aussi les références bibliographiques complètes sur "la littérature africaine et la critique".

Des lectures à travers quelques unes de ces publications, ajoutées aux cours de littérature africaine suivis au cours de notre formation universitaire, ont suscité en nous un intérêt particulier pour le domaine. Cet intérêt constitue le deuxième élément de la motivation du choix de "la littérature africaine et la critique" comme domaine de ce travail qui a pour sujet, "Pour une approche sociologique du roman Un fusil dans la main, un poème dans la poche d'Emmanuel Dongala".

2. LE SUJET : CHOIX, OBJECTIFS ET ETAT.

2.1. Le choix.

1 voir JOUBERT, J.-L., "Petit guide des histoires de la littérature africaine moderne", in Le Français dans le Monde, Réponses N° 1, Mai 1981, Hachette/Larousse, p.17-18.

Le choix du sujet s'est fait en deux temps. Il a porté d'abord sur le type d'approche, puis sur l'oeuvre.

2.1.1. Le choix de l'approche sociologique.

Le choix de ce type d'approche est sorti de nos lectures personnelles des romans africains d'une part, et de trois cours de notre première année de licence (1980-1981) à l'Université Nationale du Rwanda d'autre part : L'initiation à la Littérature Comparée par M. Dominique AVRON, le cours de "Questions de Littérature Africaine en langues européennes" de M. Joseph NSENGIMANA, et le cours de "Méthodes et grands courants de la critique littéraire contemporaine" de M. Robert Gauthier.

Après des séances d'initiation à la recherche en Littérature Comparée, nous avons conçu le projet de faire un mémoire portant sur l'étude d'un thème, "L'Image des dirigeants politiques de l'Afrique indépendante dans le roman africain francophone, de 1960 à 1980". L'idée était motivée par la permanence des thèmes du dirigeant, du parti unique, de l'indépendance, dans le roman africain contemporain, notée au cours de nos lectures personnelles. Nous projetions d'étudier de près le phénomène, en mettant à l'oeuvre la littérature proprement dite, l'histoire, la sociologie, les sciences politiques, la géographie - car le comparatiste doit se servir de toutes les informations. Mais le projet était vaste pour la littérature comparée et pour le temps dont nous disposions. Il le demeurerait malgré toute restriction de période de production des romans et/ou toute restriction d'étendue géographique. Aussi, une très forte restriction de champ de travail qui avait déjà porté le projet à un pays et à deux auteurs, devait-elle enlever les qualités et les caractères de littérature comparée au travail à produire.

Tel était l'avis du professeur J.M. Grassin, président de l'Association Internationale de Littérature Comparée, avec qui nous avons l'honneur de nous entretenir personnellement lors de son séjour en visite à notre Faculté, en fin 1981.

C'est ainsi que nous avons abandonné la littérature comparée - qui est la critique à grande échelle (1) pour embrasser la critique littéraire à un niveau modeste, tout en gardant l'intérêt aux problèmes sociaux traités dans les romans africains. Et en nous référant aux cours de "Questions de Littérature africaine en langues européennes" et de "Méthodes et grands courants de la critique littéraire contemporaine", nous avons estimé que la critique sociologique pouvait mieux répondre à nos aspirations.

Signalons que tout ce cheminement vers la fixation du sujet sera à l'origine des problèmes qu'a connus l'élaboration de ce travail. L'arrêt définitif tardif du sujet n'a pas manqué de nous exposer à toutes sortes de conséquences qu'entraîne la hâte. A ce problème s'ajoutera celui qui relève de ce que nous avons dû nous initier nous-même à la méthode. Les deux problèmes réunis ont réduit certes l'assimilation de la méthode, et peut-être, l'approfondissement du sujet.

2.1.3. Le choix de l'oeuvre.

1 A notre question de savoir quel rapport il faut mettre entre la littérature comparée et la critique, le professeur Grassin nous répondit que la littérature comparée est une méthode de critique qui fait la synthèse des différentes méthodes de critique : elle les emploie toutes pour cerner un phénomène littéraire. Critique littéraire et Littérature comparée sont donc de même nature (Entretien personnel).

Tout d'abord, dans son premier moment, le choix du roman a résulté du processus de restriction qui a conduit au choix du type d'approche.

Une phase de ce processus nous a porté à nous limiter aux romanciers du Congo, parce qu'ils apportaient une contribution importante au roman du type que nous comptons étudier, en appliquant le critère de restriction du champ d'étude que nous avons arrêté : le pays. Là encore, un autre problème se présentait : celui d'avoir à notre disposition toutes les publications romanesques du Congo depuis l'indépendance jusqu'en 1980. Et, travailler sur le peu d'ouvrages dont nous disposions, c'était nous exposer au risque de tirer des conclusions hâtives, incomplètes et mensongères. Nous aboutissions donc à une nouvelle phase de reformulation du sujet. Nous nous résolûmes à étudier deux auteurs et deux romans, et cela, sur le critère de disponibilité : Emmanuel Dongala avec Un fusil dans la main, un poème dans la poche et Guy Menga avec Kotawali. C'est après l'option pour la critique à petite échelle et après le choix d'une méthode de critique, suite à des problèmes que nous avons décrits, que nous avons été amené à choisir entre les deux romans, car en optant pour une méthode de critique à petite échelle, nous options en même temps pour une oeuvre.

Dans son second moment, le choix de l'oeuvre a résulté de la préférence -et c'est peut-être là une raison subjective- que nous avons vouée au roman Un fusil dans la main... au détriment de Kotawali. Cette préférence est motivée par deux raisons : la composition originale du roman centrée essentiellement sur des analepses, et son style incantatoire.

Ainsi s'est développé le sujet de notre travail, "Pour une approche sociologique du roman Un fusil dans la main...".

Ce sujet ne se justifie pas, comme l'on serait porté à le croire après lecture de son évolution - par l'obligation de produire un travail. Sans prétendre à la scientificité et à la richesse du travail, nous avons pensé qu'un tel travail est susceptible de stimuler la recherche (en suscitant chez le lecteur un besoin, ne fût-ce qu'un besoin d'apport de rectification ou d'apport de complément) ou servir à la recherche.

Nous avons pensé que, ceux qui veulent particulièrement étudier des écrivains congolais, la deuxième partie spécialement peut leur être de quelque utilité. Nous avons pensé aussi à ceux qui veulent s'orienter à l'étude de la littérature africaine qu'un tel travail peut constituer un document de base, car on ne saurait comparer des éléments inconnus au mal connus. Les études profondes de toutes les oeuvres de la littérature africaine donnent des atouts à la connaissance de cette littérature. Aussi, avons-nous pensé qu'un tel travail pourrait constituer un document pédagogique pour l'enseignant de la littérature africaine.

Après avoir annoncé le sujet de notre travail, décrit sa genèse et justifié le choix, force est de définir les objectifs du travail.

2.2. Définition des objectifs.

La définition des objectifs met en jeu un concept, qu'il convient de circonscrire au préalable : le concept de société. Pour ce faire, nous nous aidons du sociologue Fichter.

Il définit la société comme "une collectivité organisée de personnes habitant ensemble un territoire commun, coopérant en groupes à satisfaire les besoins

sociaux fondamentaux, en partageant une même culture" (1). Et partant de cette définition, ce sociologue écrit que "l'étude de toute société particulière se centre sur les groupes" (2), après avoir montré que la composante de la définition du concept de société qui est la plus dynamique est "la coopération en groupes pour la satisfaction des besoins fondamentaux" : cette composante est la plus susceptible de changements au cours du temps, et constitue l'aspect qui marque le plus l'évolution d'une société et permet ainsi de différencier une société d'autres ou de la caractériser en soi.

Sans exposer en détails le concept de groupe, nous signalons que l'on en déduit les différentes façons (différents, points de vue) d'approcher une société, à savoir les points de vue éducatif, économique, "familial", politique, religieux et récréatif.

Le handicap écarté, nous pouvons maintenant procéder à la définition des objectifs.

Les objectifs que vise notre travail sont les objectifs que se fixe la critique sociologique. Ils consistent à dégager des relations qui existent entre le roman et la société de l'auteur, dont les praticiens de la critique disent qu'elle produit l'oeuvre : signalons qu'à toutes les opérations conduisant à ces objectifs a précédé l'acceptation de ce principe, que nous nous avons pris comme un postulat. Pour dégager ces relations, une connaissance de la société de l'auteur s'impose. C'est cette exigence qui motive l'exposé que nous ferons sur la société qui "produit l'oeuvre".

1 FICHTER, H.J., Sociologie. Notions de base, Encyclopédie Universitaire, Editions Universitaires, 3ème édit., Paris; 1960; 240p., p.95.

2 Ibid..

Nous établirons les relations entre l'oeuvre et la société en passant par une étude de la société que nous rencontrons dans le roman. Nous essayerons de voir dans quelle mesure, cette société romanesque est la société où l'oeuvre a pris naissance, et dans quelle mesure elle ne l'est pas, et de chercher la signification de ces correspondances ou ces écarts.

Le reproche dont fait l'objet une telle critique qui cherche l'explication d'une oeuvre en dehors de celle-ci ne nous épargnera certes pas. Sans chercher à nous mettre à l'abri de ces critiques, nous ne pouvons considérer ces querelles de principes que comme affaire des maîtres théoriciens littéraires. Toutefois, parce que nous nous sommes rangé sous la bannière de l'un des deux camps, servons-nous de son arme de défense, pour prévenir le reproche.

Selon P. Macherey, l'explication d'une oeuvre par les données qui lui sont extérieures est fondée. Elle trouve ses fondements dans la nature d'une critique profonde; "une critique qui veut être profonde se donne comme but la détermination d'un sens" (1). Et pour Macherey, le sens de l'oeuvre est le plus exhaustivement déterminé quand on sort de l'oeuvre pour l'expliquer à l'aide de son extérior qui n'est en définitive que l'histoire - de la société, de la littérature et de l'individu écrivain.

1 MACHEREY, P., Pour une théorie de la production littéraire, Coll. Théorie, Maspéro, Paris, 1974, 332p., p.93.

"(Cette) histoire n'est pas par rapport à l'oeuvre dans sa simple situation d'extériorité; elle est présente en elle, dans la mesure où l'oeuvre, pour apparaître, avait besoin de cette histoire, qui est (...) ce à quoi elle doit avoir recours pour y trouver ses moyens d'expression. Cette histoire qui n'est pas seulement l'histoire des oeuvres de même nature lui donne sa réalité, mais aussi ce qu'elle n'est pas (...) Alors l'envers de ce qui est écrit, ce sera l'histoire" (1).

Pour ne pas tronquer la présentation de ce travail, force est de faire un bref exposé sur l'état de la question.

2.3. Etat de la question.

Ce travail est un travail de littérature africaine en rapport avec la critique sociologique. Il faudra donc voir l'état de la question à deux niveaux : l'état des relations de la littérature africaine avec ce type d'approche et l'état des relations du roman avec la critique (sociologique en particulier).

2.3.1. La littérature africaine et la critique sociologique.

Parmi les travaux qui ont jusqu'ici abordé sociologiquement la littérature africaine, il faut noter essentiellement ceux du Nigérian S.O. Anozie et du gabonais G. Dago Lezou, respectivement Sociologie du roman africain (1970) et La création romanesque devant les transformations actuelles en Côte-d'Ivoire.

Dans le premier ouvrage, l'auteur étudie l'univers littéraire dans son rapport avec les lois sociales internes.

1 MACHEREY, P., op.cit., p.114-115.

"Nous nous sommes efforcé d'exposer les influences de la réalité sociale sur la création littéraire en Afrique" (1)

Après une étude fondée spécifiquement sur le contenu, la forme et les thèmes du roman moderne ouest-africain et les voies qu'ouvrent les influences de la réalité sociale à une meilleure compréhension des problèmes du héros en tant qu'individu, l'auteur dégage la conclusion que l'évolution du roman ouest-africain est lié à l'évolution des rapports de l'individu et sa société.

Cet ouvrage d'un docteur en sociologie ne se réclame d'aucun maître. Il étudie nombreux romans d'une aire géographique très large et se place dans une optique comparatiste.

Contrairement à Anozie, G. Dago Lezou se borne à une aire restreinte, son pays. Mu par les mêmes objectifs, de thématiser le rapport entre le roman et la société, le critique interroge, selon Locha Mateso, l'histoire, la sociologie et l'ethnologie, pour étudier comment naît le roman dans une société colonisée (2).

Comme on peut le voir, tous ces auteurs étudient un genre, et non une oeuvre (il est évident qu'ils étudient d'abord les romans en particulier pour présenter seulement la synthèse en laissant de côté les détails issus des travaux intermédiaires) : ils étudient la littérature à un niveau élevé.

En opposition à ces travaux, notre travail aborde la littérature dans ses maillons inférieurs : nous avons voulu nous initier d'abord à faire de petits pas avant de faire des pas de course.

1 MATESO, L., "Naissance de la critique", in Notre Librairie, N° 53, Mai-Juin 1980, p.87.

2 ANOZIE, S.O., Sociologie du roman africain, Coll. Tiers Monde et Développement, Editions Aubier-Montaigné, Paris, 1970, 268p., p.229.

2.3.2. L'oeuvre et la critique.

A notre connaissance, le roman Un fusil dans la main... ne connaît aucun ouvrage critique lui consacré. Nous disons par le même coup qu'il ne connaît aucune approche sociologique. A son sujet, nous avons recensé un fragment de l'article "Notes de lectures" où R. Chemain fait un résumé du roman et signale en quatre lignes quelques thèmes du roman (1). Et il faut dire que cet état des relations de Un fusil dans la main... avec la critique n'a pas été pour rien dans le choix du roman de notre travail.

Le travail n'a pas été élaboré à tâton, mais bien à l'aide d'une méthode.

3. LA METHODE ET LE CONTENU DU TRAVAIL.

3.1. La méthode.

Notre méthode s'envisage à deux niveaux : la méthode générale et la méthode spéciale. Nous désignons par méthode générale, la méthode qui guide tout chercheur scientifique en générale et qui est l'ensemble des opérations qui mènent de la phase de recherche au travail fini. Nous désignons par méthode spéciale, l'ensemble des directives ou opérations particulières qui guident la recherche, spécifiques à un domaine d'une orientation déterminée : la méthode de critique sociologique pour notre cas.

3.1.1. La méthode générale.

1 CHEMAIN, R. et A., "Notes de lecture", in Notre Librairie, N° 38, p.76-79.

La première étape de notre travail a consisté en des lectures sur le domaine et surtout sur le sujet en question. Ces lectures nous offraient (une idée d') une matière informe à laquelle nous avons donné une forme en esquissant un plan provisoire que devaient modifier des lectures et des contacts avec les spécialistes. Ces lectures s'accompagnaient de notes qui constituèrent notre fichier.

Avant la rédaction, nous avons pris le soin de dépouiller et organiser le fichier autour du plan définitif.

Tout au cours de la rédaction nous avons tenu à avoir le plus possible des documents à notre appui, tantôt en les citant intégralement, tantôt en nous en servant partiellement en rendant leur contenu dans une forme à nous. Et le recours aux documents a été intense surtout pour les éléments d'histoire, de sociologie et de la méthode spéciale dont nous ne sommes pas spécialiste. Aussi faut-il ajouter que l'étude intratextuelle se base surtout sur des réflexions personnelles sur le texte. Ainsi, résultat d'une action subjective qu'est cette étude, nous ne prenons pas comme dogme ce que nous y disons : toute critique édifiante est bienvenue.

L'élaboration de notre travail a été conduite par des préceptes d'une méthode spéciale, la méthode de critique sociologique.

3.1.2. La méthode spéciale : La critique sociologique.

Selon les auteurs consultés (1), la critique sociologique prend pour point de départ que toute oeuvre est le reflet et l'expression de la société, autrement dit, que c'est la société qui produit l'oeuvre en s'y reproduisant (2). Cette critique s'attache alors à reconstituer ce qui lie l'oeuvre à la société où l'oeuvre (ou la littérature en général) prend naissance. Elle connaît trois tendances par rapport auxquelles nous devons nous situer : la critique bourgeoise (3), la critique marxiste et la sociocritique. Nous présenterons brièvement les objectifs de chacune d'elles, et parlerons de notre choix, et décrirons dans ses grandes lignes celle que nous avons suivie, la critique marxiste.

Mais au préalable il faut éclairer une notion dont nous nous servons, la notion de "classe sociale".

3.1.2.1. Notion Préalable : la classe sociale.

Beaucoup d'encre a coulé pour définir cette notion qui a été un sujet de controverses.

-
- 1 - RUMBU-a-KAYIMBU, "Problématique de la critique littéraire contemporaine", in La Sémiologie..., op.cit.
 - ZERAFFA, M., Roman et société, Coll. Sup., P.U.F; Paris 1976, 184p.
 - GOLDMANN, L., Marxisme et sciences humaines, Coll. Idées, Ed. Gallimard, Paris, 1970, 378 p.
 - FAYOLLE, R., La critique, Coll. U, Armand Colin, Paris, 1978, 295 p.
- 2 Nous n'entrons pas dans les débats -signalons seulement qu'ils existent- que suscite ce principe auprès des partisans de l'individu créateur à savoir les critiques psychanalytiques. Les deux parties cherchent un compromis et une voie de collaboration.
 3. Nous ne pouvons pas dire si ce sont ses praticiens qui lui donnent cette appellation, ou si ce sont plutôt les praticiens de la méthode marxiste.

Un bon nombre de sociologues (1) partagent les avis à ce sujet; au point que nous nous trouvons dans l'embarras de donner une définition qui plaise à tout le monde. C'est pourquoi nous avons jugé bon de donner une définition qui fasse le plus possible la synthèse des autres, la définition de la classe sociale que donne Robert : "Ensemble de personnes qui ont même fonction, mêmes intérêts ou même condition dans une société" (2). Et puisque nous travaillerons dans un cadre marxiste, nous avons tenu à mentionner la conception marxiste d'une classe sociale : "un ensemble de personnes jouant un rôle analogue dans la production, ayant dans le processus de production des rapports identiques avec d'autres personnes" (3).

Les classes ainsi définies, se retrouvent dans toutes les sociétés, et sont toujours en conflit (latent ou éclatant), chacune pour la défense de ses intérêts (4). Le problème est d'identifier ces classes, c'est-à-dire d'analyser une société en classes. Laroque et Cuvillier (5) donnent des critères ad hoc, que nous ne présentons pas ici maintenant.

Cette notion de classes sociales nous servira dans nos considérations sur les trois tendances de la critique sociologique.

1 CUVILLIER, A., en fait une recension dans son Manuel de Sociologie, T.II, P.U.F., Paris, 1963, p.431-437.

2 ROBERT, P., Dictionnaire analogique et alphabétique de la langue française, S.N.L., Paris, 1972

3 CUVILLIER, A., op.cit., p. 437.

4 voir LEFEBVRE, H., Sociologie de Marx, Coll. Sup., P.U.F., Paris, 1974, p.90.

et ARON, R., Démocratie et totalitarisme, Coll. Idées, Gallimard, Paris, 1965, p.29.

5 CUVILLIER, op.cit.

LAROQUE, P., Les classes sociales, 4ème éd., Coll. Q.S.J., P.U.F., Paris, 1968, 127p.

3.1.2.2. Les trois tendances.

a) La critique bourgeoise

Elle a deux directions. L'une explique l'oeuvre dans ses relations avec son auteur, influencé par un milieu immédiat (famille, études, voyages, profession) ne montrant pas en quoi et dans quelles mesures l'oeuvre est l'expression de son temps. L'autre analyse l'oeuvre en rapport avec son contenu cette fois-ci influencé par un milieu large, indifférencié (et saisi à une époque déterminée) sans tenir compte de la division de la société en classes en luttes.

A notre avis, c'est à tort qu'on a vu en la première "orientation" une voie de critique sociologique, car l'influence du milieu immédiat sur l'oeuvre, ne s'écarte pas de la vision de l'oeuvre en tant que produite par un individu : avec le milieu immédiat, c'est toujours l'auteur qui est en question et non la société. Quant à la seconde orientation, elle ne nous semble pas féconde, pour sa prise en considération de la société indifférenciée. En effet, une vue indifférenciée -donc globalisante- de la société projette de celle-ci une image superficielle, par conséquent peu significative, dans la mesure où elle ne rend pas compte de la dynamique fondamentale qui préside à l'état actuel et à l'évolution de cette société. Partant, le sens déterminé à travers les relations d'une oeuvre et une société ainsi vue, accuse une diminution de profondeur.

b) La sociocritique

Elle examine aussi scrupuleusement les rapports du texte avec la réalité. Comme la critique marxiste, elle s'inspire du marxisme. Elle se spécifie par son attachement prioritaire à l'étude du texte, aussi bien dans son fond

que dans sa forme.

"Elle se préoccupe en effet d'intégrer les apports de la critique textuelle fortifiée par la linguistique" (1).

Aussi s'interdit-elle de privilégier l'explication du texte par le hors-texte.

Ce mode d'approche de la littérature est intéressant par la place qu'elle accorde à la forme signifiante. Elle est complète car elle ne réduit pas l'oeuvre à ce qui est dit, mais aussi à la manière dont il est dit, répondant ainsi bien à la définition d'une oeuvre littéraire dans l'optique de Sartre : Une oeuvre littéraire n'est pas un ensemble de choses dites, mais (aussi) la manière dont ces choses sont dites (2). Ce mode aurait été idéal pour ce travail, mais nous avons été obligé de capituler devant les conditions matérielles, qui nous ont ravi l'opportunité d'exploiter des atouts qu'offre la socio-critique : ces conditions sont essentiellement le manque de documents théoriques ou pratiques pouvant nous servir de modèle. C'est pourquoi nous sommes servi d'un autre mode d'approche qui nous paraissait aussi fécond, la critique marxiste.

c) La critique marxiste

Elle situe le producteur de l'oeuvre dans son milieu social différencié par la lutte des classes, et s'attache à trouver l'explication de l'oeuvre dans ces luttes, même si elle en est très éloignée.

1 FAYOLLE, R., "La critique", in Littérature et genres littéraires, (collectif), Coll. Encyclopoche, Librairie Larousse, Paris, 1978, p.67.

2 Nous déduisons cette définition de celle que Sartre donne de l'écrivain dans son Qu'est-ce que la littérature ?, cité par NSENGIMANA, J., dans La Thématique des romans de Gilbert Cesbron, mémoire, Université Nationale du Zaïre, Lubumbashi, 1975, 113p. p. 11 : "On n'est pas écrivain pour avoir choisi de dire certaines choses, mais pour avoir choisi de les dire d'une certaine façon".

Il faut souligner que la critique marxiste privilégie le fond au détriment de la forme (1). La prise en considération de la forme, nous l'avons dit, reste la préoccupation de la sociocritique.

Décrivons dans les lignes suivantes la critique marxiste. Cette description se veut fonctionnelle : nous décrirons la méthode dans la voie où nous l'avons employée. Ceci implique bien sûr l'existence d'autres voies. Nous aurons à expliquer notre choix.

Nous nous aidons de l'article de Rumbu-a-Kayimbu, "Problématique de la critique littéraire contemporaine" (2). Il prévoit les étapes suivantes.

1. Connaître profondément l'oeuvre.
2. Ne voir les choses que dans leur mouvement, changement, contradiction, leur signification et non à l'état statique.
3. Faire attention au contenu du livre ou du conte à analyser, l'examiner indépendamment de toute question sociale.
4. Observer les types sociaux qui sont les héros de l'intrigue. Chercher ensuite la classe à laquelle ils appartiennent.
5. Lorsque les classes sociales sont trouvées, il faut chercher ensuite la base économique, les moyens de production et la façon de produire au moment où se déroule le roman.
6. Rechercher l'idéologie en étudiant les idées, les sentiments, la façon de penser de l'auteur, son influence sur les lecteurs.
7. Bien connaître les choses pour bien en parler.

1 GUERIN, W. (et les autres), A handbook of critical approaches to literature, Second Edition, by Harper and Row Publishers, New York, 1979, 349 p., p. 277.

2 in La Sémiologie..., op.cit.

8. Dire enfin pourquoi un tel roman a été écrit à tel moment; et dénoncer ou louer, selon le cas, les intentions qui sont souvent inconscientes chez l'auteur.

Ces points nous invitent à quelques commentaires.

À la première étape, nous souhaiterions que la "connaissance" en question soit explicitée. Cette connaissance étant précisément l'objet de la critique littéraire, l'étape suppose-t-elle une critique de l'oeuvre préalable ? Car la connaissance d'une oeuvre est le résultat d'une critique (entendue comme activité qui ne consiste pas à louer ou à blâmer une oeuvre comme était entendue la critique jadis). Ceci revient à poser la question de savoir la (des) méthode(s) critique (é)^{auxiliaire(s)} à la critique marxiste. En attendant la réponse, nous croyons que l'étape sera franchie de diverses façons selon les critiques. Quant à nous, nous pensons la franchir; en étudiant l'organisation de l'histoire dans le récit, ce qui nous permet des conclusions sur le temps et les lieux en jeu dans le roman; et enfin en étudiant les hommes pour eux-mêmes et dans leurs relations avec l'histoire du roman. Cette connaissance aura été fonctionnelle, car elle nous introduira dans l'étude même de la société romanesque, et ainsi, dans l'étude des relations entre le roman et la société.

Les points deux, trois et sept ne constituent pas à notre avis des étapes à proprement parler de la procédure, mais simplement des remarques de mise en garde qui invitent à la prudence et à la réserve. Nous les excluons du fil des étapes pour maintenir le quatrième. Mais ici un problème se pose. Faut-il se référer à la société du roman ou bien à la société réelle ? Aux deux, car il faudra sortir le héros du roman pour le transposer dans le réel. Cela étant, la cinquième étape doit passer avant la quatrième, car c'est là que doivent se définir les classes. Aussi, faut-il signaler qu'à la cinquième étape (en somme devenue la deuxième), la tâche à accomplir est en fait celle que A. Cornu formule

ainsi : "Souligner les traits caractéristiques de l'époque où a vécu le penseur, l'écrivain, l'artiste..." (1).

Pour le sixième point du schéma, nous souscrivons aux préceptes énoncés, mais avec quelques restrictions. En effet, on ne peut prétendre connaître sans subjectivité les sentiments de quelqu'un d'autre. Une critique qui se veut objective doit dans ses démarches se garder de se prononcer sur les sentiments de l'auteur. La même remarque sera formulée à l'endroit du huitième point. Aussi, l'étude de l'influence de l'oeuvre sur les lecteurs serait-elle intéressante. Mais, c'est un travail d'une si longue haleine que nous ne sommes pas en mesure de l'accomplir, car il doit prodéder par une enquête sur un vaste échantillon.

De ces commentaires sort le tableau suivant des étapes de la méthode marxiste telle que nous l'avons appliquée.

1. Connaître l'oeuvre.
2. Etudier la société romanesque
3. Rechercher les traits caractéristiques de la société où naît l'oeuvre.
4. Confronter les deux sociétés
5. Rechercher l'idéologie
6. Répondre à la question : pourquoi un tel roman a été écrit à tel moment.

Ce sont ces étapes qui ont donné les grandes lignes à notre travail.

1 CORNU, A., cité par Fayolle, R., dans La critique, Coll. U, Armand Colin, Paris, 1964, 430p., p. 357.

Avertissons le lecteur que les résultats de certaines étapes sont de loin moins étendus que ceux d'autres et qu'ils seront souvent cause de disproportion du travail, de telle façon même que certains seront présentés en conclusion aux autres.

La voie de la critique marxiste que nous venons de décrire relève de la théorie du reflet, un mode d'approche de la critique marxiste à côté de deux autres : la théorie de la vision du monde et la théorie de l'idéologie.

La théorie de la vision du monde avec Lucien Goldmann exige une formation poussée en sociologie et en philosophie. Avouons qu'elle est peu abordable par le débutant qui n'a pas fait des exercices préparatoires en la matière.

La théorie de l'idéologie qui, avec Althusser, établit des relations entre l'oeuvre et la société lisante, requiert un travail délicat et patient d'enquête - nous ferme son accessibilité, pour le travail qui doit se faire pendant un temps aussi limité.

La théorie du reflet, élaborée par Lénine (1), demande qu'on travaille sur l'oeuvre et sur les documents déposés. Ce facteur, ajouté à sa simplification des notions, nous a paru le meilleur objet d'exercice pour un débutant.

Avec la méthode générale plus haut esquissée, appuyée sur cette méthode spéciale, nous sommes parvenu à un travail dont nous schématisons le contenu.

3.2. Contenu du travail.

Le travail est articulé en trois parties : en voici

¹ Dans une série d'articles parus entre 1908 et 1911 et rassemblés sous le titre Léon Tolstoï, miroir de la révolution russe.

le schéma.

I Etude intratextuelle.

- 1 L'histoire et le récit
- 2 L'Univers spatio-temporel et humain
- 3 Les caractéristiques de la société romanesque.

II Etude extratextuelle

- 1 Les traits caractéristiques de la société "génératrice" de l'oeuvre.

III Le roman et la société

- 1 La société romanesque et la société réelle.

L'exposé se termine par une conclusion dans laquelle nous faisons le bilan de notre travail et quelques réflexions perspectives. Nous lui joignons en annexe des références bibliographiques sur "la littérature africaine et la critique littéraire" et sur la littérature congolaise.

Nous laissons la place au lecteur de parcourir et d'apprécier ce contenu.

*

*

*

PREMIERE PARTIE

ETUDE INTRATEXTUELLE DU ROMAN

Cette partie sera étudiée en trois chapitres.

En son premier chapitre, il sera question du contenu du roman et son organisation. Ce chapitre est requis par les recommandations de la méthode en sa première étape. Mais comme nous l'avons déjà souligné, l'étape telle qu'elle est formulée, n'oblige pas le critique quant au type de connaissance dont il doit faire preuve. Ainsi, le type de connaissance de l'oeuvre est l'objet d'un choix.

Dans le roman, l'auteur choisit de dire des choses. Ce qui est significatif, ce n'est pas ces choses en soi, mais la manière dont il les dit (1). C'est cette idée qui nous a motivé dans notre choix d'étudier l'organisation du contenu dans le roman. Cette étude se fera dans un chapitre, qui s'intitulera "L'ordre du récit". Toutefois, nous considérons que la présentation de ce contenu même (le résumé classique) est superflu : le lecteur aura déjà lu le roman. Avec l'étude de l'organisation de ce qui est dit dans le roman, nous aurons fait d'une pierre deux coups : non seulement nous aurons illustré notre choix de l'oeuvre, mais aussi une connaissance plus poussée de l'oeuvre aura été visée.

Le deuxième chapitre sera consacré à l'étude de l'univers spatio-temporel et humain. Cette partie aussi est commandée par les exigences de la première étape. Mais cette fois-ci, le type de connaissance est plus fonctionnel que dans le chapitre précédent de cette partie. Nous étudierons les données temporelles, parce qu'elles donnent des limites à l'étude d'une société; nous étudierons les données spatiales, parce qu'un territoire est un élément essentiel à la définition d'une société; nous étudierons enfin l'univers humain, où il sera question des personnages du roman, parce que les personnages sont la condition sine qua non de ce roman, et que ces personnages sont la voie par laquelle nous connaissons la société romanesque.

1 d'après SARTRE, J.P., cité par NSENGIMANA, J., dans op.cit.

Dans le troisième chapitre, nous étudierons les traits caractéristiques de la société du roman. Nous visons là encore une connaissance fonctionnelle, qui constitue un pas vers nos objectifs.

Faisons remarquer déjà que l'étape "connaissance de l'oeuvre" reçoit une grande part dans l'exposé des résultats, par rapport aux autres étapes qui engagent l'étude du texte, dont les résultats seront cumulés en grand nombre dans une autre partie (le cas n'est pas le même pour les caractéristiques de la société "génératrice" de l'oeuvre à laquelle nous vouerons toute une partie).

1. L'ORDRE DU RECIT.

Dans ce chapitre, deux notions sont susceptibles d'équivoque : les notions d'histoire et de récit. Il convient de les cerner.

Ces notions, nous les empruntons à G. Genette, dans sa théorie sur la narratologie (1). Il appelle "histoire" "le signifié ou le contenu narratif" (2).

Il s'agit en d'autres termes de l'objet narratif ou encore de la matière du discours narratif. Ainsi, pour le roman qui nous concerne, l'objet de l'histoire est la succession chronologique des événements qu'il relate. Cette histoire a un début, le moment de l'indépendance du pays du héros, et une fin, l'exécution du héros Mayéla dia Mayéla.

Le même auteur assigne au terme de "récit", le sens de "signifiant, énoncé, discours ou texte narratif lui-même" (3).

1 GENETTE, G., Figures III, Coll. Poétique, Edit. du Seuil, Paris, 1972, 286p..

2 Ibid., p.72.

3 Ibid...

Ces deux définitions se passent de commentaire, pour les "littérateurs" linguistes, à qui la théorie de la signification (signe, signifiant, signifié) n'est pas étrangère.

L'équivoque levée, nous pouvons aller droit au but.

Etant donné qu'étudier l'ordre d'un récit revient à confronter l'ordre de disposition des événements dans le récit et l'ordre de succession (chronologique) de ces mêmes événements dans l'histoire en tant qu'il est explicitement indiqué par le récit lui-même ou qu'on peut l'inférer de tel ou tel indice indirect (1), notre première tâche est de déterminer les segments d'événements de l'histoire. La seconde sera de les identifier dans le récit. C'est de cette identification que découlera la confrontation des deux ordres.

1.1. Division de l'histoire en Segments événementiels.

L'histoire s'analyse en des segments suivants.

A : Mayéla au jour de l'indépendance

B : Mayéla en Europe.

B₁ : Abandon de la thèse.

B₂ : Animation révolutionnaire parmi les étudiants.

B₃ : Expulsion hors de France.

C : Mayéla dans le maquis.

C₁ : La vie au maquis : Exercices militaires, repas, repos, etc...

C₂ : Attaque et victoire.

C₃ : Offensive blanche, et défaite des maquisards.

C₄ : Fuite et capture de Mayéla par des soldats d'un pays voisin*

1 voir GENETTE, G., op.cit..

D : Le périple à travers l'Afrique.

- D₁ : Interrogatoire (avec torture) et emprisonnement.
 D₂ : Hospitalisation et soins spéciaux du docteur Nkoua.
 D₃ : L'escapade avec l'aide du docteur Nkoua.
 D₄ : Le long voyage (Zambie ou malawi - Tanzanie - Burundi - Zaire - Centrafrique - Congo - Anzika).

E : A Anzika : vers le pouvoir.

- E₁ : Mayéla dans son village (Zola-Bantou)
 E₂ : A la capitale (Anzika) : Prise de conscience et engagement à l'action politique.
 E₃ : Mayéla et les tournées de propagandes contre le régime, et l'intimidation par les forces du gouvernement.
 E₄ : Retour au village.
 E₅ : A la capitale : Investiture à la présidence.
 E₆ : Les premiers jours de la présidence : la bonne volonté.

F : La décadence et la chute.

- F₁ : La conférence de presse.
 F₂ : Le meeting et l'attentat.
 F₃ : Les manifestations populaires fatales et la destitution.

G : La fin de Mayéla.

- G₁ : La résidence surveillée.
 G₂ : Le procès.
 G₃ : La prison.
 G₄ : L'exécution.

Nous pouvons dès lors reconstituer l'histoire par la formule A B C D E F G, qui se réécrit comme suit : A B₁ B₂ B₃ B₄ C₁ C₂ C₃ D₁ D₂ D₃ D₄ E₁ E₂ E₃ E₄ E₅ E₆ F₁ F₂ F₃ F₄ G₁ G₂ G₃ G₄.

Ces segments sont disposés dans un autre ordre dans le récit.

1.2. Les Segments événementiels dans le récit.

Nous représentons ces segments par les mêmes lettres de l'alphabet (avec ou sans indice), suivies par l'indication de pages, et un texte coupé de points de suspension pour compléter la référence; la première partie du texte indique le début du récit relatif au segment, la seconde indique la fin.

A : p. 185 - 195 : Il avait d'abord essayé de grimper ...
mais s'écroula sur la piste.

B : p. 135 - 141.

B₂ : P. 135 : Au début j'étais un révolutionnaire...
pas une raison d'être.

B₁ : P. 135-137 : Pendant trois ou quatre jours...C'est
à cause de ce mouvement d'humeur que
je suis ici.

B₂ : P. 137-141 : Après cet incident que racontais
alors...On vint me serrer la main...

B₃ : P. 141 : Le lendemain, le journal local...je me
suis fait recruter.

C : p 15 - 95.

C₁ : P. 15-26 : Est-ce vraiment de la viande de ...
un poème dans la poche.

: P. 62-80 : Ils étaient tous rentrés à l'heure...au
stade municipal est maintenue.

C₂ : P. 27-61 : Depuis une heure qu'ils attendaient...dé-
couverte de Litamu.

C₃ : P. 80-95 : Combien étaient-ils ?...à rire, à rire,
à rire...

D : p.99 - 195

D₁ : P. 99-112 : -Nom...Le corps secoué de frissons.

D₂ : P. 113-124 : Il se leva le lendemain au milieu...
sur la poule, le coq et les oeufs.

- D₃ : P. 124-135 : Le docteur Nkoua arriva vers les vingt heures...quant à mes raisons véritables.
- : P. 141-145 : Ils se turent tous les deux...sans mettre de glaçon.
- D₄ : P. 146-185 : Ils avaient roulé toute la nuit...ce jour de l'indépendance, cette nuit de la liberté!
- : P. 195 : Le camion passa...d'Anzika, son pays.
- E : p. 200 - 240.
- E₁ : P. 200-203 : Mayéla passa plusieurs semaines dans son village...Il partit alors pour Anzika, la capitale.
- E₂ : P. 203-219 : C'est avec joie qu'il retrouva sa capitale...Le peuple l'avait volé!
- E₃ : P. 220-227 : Ce fut pendant les vacances scolaires ...coups de feu sporadique, tout demeura calme.
- E₄ : P. 228-232 : Mayéla fut dans le coma...dans un nuage de poussière.
- E₅ : P. 232-233 : Lorsque Mayéla arriva au milieu de la foule...A nous deux, Afrique!
- E₆ : P. 12-14 : "...l'alcoolisme est un fléau social... des non-initiés couleur de terre!..."
- : P. 234-240 : Il arrive dans la vie d'un homme... Tout pour le peuple, rien que pour le peuple!"
- F : p. 243 - 262.
- F₁ : P. 241-242 : Ce jour-là, un journaliste noir américain...Ah! Cette dernière conférence de presse...
- : P. 243-255 : Crovez-vous donc que...si la situation ne s'est pas améliorée.

- F₂ : P. 96-98 : C'était l'époque où le pouvoir commençait à lui échapper...pistolet mitrailleur au poing.
 : P. 256-259 : Mayéla, debout sur le balcon...plein d'autorité, de bon sens et historique.
- F₃ : P. 259-262 : La ville s'éveilla le lendemain...Le capitaine Marius Mouyabi s'était mis au garde-à-vous.

G : p. 263 -284.

- G₁ : P. 263-264 : Mayéla fut placé en résidence surveillée...pour lui annoncer qu'il allait être jugé.
- G₂ : P. 264-270 : On l'emmena aussitôt dans la salle de procès...et les huées (pour lui) du peuple.
- G₃ : P. 106-199 : Moïse Adilène, le commissaire du gouvernement...Le garde se précipita pour la verrouiller...
 : P. 271-279 : Mayéla fut d'abord transporté à la prison centrale...que le garde-chiourme s'empessa de verrouiller aussitôt.
- G₄ : P. 11-12 : Mayéla dia Mayéla, fils de...pour que la légende soit respectée.
 : P. 14 : Mayéla dia Mayéla prit sa barbe...troupes de l'armée blanche.
 : P. 95 : Mayéla dia Mayéla attendait...attentat de juillet.
 : P. 98 : Mais sa peur n'était que physique...
 Oui cela, m'interroger...
 : P. 197 : Lorsque Mayéla entendit la clé du garde-chiourme...Qu'est-ce qu'il avait l'idiot,
 : P. 199 : Mayéla cala son dos contre le mur...
 donne nous l'obscurité pour reposer nos yeux...

- : P. 241 : Le garde-chiourme ressortit la clé de la serrure...comme le jour de ma dernière conférence de presse internationale.
- : P. 242 : Les tintinnabulations des clés firent... les oiseaux continuaient à chanter.
- : P. 280-284 : La clé tourna dans la serrure...pour rien sur la face de cette terre.

Signalons que le récit de ces moments est quelquefois allongé par un autre récit secondaire qui vient s'y greffer. En guise d'exemples : - Le récit relatif à C_1 est entrecoupé par le récit d'un passé de Marobi.

"C'était un mois de mars...guéri, j'ai quitté la mine" (p. 68-73).

- Le récit de C_2 est allongé par celui des souvenirs de Meeks qui ramenaient ce dernier des années en arrière dans son Alabama (Amérique) natal.

"Cela le ramena des années en arrière...La voix brève et sèche du sous-Lieutenant Séphiri le projeta brutalement de l'Amérique contre la terre rude de l'Afrique sur laquelle il était couché" (p. 28-32).

Il est également allongé à deux reprises par le récit des souvenirs d'Afrique du Sud de Marobi

"Ce n'était pas tellement l'effort physique... Oh mon pauvre frère, que vont-ils faire de lui ?" (p. 44-50).

"Ils continuèrent donc à marcher...un peu de sa gloire rejaillirait sur eux" (51-57).

- Le récit de E_1 est allongé par le récit de l'histoire de Tezzo dia Mayéla le père de Mayéla dia Mayéla.

"Tezzo dia Mayéla fut le premier fonctionnaire...nous le répétons pour que la légende soit respectée." (p. 201).

- Le récit de F_1 (en p. 243-255) est entrecoupé par la relation de la dégradation de la situation économique-politique de la République d'Anzika qui intervint après deux années de présidence de Mayéla.

"Comment la situation avait-elle pu se retourner...du temps où il était jeune avocat en France." (p. 245-247).

Après avoir délimité les différents segments de l'histoire dans le récit, nous pouvons alors réécrire ce récit dans la formule suivante.

$G_4 E_6 G_4 C_1 C_2 C_1 C_3 G_4 F_2 G_4 D_1 D_2 D_3 B_2 B_1 B_2 B_3 D_3 D_4 A$
 $G_4 G_3 G_4 E_1 E_2 E_3 E_4 E_5 E_6 G_4 G_1 G_4 F_1 F_2 F_3 G_1 G_2 G_3 G_4 :$

La formule ainsi établie, nous donne l'image générale du récit de Un fusil dans la main.... Nous avons un récit truffé d'analepses : l'ordre chronologique des événements est constamment brisé par l'évocation après coup d'événement antérieur au point de l'histoire où l'on se retrouve.

Si nous décomposons la formule en suites binaires de segments, nous pouvons qualifier ces analepses. Nous les énumérons dans l'ordre où elles apparaissent dans le roman. Pour les références il suffira de se référer au tableau d'identification des segments de l'histoire dans le roman.

- $G_4 E_6$: analepse externe.
- $G_4 E_1$: analepse externe.
- $G_4 F_2$: analepse externe.
- $G_4 D_1$: analepse externe.
- $D_3 B_2$: analepse externe.
- $B_2 B_1$: analepse interne intradiégétique.
- $D_4 A$: analepse externe.
- $G_4 G_3$: analepse interne intradiégétique.
- $G_4 E_1$: analepse externe.

On remarque qu'il y a une plus grande fréquence d'analepses externes (c'est-à-dire de saisies de segment d'histoire strictement antérieur au début du segment dont on arrête le récit pour relater celui-là) que d'analepses internes (saisies de segment d'histoire antérieur au segment

dont on arrête le récit, mais ce segment-là prenant comme fin le début du segment dont on abandonne le récit).

Cette décomposition nous permet aussi de nous rendre compte d'un autre mode de rupture d'ordre : la prolepse qui consiste à raconter ou à évoquer un événement ultérieur.

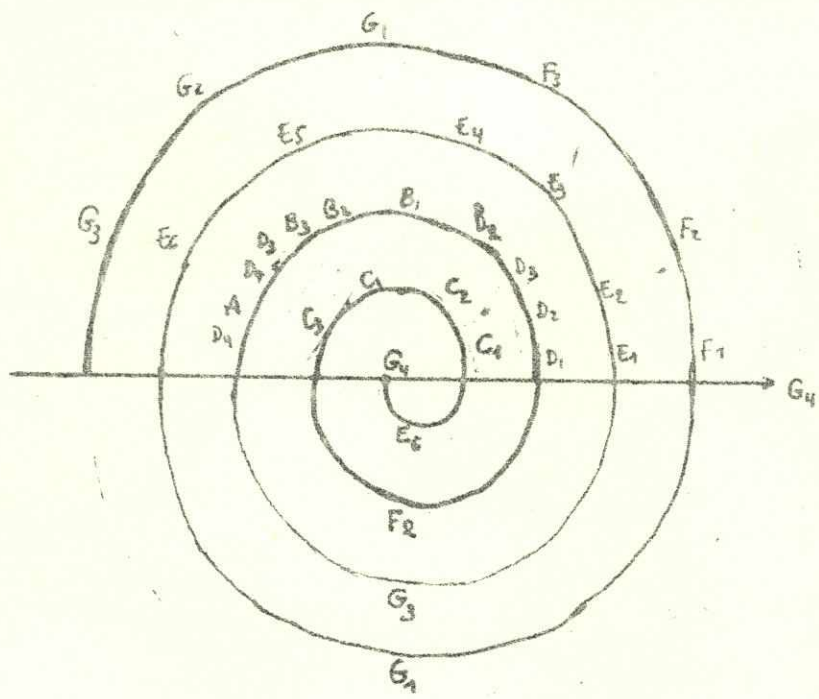
$$C_3 G_4 / F_2 G_4 / B_3 D_3 / D_4 G_4 / E_4 G_4 .$$

L'ordre de succession de ces deux modes n'est pas systématique. Tout ce que nous pouvons souligner, c'est l'alternance (irrégulière) des analepses, de récits linéaires et de prolepses qui caractérise les (plus de) deux premiers tiers du roman. Cette alternance tend vers zéro pour enfin être nulle à la fin, où la linéarité est de plus en plus privilégiée, pour être totale à la fin.

On a donc, avec le début du roman, une complication de composition, qui cède de plus en plus à la simplification. Et ce caractère ne se remarquera peut-être pas du point de vue de l'ordre du récit seulement.

La formule nous donne aussi une autre caractéristique du roman. Un segment a une fréquence et une disposition remarquable : G_4 (L'exécution). Comme un refrain dans un chant, il revient régulièrement dans le récit, pour introduire ou mettre fin aux autres. Il maintient au roman un ton dramatique, d'une part par son contenu en lui-même, d'autre part par l'impression de stagnation ou d'immobilité qu'il produit alors que le lecteur croyait avancer, progresser.

Aussi faut-il remarquer la fonction d'ouverture et de clôture de G_4 dans le roman. Elle donne au roman un caractère de circularité ou disons de spirauté, car il y a évolution. Si on peut prendre G_4 comme un centre, ce centre ne sera pas celui du cercle. Car, pour revenir encore à G_4 après une suite de segments, on ne passera jamais par la même voie. Aussi, G_4 ne sera-t-il pas dans un même point, mais sera plutôt un axe qui centre une spirale comme le montre le schéma suivant.



Cette spirale est pleine d'évocation : quête, recherche désespérée, désarroi d'une personne perdue, labyrinthe, etc.. Par elle, nous rejeignons le processus de complication que nous avons signalé plus haut. L'en se demandera les visées littéraires, de ce processus ou ses motivations inconscientes. Sans pouvoir pour le moment répondre nous-même à la question, nous laissons la question ouverte.

Après la modeste étude du récit, on pourra se rendre compte que l'ordre du récit de Un fusil dans la main... permettrait de situer le roman par rapport à une vaste tradition littéraire, européenne et africaine. On pourra répondre à la question si ce roman s'inspire de telle ou telle littérature, qu'il est révolutionnaire ou réactionnaire par rapport à cette littérature. Ce sera le domaine du comparatisme.

Son processus de complication se fera remarquer à différents points de vue. Cela s'illustrera dans l'étude du temps, de l'espace, que nous allons mener dans le chapitre "L'univers spatio-temporel et humain du roman".

2. L'UNIVERS SPATIO-TEMPOREL ET HUMAIN

L'étude de cet "univers" est légitimée par l'objectif que nous nous sommes assigné, de relever des relations entre le roman et la société où il naît. Pour dégager ces relations, avons-nous dit, nous passons par une société que nous trouvons dans le roman.

L'étude d'une société est limitée, si elle l'embrasse sur une époque déterminée. Il convient donc de déterminer cette époque, en étudiant les références temporelles du roman. C'est l'objet de l'étude que nous intitule "l'univers temporel".

Cette société, comme toute autre, se définit par un territoire. Ce territoire se trouve dans un cadre géographique donné. L'étude intitulée "l'univers spatial" porte sur le territoire et son cadre géographique.

Aussi, une société (humaine) n'est pas concevable sans l'homme. L'étude de l'univers humain, c'est l'étude qui porte sur ce facteur, l'homme dans ses relations avec les autres. Il est là question plus précisément des personnages, à travers lesquels toutes les informations sont données et tous les problèmes posés.

2.1. L'univers temporel.

Dans ce paragraphe, nous nous proposons d'étudier les références temporelles du roman. Nous attacherons à dater le début de l'histoire du roman, dater quelques moments et la fin de l'histoire en nous aidant des données du texte.

Et comme la datation du début de l'histoire nécessite la datation préalable de quelques moments, nous commencerons par cette dernière.

2.1.1. Quelques moments.

Pour dater ces moments, nous prenons comme point de repère, le début d'un macro-segment de l'histoire, celui qui débute au moment où Mayéla se trouve dans la maquis en Afrique Australe. Au cours de cet exposé, nous désignerons ce macro-segment par H_1 , pour le distinguer facilement de l'histoire entière.

H_1 se passe après 1960. L'auteur rapporte un rêve que vit un personnage, Neeks, impliqué dans H_1 , à un moment intérieur à H_1 ; et ce rêve porte sur l'année 1960 en tant que passée.

"Puis vint l'Afrique romantique des années soixante" (p.28).

Nous reconstituons également que H_1 se passe après 1964. En effet, lors du passage de Mayéla chez le Docteur Nkoua, celui-ci lui fait cadeau de la brochure Thématique des révolutions africaines dans laquelle les étudiants ont rassemblé les textes des premiers cours du professeur Kapinga. Les étudiants de Kapinga avaient multiplié et fait circuler le document dont Mayéla reçut un exemplaire après cette multiplication après 1964. Cette date est antérieure au document car elle est la date à laquelle eut lieu un procès qui fournit matière au cours de Kapinga. (p. 175).

Nous pouvons finalement dater le début de H_1 , en prenant comme référence l'année des événements de Shaperville qu'évoque Marobi. (p. 70-73)

Entre le moment de ces événements et le moment où Marobi en fait le récit, il y a dix ou quinze ans : Marobi hésite sur le temps qui s'est déjà écoulé.

" Elle n'a pas revu son mari depuis plus de dix ans" (p. 67).

"Cela doit faire près de quinze ans" (p. 68).

Marobi ne révèle pas la date de ces événements, nous l'apprenons par d'autres sources, comme étant l'année 1960.

"Shaperville 1960 : soixante-neuf Africains assassinés lors d'une manifestation, tous abattus dans le dos" (p. 178).

Nous obtenons donc la date du récit de Marobi, qui se situe entre les années 1970 et 1975 (au-delà de 1970 et avant 1975) en ajoutant "plus de dix" ou "près de quinze" ans à 1960.

Par ailleurs, ce moment n'est pas très éloigné de celui des événements avec lesquels débute le récit H_1 : la distance est d'ordre de trois jours. C'est ce que nous reconstituons.

Ce récit débute en relatant les événements d'un soir.

"Le repas terminé Meeks sortit de la hutte et se mit à déambuler dans les rues du village (...) Sa passion, le soir, était de regarder le ciel" (p. 15-16).

C'est le premier jour de H_1 . L'explication du plan d'attaque eut lieu au deuxième jour, le lendemain.

"Ils s'étaient levés tôt le lendemain matin (...)

[Séphiri] expliqua à chaque groupe d'hommes son travail précis" (p. 17).

L'attente de l'attaque a lieu dans une nuit : nous le voyons par le biais de Meeks en attente.

"Dans quelques instants il se lancerait, pistolet mitrailleur à la main (...) à l'assaut (...) L'opération serait rapide car, à part deux ou trois veilleurs de nuit, l'usine n'était pas gardée. La nuit noire, sans lune ni étoiles" (p. 27).

Le problème est de savoir sur quelle journée rattacher cette nuit : nous voyons Mayéla et Meeks se diriger vers leur dortoir (p. 26), et brusquement nous les voyons en attente (p. 27). Ce qui fait qu'on se pose la question de savoir s'il est question de la même nuit ou d'une autre nuit. Et si rien ne nous autorise à placer avec certitude cette nuit sur la deuxième journée, rien ne nous défend non plus de l'y placer (hypothétiquement bien sûr). Nous justifions notre position de faire suivre la nuit de l'attaque la deuxième journée par le fait que dans la transition du récit de la séparation de Meeks et Mayéla pour le dortoir au récit de

l'attente, aucun élément n'annonce une ellipse temporelle (1).

L'ordre d'attaque "nous attaquons dans dix minutes" (p. 32) coupe la rêvasserie de Meeks qui a lieu au cours de l'attente. L'attaque est effective après la seconde partie de la vague des souvenirs de Meeks, donc pendant cette nuit.

"Voilà, nous y sommes, dit le chef de commando
(...) Meeks balança sa première grenade..."
(p. 38).

La phrase "une forte explosion souffla (...) illuminant violemment la nuit" (p. 39) est plus explicitement illustrative.

Nous situons donc l'assaut de l'usine au deuxième jour. Quant à sa durée, rien n'est précis. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que l'assaut a débordé sur les heures du jour suivant, à l'aube.

"Tout avait bien marché et la résistance avait été pratiquement nulle (...) Le ciel commença à blanchir puis à rosir" (p. 40).

C'est ce qui explique la prédisposition de Kaugano (rapporté par Marobi) à situer l'attaque au jour des manifestations populaires qui suivirent immédiatement la victoire (le troisième jour).

"Les sections qui n'avaient pas participé à l'attaque d'aujourd'hui seraient de service cette nuit" (p. 60).

C'est à ce troisième jour, le soir avant le coucher.

"Meeks bailla (...)
- Je vais aller me coucher; la journée a été dure" (p. 66).

que Marobi, en conversation avec Meeks et Mayéla, raconte la tragédie de sa famille (p. 70-73) liée aux événements de Shaperville (1960).

1 Dans la terminologie de Genette, l'ellipse temporelle consiste, dans la narration, à omettre dans le récit des événements qui couvrent un certain temps pour enchaîner avec les événements postérieurs à ceux-là.

Ainsi, vu que le moment où Marobi raconte les événements de Shaperville se situe entre 1970 et 1975, et que ce moment n'est éloigné du début de H_1 que de trois jours, la date-même (en termes d'années) du début de H_1 se situe entre les années 1970 et 1975.

À partir de cette date il nous est dès lors possible de situer les autres moments de H_1 .

- Le grand meeting dispersé par les avions de l'armée blanche eut lieu le lendemain du troisième jour de H_1 , c'est-à-dire au quatrième jour. Il était annoncé le jour même de la victoire par Kaungano.

"(...) leurs tâches ne leur seraient assignées que demain. Le docteur Shamurari serait là demain pour proclamer Litamu capitale du gouvernement provisoire, au cours d'une grande manifestation au stade de la ville" (p. 60).

- Mayéla a pris fuite le même jour de la fin de la résistance, le lendemain du meeting dispersé. Après nous avoir rapporté la fin de la résistance (le cinquième jour),

"Le petit groupe de Mayéla résista jusqu'à l'aube" (p. 83).

le narrateur présente Mayéla prenant la décision de fuir.

"Fuir. Rien ne sert de mourir inutilement (...) Je ne fuis pas parce que j'ai peur" (p. 84).

En partant du fait que le fugitif s'est endormi alors qu'il faisait encore jour,

"Il se souvenait seulement d'avoir couru (...) d'avoir débouché sur une plaine aux grandes herbes à éléphants sous un soleil éclatant (...) Il se souvenait de s'être enfin laissé tomber comme une masse. Et d'avoir été réveillé à coups..." (p. 99-100).

nous posons que le matin (p. 100) auquel il fut interrogé par les agents de la sécurité du territoire contigu au pays où se fait la guérilla, est celui du sixième jour à partir du début de H_1 . Cependant, cette proposition doit être accueillie avec réserve, parce qu'une déclaration de Mayéla fait penser à beaucoup de jours entre "l'interrogatoire" et la "fuite".

"(...)cela fait des jours que je marche" (p. 106).

Mais cette déclaration ne contredit en rien les données temporelles que nous avons réunies avant, car rien n'empêche que Mayéla ait compté à partir du début de la résistance et employé "des jours" à la place de "plus d'un jour".

- Mayéla a été hospitalisé au sixième jour et a commencé son histoire d'évasion avec le docteur Nkoua, le lendemain, au septième jour. Le récit omet les moments de l'hospitalisation : il abandonne Mayéla au moment où il se met au lit le soir pour se continuer le lendemain quand Mayéla est déjà à l'hôpital.

"Il se réveilla le lendemain matin au milieu de bruits et de gémissements divers" (p. 113).

"Le docteur Nkoua entra et se dirigea vers lui" (p. 116).

C'est à ce même jour que fut conçue et rendue effective l'évasion, le soir.

"Le docteur Nkoua arriva vers les vingt-heures; (...)

- Ecoutez, j'ai ma voiture juste devant les escaliers vous m'y suivrez." (p. 124).

A partir de l'hospitalisation, la distribution des événements de H_1 sur le temps est mentionnée explicitement : pour chaque séjour à un endroit (ou pour chaque action) deux des trois données, l'arrivéé (le début), la durée, et le départ (la fin) sont indiqués dans le texte. Ils nous permettent de reconstituer dans un tableau, le calendrier de l'histoire de Mayéla, dès l'hospitalisation dans l'état indépendant d'Afrique Australe, jusqu'au départ de Brazzaville pour Anzika.

Lieu (action)	arrivée (début)			séjour (durée)			départ (fin)		
	date (numéro du jour)	texte- référence		nombre de jours	texte- référence		date (numéro du jour)	texte- référence	
		numéro de Page	numéro de Ligne		numéro de Page	numéro de Ligne		numéro de Page	numéro de Ligne
HOPITAL	6	143	? (2)				7	124	11-12
EVASION	7	145		toute la nuit + une partie de la Tournée	146	1-2			
KARONGA	8	146	1-2				8	146	5-6
MWAYA	9	148	23-29				9	148	
REPOS	10	150	7-8	1	150	8-9	11	151	10
TRAIN POUR UJISI	11	153	23-29				11	155	10
UJISI	11	155	10				15	?	?
TRAVAIL	12	155	26-27	3	155	30	14	155	30
BUJUMBURA	15	155	33						
ENNUI (1)	17	156	14						
KISANGANI (2)	21	160	17				22	162	13-14
BANZYVILLE	22	161	17-18				22	162	
MOBAYE	22	162	34				22	?	?
ALINDAO	22	?	?	7	164	24	30	?	?
BANGUI	30	?	?				31	169	16
LE VOYAGE (FLEUVE)	31	165 170	46 1-2	8	170	1-2	38	170	1-2
BRAZZAVILLE	32	170	42	2	182	32	40	182	32
ANZIKA									
TRAVAIL *	18	160	1	3	160	2	20	160	2

1 Entre "ennui" et "Kisangani" s'intercale "Travail" accompagné d'un astérisque.

2 Le point d'interrogation signifie "pas précis" ou "référence implicite".

Le calendrier précédemment établi, nous permet de situer (à peu près) dans le temps le début de H_1 .

Au préalable, signalons que depuis le début de H_1 jusqu'à l'arrivée à Brazzaville, l'année n'a pas changé. C'est pourquoi les marques de date qui suivent ne nécessitent pas de précision concernant l'année. Aussi, ne précisons-nous pas ici l'élément "année" de ces dates. Non seulement le récit ne le donne pas, mais aussi, l'année n'ayant pas entretemps changé, l'élément "année" des dates n'est pas nécessaire pour nos calculs qui se font jusqu'à présent en termes de jours et de mois, et pour des jours et des mois qui ne sont pas proches de la fin de l'année.

Le 16 juillet, Mayéla était à Alindao. Si on suppose que ce jour est le premier de son séjour à Alindao, il est le vingt-deuxième après le début de H_1 . Dans ce cas, le début de H_1 se situerait au 25 juin, c'est-à-dire vingt-deux jours plus tôt que l'arrivée à Alindao. Et si le 16 juillet est le dernier jour à Alindao, c'est-à-dire le trentième après le début de H_1 , ce début se situerait au 17 juin. Mais le début de H_1 ne pourrait se situer qu'entre les dates du 17 et du 25 juin, car les notes de journal que Mayéla prit le 16 juillet s'inscrivaient dans d'autres "non-activités" du personnage à Alindao.

"Et entre toutes ces non-activités, Mayéla continuait son journal :
"Alindao, 16 juillet,..." (p. 168).

Le début de H_1 est à dater donc à un jour qui se situe entre les 17 et 25 juin, d'une année indéterminée qui se situe entre 1970 et 1975 (d'après les conclusions antérieures).

Pour le retour à Anzika, on note l'imprécision sur la durée du voyage et la date d'arrivée de Mayéla. Aussi, jusqu'à la réception du premier Mai (p. 206), les références temporelles sont-elles indéterminées.

"Mayéla passa plusieurs semaines dans son village" (p. 200).

"Plusieurs semaines plus tard, la vie politique d'Anzika le tira de sa torpeur" (p. 202).

"Les jours suivants, Mayéla se replongea dans sa passion politique" (p. 203)

"(...) en moins d'une semaine radio-trottoir fit de lui un héros" (p. 205).

C'est avec les événements du premier mai, les tournées dans le pays, le retour au village, le pouvoir et la fin de Mayéla que la détermination des données temporelles est reprise, mais une détermination partielle, comme le montre le tableau suivant. Il faut aussi signaler que cette fois-ci elles sont fournies la plupart du temps en mois ou en années. Et quand ces données sont fournies en jours, imprécisions (exemple : p. 224, ligne 3) et précisions (exemple : p. 228, lignes 1 et 6) alternent.

Lieu (action)	arrivée (début)		séjour (durée)		départ (fin)		
	date (jour et mois)	texte-référence		nombre de mois ou années	texte-référence		
		numéro de page	numéro de ligne		numéro de page	numéro de ligne	date (numéro du jour)
RECEPTION	1er Mai	206	32				
TOURNEES	Juillet	220	1				
ZOLA-BANTOU				près d'un an	229	23	
					231	15	
PRÉSIDENCE				(près de) cinq ans	254	1	
					278	1 et 11	
RESIDENCE SURVEILLÉE				3 mois	264	18	
PRISON CENTRALE				6 $\frac{1}{2}$ mois	271	21	
					274	19	
EXÉCUTION							

De ce tableau, au moins deux données nous intéressent particulièrement : la date du début des tournées de Mayéla à l'intérieur du pays et la durée de la retraite de Mayéla au village après son intimidation par les forces gouvernementales. Elles nous permettent de situer l'accession de Mayéla au pouvoir.

Les tournées ont lieu en juillet, deux mois après la soirée de Mai. Ce mois appartient à l'année qui a suivi l'année au cours de laquelle H_1 a commencé. En effet, son séjour à Zola-Bantou son village se calcule en semaines.

"Mayéla passa plusieurs semaines dans son village" (p. 200).

"Plusieurs semaines plus tard" (p. 202).

On peut donc estimer que même si ces semaines peuvent totaliser un (ou des) mois, il n'est pas normal qu'elles totalisent une année, sans quoi le temps se calculerait en mois ou en années. Ainsi le temps qui s'écoule entre le début de H_1 et les tournées est dans l'ordre d'une année. Cette année ajoutée à celle que Mayéla passe dans son village après les tournées donne le temps qui s'écoule entre le début de H_1 et l'accession de Mayéla au pouvoir, à savoir deux ans.

Cette donnée temporelle nous aidera dans l'identification du début de l'histoire du roman, le moment de l'indépendance d'Anzika. Avant l'identification de ce moment, faisons d'abord état d'une curiosité qui se dégage du tableau précédent. L'auteur privilégie la durée des événements en donnant d'elle des précisions, ce qu'il refuse aux débuts et aux fins d'événements. Cette manoeuvre constitue, à notre avis, une forme défi, une forme de mise en garde adressée au lecteur de ne pas tant se préoccuper des dates, mais d'observer plutôt les événements en tant que tels. Nous trouvons aussi là le souci de l'auteur d'entourer les dates de confusion.

2.1.2. Le début de l'histoire : Le jour de l'indépendance d'Anzika.

Des contradictions planent sur la date de l'indépendance d'Anzika. A la fin du régime de Mayéla, nous entendons ce dernier déclarer : "Il y a quand même une dizaine d'années que nous sommes indépendants" (p. 255). Ceci amène à dire que Mayéla a accédé à la tête du pouvoir après cinq ans de son indépendance. Cependant, au début de sa présidence, nous apprenons que le pays est indépendant voilà quinze ans.

"(...)une quinzaine d'années après, c'était lui qui détenait le pouvoir!" (p. 234).

La chaîne des contradictions ou des invraisemblances est longue. Plaçons la date de l'indépendance cinq ans avant l'accession de Mayéla au pouvoir. Cette date est quelque peu invraisemblable. Si on considère :

- que Mayéla était âgé d'un peu plus de seize ans;

"(...)la moto que son père lui avait achetée pour fêter ses seize ans, cette moto avec laquelle il avait fait le fou le jour de l'indépendance" (p. 185).

- qu'à la date de l'indépendance, il était encore lycéen -on le voit à ce jour boire avec un copain de classe du lycée (p. 100)-;

- et qu'il a dû faire les études universitaires jusqu'à la fin du troisième cycle (ce qui fait en tout cas une durée d'études de plus de cinq ans), les abandonner pour son aventure depuis l'Afrique australe jusqu'à Anzika, une aventure qui dura -jusqu'à la prise du pouvoir- autour de deux ans; on aboutit à la négation de la vraisemblance de cette date de l'indépendance d'Anzika. Nous sommes alors forcés d'accepter la seconde date, toutefois sans certitude.

Comme l'accession au pouvoir se situe deux ans après le début de H₁ qui se situe lui-même quinze ans après 1960

(Shaperville), la date de l'indépendance d'Anzika se situera deux ans après 1960, c'est-à-dire en 1962. Mais comme le souci d'entourer les dates de confusion a été noté chez l'auteur, nous aussi évitons la précision, pour dire que la date de l'indépendance d'Anzika se situe autour de 1960.

2.1.3. En guise de synthèse.

L'histoire du roman débute autour de l'année 1960 pour se terminer au cours d'une année postérieure à 1977 et antérieure à 1982. Cette extrémité de l'intervalle temporel qui définit l'histoire se déduit des calculs qui placent le début de H_1 entre 1970 et 1975 et qui fixent à H_1 une durée de sept ans (deux ans avant le pouvoir, cinq ans de pouvoir, et quelques mois de résidence surveillée et d'internement) : nous ajoutons sept aux deux bouts de l'intervalle 1970-1975. L'histoire du roman couvre donc une période d'à peu près vingt ans, dont sept ~~trouve~~ la majeure partie de la place, les sept dernières années. (H_1).

Les dates nous permettent de savoir l'époque sur laquelle le roman saisit la société qu'il décrit, à savoir l'époque qui prend pour origine l'année 1960. Cette année nous dicte l'époque sur laquelle nous étudions la société réelle, la société "génératrice" de l'oeuvre.

Aussi, ne passons pas sans souligner que le temps du roman, va, dans le futur, au-delà du temps réel : le roman a été rédigé avant 1973, mais, certains événements de l'histoire sont déjà projetés après cette année.

C'est ce qui a fait dire à R. CHEMAIN qu'Un fusil dans la main un poème dans la poche est un livre d'anticipation (1). Le romancier exclut l'histoire de son roman du passé révolu et la projette dans un temps à venir, empêchant ainsi le lecteur de l'insérer dans un temps réel et lui inoculant

1 CHEMAIN, R., dans "le réalisme critique", in Notre librairie, N° 38, p. 79.

de tout voir en fiction. Mais une intuition analogue à l'analyse que nous avons faite est susceptible de démasquer le jeu et faire penser à une opération de transposition d'événements réels à un univers fictif. C'est là, à notre avis, un grand succès du roman.

Remarquons également que dans ce roman, la manipulation des données temporelles se fait sur le schéma "voilement-dévoilement-voilement-(dévoilement)" qui est analogue au processus que nous avons souligné dans l'étude du récit : qui met en succession, complication et simplification. Le schéma "voilement-dévoilement-voilement" est encore -et peut-être davantage- appliqué à la manipulation des données spatiales.

2.2. L'univers spatial.

Nous entendons par l'espace du roman, les continents, les pays, les villes ou villages avec lesquels Mayéla, ou ses proches, a été en contact. Dans le roman, Mayéla est en contact avec la terre européenne et la terre africaine. Mais c'est la vie de Mayéla en Afrique que privilégie le récit, la vie en Europe n'étant relatée que sous forme de rappel.

2.2.1. L'Afrique Australe.

Au début du récit, après la présentation de Mayéla en prison, le récit présente des compagnons en activité, sans révélation aucune de l'endroit où se passe l'action. Nous apprenons vite qu'elle se passe au camp.

"Meeks sortit de la hutte qui leur servait de salle à manger et se mit à déambuler dans les rues du village transformé en camp" (p. 15).

Le camp est ensuite déterminé : il se situe en Afrique australe.

"Les premières nuits en Afrique australe avaient été un ravissement" (p. 16).

Cependant le pays n'est pas précisé. Pour l'identifier, nous nous aidons de la conversation entre Meeks et Marobi pour établir qu'il s'agit d'un pays autre que la République Sud Africaine.

"- (...) Et vous, vous aimez Litamu ?

- Oui, dit Meeks (...) je crois que j'ai parcouru toute la ville plusieurs fois à pied. J'ai d'abord suivi la foule ou plutôt j'ai été pris dans le tourbillon et entraîné jusqu'à la place Victoria. Ils ont cassé à coup de marteau la statue de la reine d'Angleterre et de Cécil Rhodes. Puis un autre groupe est passé et j'ai été entraîné jusqu'à l'ambassade de l'Afrique du Sud..." (p. 66).

L'information est précisée par la réponse de Mayéla au directeur de la sécurité du territoire, qui l'interroge : "Mais monsieur, je suis un combattant. Je viens de Zimbabwe..." (p. 102).

Le pays où se déroule la guérilla à laquelle participe Mayéla est donc le Zimbabwe.

Le pays dans lequel Mayéla est emprisonné et subit l'interrogatoire et la torture après sa fuite est soit la Zambie, soit la Malawi.

"Il ne savait pas s'il était en Zambie ou au Malawi. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il se trouvait dans un autre pays, un pays africain indépendant" (p. 100).

L'auteur se refuse à révéler ce pays. L'attitude est significative. Ce qui importe, ce n'est pas de savoir de quel pays il s'agit, mais de savoir qu'il s'agit d'un pays indépendant. Il souligne donc, non pas ce qui se passe dans un pays déterminé, mais ce qui se passe dans un pays indépendant. Ce pays a donc un rôle de représentation. Ce qui est dit de lui est généralisable à tout pays indépendant d'Afrique.

Concernant ces lieux d'Afrique australe, on remarque que l'auteur les masque d'abord, mais les révèle quand même petit à petit. Il oblige de la façon le lecteur à ne pas vite les repérer. Il ne masque cependant rien quand il s'agit de parler de l'Afrique du Sud, il la nomme à haute voix. Ainsi Marobi désigne par leur nom les endroits dont il parle : les mines sud-africaines (p. 44), Johannesburg (p. 45), Soweto (p. 45 et 48), Shaperville (p. 71). Il en est de même pour les pays et les villes qu'a traversés Mayéla dans son périple, du lac Malawi à Brazzaville : Malawi, Tanzanie, Mwaya (p. 148), Ujiji (p. 153), Burundi, Bujumbura (p. 155), Zaïre, Kisangani (p. 160), Banzyville (p. 162), Centrafrique, Mobaye (p. 162), Bangui (p. 164), Alindao (p. 167), le fleuve Oubangui (p. 170), Congo, Brazzaville (p. 181). Les noms sont marqués, comme dans le carnet d'un voyageur.

2.2.2. La République d'Anzika.

Pour le lieu où se fixe définitivement Mayéla après son périple, Anzika, le roman recourt au même procédé que pour le pays indépendant d'Afrique australe où Mayéla fut emprisonné. Cette fois-ci, il ne masque pas le pays en refusant de prononcer son nom, il entoure de voile en créant un nom nouveau, inconnu du lecteur.

Nous pouvons poser que ce nom résulte d'un processus complexe de condensation, qui a travaillé les noms des pays africains déjà existants. Par la sonorité du nom, on y retrouve :

- Congo, par l'occlusive palatale sonore [k] et par la nasalladentale qui précède une consonne sourde.
- Tanzanie, par la séquence [nz]
- Zaïre et Zambie par la présence dans le nom des sons [z] et [i]

- "Afrika". Anzika et Afrika présente un "taux de ressemblance" de plus de 66% : seulement deux sons sur les six qui donnent le nom, divergent, [fr] et [nz].

La liste des noms qui se retrouvent dans Anzika est longue. Mais avec ces noms cités, on peut déjà émettre des hypothèses. Les quatre pays ayant en commun le trait d'être indépendant, nous pouvons les représenter tous par ce trait "pays indépendant", et au lieu de dire qu'Anzika symbolise l'un et/ou l'autre parmi eux, dire qu'il symbolise "le(s) pays indépendant(s)". Ce nom n'aura pas alors une valeur d'individualisation, mais une valeur générique. Il reçoit cette même valeur quand il symbolise "Afrika" ou l'Afrique.

Cette évocation généralisatrice qui accompagne le nom d'Anzika, maintient le lecteur dans le vague. L'auteur réussit ainsi au voilement de "son pays". Toutefois il en donne une précision négative en révélant plutôt ce que ce pays n'est pas. Il convainc le lecteur que le pays de Mayéla, l'Anzika, n'est pas le Congo.

"Il ne voulait pas rester longtemps à Brazzaville et au Congo. Il voulait rentrer dans son pays, dans son village. Aussi, deux jours après, il prit l'auto en route pour Anzika, la capitale." (p. 182).

Cependant des éléments du texte laissent situer le pays de Mayéla sur le territoire congolais. D'abord le Congo apparaît comme un pays qui est familier à Mayéla, un pays qu'il connaît bien. Nous le voyons à travers la connaissance (ou à la reconnaissance) qu'il a du fleuve Congo à Brazzaville.

"Le Congo était toujours ainsi majestueux aussi calme et sale, charriant de détritiques de toutes sortes, de grands nénuphars" (p. 181).

A cette connaissance du fleuve s'ajoute celle de la ville de Brazzaville.

"Brazzaville était une ville qu'il connaissait bien" (p. 181).

Mayéla ne connaît pas la ville tant parce que c'est "une ville qui avait eu sa part tant dans l'histoire de l'Afrique centrale que dans celle de la France" (p. 181), mais parce qu'il y avait été élève.

"Le taxi passa devant(...)le lycée où il avait élève" (p. 181).

Mayéla a pour cette ville un attachement sentimental analogue à celui qu'on éprouve pour une terre -mère, qui transparait dans la nostalgie.

"Elle [Brazzaville] était devenue plus sale, un peu vieillote et triste, provoquant une nostalgie indéfinissable" (p. 182).

Si on peut expliquer cette connaissance et ce sentiment de Mayéla à l'endroit de Brazzaville par le séjour de Mayéla en tant que fils fonctionnaire colonial susceptible d'être étranger à la terre congolaise, ne peut-on pas penser, en oubliant un moment Anzika, que le pays Congo (Brazzaville) est le pays de Mayéla ?

On voit donc que, contrairement aux pays d'Afrique australe, il est difficile au lecteur, malgré tous les efforts, de situer avec certitude le pays d'Anzika sur la carte que lui offre le roman, carte qui est celle de l'Afrique que le lecteur connaît, car elle porte des noms de pays déjà connus.

Ainsi avec Anzika, le roman se ferme sur le voilement des noms géographiques.

Mais malgré ce voile indéchirable, nous pouvons établir la carte géographique du roman, sur laquelle nous indiquons aussi le mouvement de Mayéla.

Cette carte amène des considérations suivantes.

Tout d'abord, il faut remarquer la forme et l'orientation de la courbe du mouvement de Mayéla décrit par ANZIKA-FRANCE-ALLEMAGNE-ZIMBABWE-ANZIKA. Il s'agit d'une forme cyclique, qui rejoint la forme spirale que nous avons décrite du récit. A notre avis il faudrait chercher la signification ou la base de cette vision cyclique des choses dans l'inconscient de l'auteur, puisqu'elle est finalement une obsession: on peut décrire la même courbe pour tous, sinon presque tous les personnages.

Exemples :

- Pour Tezzodia Mayéla; on a le mouvement ANZIKA-(Les COLONIES D'AFRIQUE EQUATORIALE)-OUBANGUI-CHARI-ANZIKA.
 - Pour Barry Issa : SOUDAN-UGANDA-ZIMBABWE-...CENTRAFRIQUE (-SOUDAN).
 - Meeks : (Afrique-esclavage)-AMERIQUE-AFRIQUE
 - FOUETI : SON VILLAGE-LITAMU-SON VILLAGE.
- etc.

Ce mouvement de "départ-voyage actif-retour" nous permet de donner au roman le qualificatif de roman à quête, à la manière des récits épiques de l'antiquité ou du moyen âge européen. Aussi, présente-t-il, une structure de conte, et s'offrirait ainsi bien à une étude structurale proppienne.

Il faut ensuite remarquer la vision internationaliste des choses. Celle-ci se traduit d'abord par le mouvement qui traverse un grand nombre de pays. Elle se traduit ensuite par l'hétérogénéité des personnages, qui sont "recrutés" dans différents pays. A presque chaque pays ou localité figurant sur la carte, on peut "recruter" au moins un personnage! C'est ainsi qu'on a :

- Pour la France : Jean Pontardier, et les étudiants africains.
- L'Allemagne : L'amie de Mayéla qui l'hébergea.
- L'Afrique du Sud : Nelson Mandéla, l'officier Piet Meyer et ses policiers, John et Milton Sakoane, et Marobi.

- Le Zimbabwe : Kaugamno, Shamurari, Adouki, Adamo, Yamaya, Malonga, Fouéti, et la foule.
- La Zambie : (nous supposons que c'est le pays où Mayéla se retrouve après la fuite du maquis, car c'est lui qui est proche du Zimbabwe) : Nkoua, Kapinga et le personnel médical, le directeur de la sécurité du territoire et ses acolytes.
- Karonga : Les piroguiers.
- Mwaga : Les hôtes de Mayéla.
- Ujiji : Les hôtes de Mayéla.
- Bujumbura : Le garçon du cinéma, le fonctionnaire du Ministère des Affaires Etrangères.
- Kisangani : Le soldat qui vend so uniforme à Mayéla.
- Mobaye : L'instituteur Nguandja.
- Brazzaville : Les amis de Mayéla, et le chauffeur.
- Anzika : Mayéla, ses parents, les gens du village, Moïse Adilène le ministre, le général Bokabar Mabouta, le capitaine Marius Mouyabi, les foules, Fuzoba, le pasteur Bidié, et les marchands de la capitale.
- Le Cameroun : Hondo.
- Le Soudan : Barry Issa.

La carte devient même insuffisante (incomplète) : tous les personnages, n'y trouvent pas leur place. Nous pensons notamment à Meeks et aux journalistes "de la conférence de presse internationale".

Cette vision suscite une question de notre part, celle de savoir si Mayéla est un héros typiquement africain. En effet, son côté aventurier, est une caractéristique de la nouvelle génération des Européens, influencés par le mouvement révolutionnaire de mai 1968. (1). L'on peut alors se demander si cette "aventurier" rentre bien dans le

1 d'après un entretien personnel avec monsieur D. AVRON, à Nyakinama.

le schéma du héros ou de l'aventurier traditionnel conçu par l'Africain. Cela revient à nous poser la question : "est-ce que l'aventurier ou le héros africain traverse un si grand nombre de pays ?" Il nous semble que non. A ce titre nous pensons que Mayéla n'est pas un "africain" ou plutôt qu'il est un Africain, mais un Africain révolutionnaire ou avant-gardiste. Nous pouvons alors dire que par cette vision internationaliste, un fusil dans la main..., est un roman original.

2.2. Conclusion.

Avec l'étude des données spatiales, nous avons franchi deux pas. Le premier est un pas vers la "connaissance" du roman, le second est un pas vers l'étude de la société romanesque (qui doit nous conduire aux relations roman-société génératrice) : nous pouvons déterminer à cette société un territoire. Elle a comme territoire restreint celui de la République d'Anzika - nous parlerons donc de la société anzikaise. Ce territoire se trouve dans un cadre géographique large, l'Afrique, qu'on peut diviser en deux entités : l'Afrique "indépendante" que représente la Zambie (ou le Malawi), et la Centrafrique; et l'Afrique où le Noir se trouve sous la domination du Blanc, représentée par le Zimbabwe.

Les éléments espace et temps, attendent l'élément humain, pour que l'étude d'une société soit possible.

2.3. L'Univers humain.

L'expression d'"univers humain" couvre beaucoup de réalités : c'est un sac où entrerait tout ce qui appartient ou qui est relatif à l'homme. Nous restreignons le concept à l'ensemble des personnages mis en jeu dans le roman (nous choisissons ce terme ici pour des raisons formelles.

Dans ce paragraphe, nous ferons d'abord les considérations générales sur les personnages du roman, puis parlerons d'eux un à un.

2.3.1. Généralités.

Dans le roman, il faut remarquer une grande profusion de personnages (on ne les inventorie pas sans grande peine) : en comptant les groupes de personnes comme personnages, on atteint déjà cinq dizaines.

Ces personnages, de plusieurs nationalités entrent souvent en scène et en sortent ex-abrupto. La présence de beaucoup d'une multitude de personnages fait du roman un assemblage de beaucoup d'histoires, parmi lesquelles pendant longtemps il n'est pas aisé de reconnaître l'histoire centrale. Ceci, à notre avis, contribue à diluer l'intérêt du lecteur pour le roman. Et si cette multitude de personnages est importante pour l'auteur, elle risque de faire passer leur rôle profond inaperçu.

La difficulté^{de} de reconnaître - à travers un bon nombre de pages depuis le début - le personnage central du roman. En effet, dès le début jusqu'à la fuite de Mayéla, il est difficile de dire sur lequel d'entre Meeks, Marobi et Mayéla se centre le roman. Le héros du roman se cherche toujours et sans facilité, d'autant plus que de ces premiers personnages se ressemblent. En guise d'exemplification, par exemple, Mayéla et Meeks ne semblent différer que par leurs noms. Leur histoire fait d'eux un personnage unique : l'un et l'autre vit d'abord dans un groupe large, milite dans un mouvement politique, s'isole de ce mouvement, pour partir très loin (dans un autre continent) pour se battre dans le maquis. Là ils trouvent un autre compagnonnage

duquel les circonstances les isolent.

Ce problème de personnage ou d'histoire centrale commence à se résoudre après la mort de Meeks et de Marobi, quand Mayéla devient le personnage permanent (1) autour duquel gravitent tous les autres, tantôt pour apporter une information (directement ou indirectement) sur lui, tantôt pour favoriser son action, comme le montrera l'étude des personnages en particulier.

2.3.2. Les personnages en particulier.

L'étude se fera essentiellement sous forme de tableau dans lequel nous représentons les différents éléments qui définissent ces personnages : la désignation, l'identité, le portrait et le rôle.

La désignation (ou plutôt l'outil de désignation) est le nom ou le titre du personnage par lequel il est annoncé, spécifié par rapport à d'autres, individualisé.

Nous empruntons le terme d'"identité" à la terminologie juridique pour signifier l'ensemble des circonstances qui font qu'une personne est bien telle personne déterminée, tout en réservant le terme aux éléments "lieu de naissance ou d'origine, profession et curriculum vitae" (ce sont ces éléments que le roman fournit en général).

Quant au portrait et au rôle, il n'est pas nécessaire que nous disions que le premier signifie la description des traits caractéristiques et que le second signifie la fonction, ou la tâche que le personnage accomplit.

1 nous empruntons le terme à NSENGIMANA, J., (La thématique des romans de Gilbert Cesbron, , mémoire, Université Nationale du Zaïre, Lubumbashi, 1975, p. 19), pour désigner le personnage constamment présent dans le roman.

Pour le rôle, nous distinguons deux types de rôle : ou bien le personnage apporte un contenu au roman, ou bien il n'apporte rien, sinon peu de choses. Dans le dernier cas, le rôle du personnage paraît se réduire à celui de noeud de transition dans l'enchaînement du récit. Son exécution du roman ne modifierait rien (ou pas grand chose) au contenu du roman. A ce titre nous disons que la présence du personnage est purement formelle. Le personnage joue un rôle formel. Dans le roman que nous étudions, ce rôle est épisodique.

Pour l'apport de contenu, nous distinguons trois modes : le personnage sert à la transmission d'une information sur le milieu; l'auteur discute un problème à travers (par le biais de) le personnage; ou le personnage participe à la progression de l'histoire centrale, à savoir l'histoire de Mayéla.

Cependant les deux premiers modes ne marquent pas nettement leur point de démarcation. D'une part, l'information est en fait rarement gratuite et pose en son fond, indirectement, un problème; d'autre part, poser un problème, c'est aussi livrer une information (présupposée). Nous distinguons ici ces deux modes. Le premier est manifestement indiqué par le roman, et ainsi sera accompagné par la référence dans le tableau. Le second relève de l'interprétation, c'est pourquoi il ne sera pas accompagné obligatoirement par la référence précise : l'interprétation aura résulté de toute une situation et non de quelques lignes.

Signalons que pour la transmission d'une information nous mentionnons chaque fois sur quoi (qui) porte l'information et la teneur de celle-ci. Pour la discussion du problème, nous formulons ce problème. Quand le personnage participe à la progression de l'histoire, nous indiquons les modalités dans lesquelles il accomplit la tâche (comment il le fait).

R 6/a

contenu

R 6/a

Forme 1

Designation
Mandel
Portrait

Apart

Transmission d'une information

de

Discussion d'un article

Forme 1

Mandel
Portrait
Volonté de
assigner
proclamation
Mandel
Mandel

Sur
Racisme
(Blanc/Noir)
dans le monde
surpassé et esprit
rigide
nécessité d'une
analyse mais
pas systématique

Teneur
P 31 - La mondialisation,
n'est-ce pas ce
qui constitue le
danger des divi-
sions ?

Progression de l'histoire
modératis
Influence la pers-
nalité de Mayella
par ses traits
morals

de
Mandel
Portrait

Racisme
(Blanc/Noir)
dans le monde
surpassé et esprit
rigide
nécessité d'une
analyse mais
pas systématique

Teneur
P 34

Fait Mayella qu'il
est d'origine pour
de consacrer sa vie
à la politique

Jean Mandel
Portrait

néocolonialisme de
Amérique (Afrique)
Sud

Teneur
P. 44-50

Influence sur
Mayella par ses
qualités (dents-
fraction).

Mandel
Portrait

Racisme en
Afrique du Sud

Teneur
P. 44-50

Influence sur
Mayella par ses
qualités (dents-
fraction).

Mandel
Portrait

Racisme en
Afrique du Sud

Teneur
P. 44-50

Influence sur
Mayella par ses
qualités (dents-
fraction).

Mandel
Portrait

Racisme en
Afrique du Sud

Teneur
P. 44-50

Influence sur
Mayella par ses
qualités (dents-
fraction).

Mandel
Portrait

Racisme en
Afrique du Sud

Teneur
P. 44-50

Influence sur
Mayella par ses
qualités (dents-
fraction).

Mandel
Portrait

Racisme en
Afrique du Sud

Teneur
P. 44-50

Influence sur
Mayella par ses
qualités (dents-
fraction).

Mandel
Portrait

Racisme en
Afrique du Sud

Teneur
P. 44-50

Influence sur
Mayella par ses
qualités (dents-
fraction).

Designation	Identité	Portrait	Rôle de				Rôle formel
			Contenu	de	de	de	
			Apport	Discussion	Progression de l'histoire		
			Transmission d'une information	d'un problème	modalités	réf.	
			Sur	Teneur			
Foule de Litamu				Témoignage sur la grandeur de la cause pour laquelle la lutte est engagée : l'élimination de la déshumanisation du Noir.			
Piet Mayer et ses hommes	Officier de la police sud-africaine		L'Afrique du Sud	La justice à l'égard du Noir			
Espinosa	Général blanc (Zimbabwe)		Sa mort reçoit une valeur symbolique : la victoire du Noir sur le blanc				
Nboua	Ancien étudiant à Cambridge Médecin Secrétaire d'Etat à la santé publique	Ses intérêts personnels priment	L'Afrique	La mort de la liberté d'expression	Problème de l'individualisme qui fait survivre les régimes "nouveaux"	Rend possible la fuite de Mayéla	
Kapinga	Ancien de Cambridge Prof. d'histoire à l'Université	Contre la soumission aveugle (P.131) résolu à la destruction, à la destruction du régime malade qu'il a même à y laisser sa vie. (Paroles + actes)	Son pays Kapinga	La torture lucidité des révolutions noires	P.127 P.130	Influence Mayéla (par ses idées) par le biais de Mboua et de la Graciosa à Thémis-lique des révolutionnaires africains	P.130
les soldats du pays de Mboua et le directeur de la Sécurité			Un pays indépendant (l'Afrique australe).	Torture	P.101-103	Influence sur Mayéla : Par eux il acquiert la volonté d'agir, de transformer l'Afrique (son pays), Soins à Mayéla	
les infirmiers			Jd.	favoritisme népotisme	P.117		

Signature	Identité	per- traité	Rôle de				Contenu		Rôle formel	
			Aport		Discussion d'un problème		Progression de l'histoire			
			Transmission d'une information	Teneur	problème	Teneur	modalités	réf- rence		
et chauffeur			Sur							
Les piqueurs		S E R Y I A	A f r i	h o s p						
Les Rates de Mwanya		B L E S	q u e	l i t é						
les compagnons de voyage de Mayéla (Camion)		Jd.	Jd.	Id.	Problème de la libération de la femme ?	P. 150	Rendent possible la continuation du voyage; - Débutent le camion - Assurent le repos et la bonne santé à Mayéla.	P. 149		
Chauffeur		Jd.	Jd.	Id.		P. 153	Permet à Mayéla de voyager sur le train jusqu'à Ujiji	P. 153		
Voyageurs du train			Jd.	Problèmes de Transports		P. 153-154	Assurent l'écoulement de Mayéla.	P. 155		
le conducteur du train		serviable	Jd.	Hospitalité	Aspect positif du népotisme ?	P. 155	Prévoit ses problèmes financiers.	P. 155-156		
Le commerçant musulman		Jd.	Jd.				Hébergement de Mayéla à Bujumbura	P. 155-156		
Le garçon du cinéma de Sujumbura		Jd.	Jd.				grâce à lui, Mayéla ne perd pas de vue son engagement politique.	P. 159		
Un fonctionnaire des affaires		Jd.	Jd.				Facilite à Mayéla le voyage Bujumbura - Kisingani.	P. 160		

Signature	Identité	Portrait	Rôle					
			Aspect de		Contenu			
			Transmission	Teneur	Discussion d'un problème	Progression: histoire		
Un soldat de Kibangani		Corrompu	Sur	Référence	Teneur	(Réf.)	modalités	
Barry Issa	Soudanais mequisard	Homme "sans mis", sans violence.	Le Soudan	racisme Noirs/ Arabes	69-65		facilite le trajet Kisa- ngani - Bansy ville.	
Nguanja	Instituteur de Mobaye	Service hospitalier	Mayéla	homme de grande volenté	64			
Chauffeur de taxi de Ara- raaville			Centrafrique	Radicalité politique: pas favorable à la population	63-68		Assure le séjour de Mayéla en Centrafrique	
La mère de Mayéla			Mayéla	Inefficacité des régimes	181		(- Naissance à Mayéla)	
le père de Mayéla	(Ancien) fonctionnaire colonial		Anzika	Attente, espoirs des bienfaits de l'indépendance " Tout allait changer "	185-192		Séjours de Mayéla à Zomba - Zanzibar	
Moussé Adilène	Avocat formé en France, ministre dans les gouvernements de Mambour et de Mayéla		Mayéla	Son passé	P. 201	méfais du moment? (être tué par une voiture-)		
Fonctionnaires du 1er Mai			Anzika	ne descendent pas d'une famille quelconque	P. 201	Opportunisme ?	Tire Mayéla de sa terre pour le replonger dans sa passion politique	
			Anzika	Médiocratie des gens du pouvoir	P. 206-209	Carrière ?	Condamne Mayéla après sa destitution.	
			Anzika	" Cris de conscience "	P. 212	Est-ce que l'Afrique n'est pas prête à assumer l'indépendance ?	Servent à la libération de Mayéla de son engagement au service de ses compatriotes	
			Anzika	Médiocratie intellectuelle et morale des fonctionnaires	P. 208-209			
			Anzika	Exploitation de la masse par la minorité dirigeante	P. 210			

R 61e

Rôle
formel

Nom	Identité	Portrait	Contenu			Rôle formel
			de	de	de	
Appareil			de			
Transmission d'une information			Discussion d'un problème			
Sur	Teneur	Réf.	Teneur	(Réf.)	Progression-Résumé	
Anzika	Inactivité et incompétence des dirigeants	P. 210			Participation à la formation de Mayéla P. 210	
Anzika	Exemple de démocratie! La justice	P. 224 P. 224 P. 224			favorise la montée de Mayéla ou pouvoir Sauvent la vie à Mayéla P. 219	
					Cercle Mayéla dans son village pour l'entraînement Par lui le pouvoir est transmis à Mayéla P. 232	
les Journalistes		Anzika			Contribuent à l'échec de Mayéla (inter-prétation). P. 261	
le Chef d'état-Major		Anzika			joue dans la déchéance de Mayéla P. 261	
Marius Mouyabi	Capitaine	Anzika				
Didié	Pasteur protestant	Anzika	Justice sommaire Torture Incompétence des dirigeants (Mayéla)	P. 235		
		Mayéla	Sa philo-sophie x de révolutionnaire { action espoir optimisme x domaine religieux: indifférence vis-à-vis des problèmes de la foi.	P. 274 P. 275-276		
Le garde de prison		Mayéla	(Catalyseur de ses réflexions) Rejet de l'Rétrorse-Kualite	P. 280-281	Chargé de la détention de Mayéla jusqu'à l'heure de son exécution. Exécuteur de Mayéla	
les soldats						

Rôle

Designation	Identité	Portrait	Contenu					Rôle formel		
			Apport	de	de	de	de			
			Transmission d'une information	Discussion d'un problème	Progression de l'histoire					
			Sur	Teneur	Ref.	Teneur	(Ref.)	Modalités	Ref.	
- les foules n°1 Aujourd'hui de l'indépendance		innocente (ne voit pas un sou à Mayéla)	Anzika	les joies de l'indépendance	P. 195	- Est-ce que l'indépendance n'a pas été plutôt nocive que bien-faisante ?				
n°2 Dancing per Ma		Corrempué mat'Konné (voit à Mayéla son argent)	Anzika	le manque d'ouverture et l'inconscience de la masse	P. 217-218	- Problème fondamental de l'Afrique: l'éveil, la formation de la masse déficiente.		- Donne une leçon à Mayéla: politiser le peuple.	P. 254	
n°3 Propagandes de Mayéla			Anzika	Défauts et abus du régime.	P. 220-223			Par son audiance donne force à l'impulsion à Mayéla à aller de l'avant vers le pouvoir.		
n°4 Desillusion de Mabeouh n°5 per discours de Mayéla					Jd.					
n°6 Procès de Mayéla					Id.					
n°7 Exécution de Mayéla					Id.					
- les habitants de Zola-Bontou										X
- les vendeurs d'Anzika										X
Mayéla (voir p. suivantes)										

I R E S S E S E R V E S A S E R V I C E S

ERRATA

Page	ligne	erreur	lire
5	14	occidentales	occidentaux
15	14-15	différents, points	différents points
21	19	Problématique	Problématique
27	1	de l'époque	de l'époque
31	32	personnages sont la voie	personnages sont la voie
35	16	que racontais	que je racontais
38	18	briève	brève
40	12	européenne et africaine	européenne ou africaine
42	23	Nous attacherons	Nous nous attacherons
52	10	Zola-Bantou son village se	Zola-Bantou, son village, se
55		<p><u>Texte omis</u></p> <p>: ... rappel. Nous nous basons sur cette procédure du récit pour privilégier nous aussi l'étude des données spatiales africaines : l'Afrique australe qui est le lieu du maquis, l'Afrique orientale et centrale à travers laquelle se fait le périple, et Anzika où Mayéla vit une vie politique intense. Nous nous attacherons à les localiser clairement sur une carte de l'Afrique du roman que nous dessinerons après avoir rassemblé toutes les données</p>	
56	26	la Malawi	le Malawi
57	22	il entoure de	il l'entoure de
59	6	avait élève	avait été élève
	15	fils fonctionnaire	fils de fonctionnaire

Page	ligne	erreur	lire
63	31	formelles.	formelles)
64	16-17	passer leur rôle	passer inaperçu
		profond inaperçu	leur rôle profond.
66	5	Son exécution du	Son exclusion du
74	1	révélation	révélation
76	7	utilité de notre	utilité pour notre
		travail	travail
77	8	des dirigeants	des dirigeants
80	10	cette société	cette société
	32	éccéder	accéder
81	1-2	marquée la kerresse	marquée par la ker-
			messe
86	8	position de la société	position dans la
			société.
92	31	a considensé	a condensé
	33	romanesque en une	romanesque, en une
96	13	commandéc	commandé
	28	avait été	avait ôté
103	5	Un fusil dans la main.	<u>Un fusil dans la</u>
			<u>main ...</u>
105	13	le président	le précédent
107		CHELLI, " Congo-Brazza-	... "Congo-Brazza-
		ville : cinq ans de so-	ville : cinq ans
		cialisme",	de socialisme",
108	13	les capitaines	le capitaine
121	7	l'écrivait (BATSCH).	l'écrivait BATSCH,
127	24	elles refusent	elle refuse
	27	affirment leur	affirme le
128	3-4	elle apparaît	elles apparaissent
133	24	a deux types	à deux types

Page	ligne	erreur	lire
134	7	qui résultent	qui résulte
137	10	le travaille	le travail
138	18-19	ne concorde avec	ne concorde pas avec
139	29	acarts	écarts
	33	a créés	a créés
	34	est crée	est créé
146	5-6	une déconstruction	une déconstruction
151	24	et le transperçaient	et la transperçaient
	32	de ses droits et sa	de ses droits et de
		liberté	sa liberté
155	13	marxiste nous	marxiste si nous
157	2-3	réflesions	réflexions
158	24	q'un document	qu'un document
159	23	réserve'	réservent
164		3 CHEMAIN, R., 2, "Le	... 2 "Orientation
		réalisme critique...	de la littérature
			congolaise" in Notre
			Librairie, N° 38.
170	11	<u>Cantaute</u>	cantate

Designation	Identité	Portrait	Aport		de		contenu		Rôle Formel
			Transmission d'une information	Teneur	de	Discussion d'un problème	Progression de l'histoire		
Wendell Meeks	Militaire américain lutte pour la libération du noir en Amérique puis en Afrique australe	Volonté forte action d'primisme p. u. Méditerranéisme R 01	Sur Racisme (Blanc/Noir) X dans la monde Africain (aussi) Amérique Mayella	Réponse 38	Teneur Réponse 38	de Réponse 38	Progression de l'histoire modalités Réponse	Rôle Formel	
le maître assistant	Directeur de la Mayella (France)						Influence de la personnalité de Mayella par ses traits moraux	R 136- 137	
Jean Pontalier	Coopérant français à Anzika		Anticolonialisme de Anzika (Afrique) Sud	Réponse 24	Anticolonialisme Réponse 24				
Marobi	Un blanc sud-africain	D'abord blanc idéal : se comparer à un noir - ensuite dans révolte contre le blanc.	Afrique du Sud	Réponse 49-50	Réponse 49-50		Influence sur les motivations Mayella par ses réacts		
Kugamane	Indication dans son visage d'angoisse	Formation inhabituelle facile respirable - Très élégant - brillant polétoin (R 01)					Influence sur Mayella par ses qualités (Stabilité fixation).		
Shamurari	Président du mouvement de libération	Exemple d'action					Influence sur Mayella : engage- ment à agir pour que soit l'environnement		
Adouki / Adams Yamaye / Delong	Dernière poignée de guerriers qui reste jusqu'à la fin de la résistance blanche	Courageux							
Fouki	Payson maguy / Agard maguy / Agard	Superstitieux Cours de "Trep akabak" à la parole					Engagement fort : peut-il engager de force les paysans pour les libérer mais se présente enfin com- me une dilecteur - P. 136-137 vidéolittérature refus de sacrifier les autres person- nages pour les libé- rés		

Rôle

Designation	Identité	Portrait	Rôle			
			Apport	Contenu	Forme	
Transmission d'une information			de			
Sur	Teneur	Support	Teneur	Progression de l'histoire	réf.	
Piet Meyer et ses hommes Espionna	Officier de la police sud-africain Général blanc (Zimbabwe)		L'Afrique du Sud La justice à l'égard du Noir	Témoignage par la grandeur de la cause pour laquelle la lutte est engagée ; l'élimination de la déshumanisation du Noir		
Mbana	Ancien étudiant à Cambridge Médecin Secrétaire général de la santé publique	Ses labrets personnels	La mort de la liberté d'expression	Problème de l'individualisme qui fait survivre les régimes totalitaires		Rend possible la fuite de Mayella
Kaponga	Ancien de Cambridge Prof. d'histoire à l'université	Contre la soumission aveugle - Résolu (M12) la révolution, la destruction du régime malade qu'il mène à y laisser sa vie. (Paroles + actes)	Le berceau Justice l'adversité naines			
les soldats du pays de Nouvelle Zélande			un pays indépendant (l'Afrique austral).	Torture	103	Influence sur Mayella : par eux il acquiert la volonté d'agir, de transformer l'Afrique (son pays).
les infirmiers			Jd.	Favoritisme du répétition	113	Soins à Mayella

Sa mort reçoit une valeur symbolique : la victoire du Noir sur le Blanc

Rôle

Designation	Identite	Periode	A part de				Rôle formel
			Transmission d'une information	Discussion d'un problème	Contenu		
			Ser	Teneur	Teneur	Problème	
						Rece	
Le chauffeur			A	A		Rece	Progression de l'histoire
Les pirogiers			f	o		Rece	Participer à la fuite de Mayéla
Les Rates de Mayaya			e	s		Rece	Favorisent son voyage
Les deux pagons du voyage de Mayéla (Camion)		Jd.	q	a		Rece	
Ch. au R. au R.		Jd.	u	l		Rece	
Voyageurs du train		Jd.	e	l		Rece	
Le conducteur du train		Jd.		e		Rece	
Le Commandant Mouquiman		Jd.				Rece	
Le gars du cinéma de Gu. Jambura		Jd.				Rece	
Un fonctionnaire du ministère des affaires étrangères de Gu.		Jd.				Rece	

Problème de la fabrication de la femme ?

Participer à la fuite de Mayéla

Jd.

Problème de la fabrication de la femme ?

Assurent progresser le service de voyage; - Développent le service - Assurent le repos et la bonne santé de Mayéla.

Permet à Mayéla de voyager sur le train jusqu'à Viji

Aspect positif du problème ?

Assurent l'édification de Mayéla.

Mélangement de Mayéla et Sujanawara

Grâce à lui, Mayéla ne peut pas devenir son engagement politique

Facilité à Mayéla le voyage de Gu. Jambura - Kasasqewi

Designation	Identite	Profession	Aspect de la transmission d'une information				Rôle formel	
			Sur	Teneur	de	Contenu		
Un soldat de Kibangani		Corrompu			Discussion d'un problème	Progression - Histoire		
Berry Issa	Soudanais maquisard	Homme "sans" sans violence	La Soudan	Racisme Notre Arabes	64-65		Facilité le Frajel Kisa - Ngani - Dany - ville.	
Ngouanja	Instituteur de Mabaye	Service hospitalier	Centre Afrique	Retardé poli- tique pas favor- able à la popu- lation Inefficacité des régimes	160		Assure le sé- jour de Mayéla en Centrafrique	
Crauffarr de Kasi de Gra- saville			Mayéla	San passé	151			
La mère de Mayéla			Angika	Attitude respect- deux bien faits de l'indépendance "Foot allait éton- ner"	155- 198		(-naissance à Mayéla) - Adjourou de Mayéla à 20- la - Qantou	
Le père de Mayéla	(Ancien) fonctionnaire colonial		Mangha	ne descend pas d'une famille quelconque	201	méfaisance du ma- dermisme ? (être tué par une voiture.)		
Moussé Adilène	Avocat formé en France, ministre dans les gouvernements de Maboou et de Mayéla		Angika	Médecine des gens du pouvoir La Justice "Crisse de conom- sants"	P. 266- 269 P. 277	Opportunisme ? Capitulation ? Est-ce que l'Afrique n'est pas prête à abandonner l'indépen- dance ?	Tire Mayéla de sa torpente vita- le pour le re- plonger dans sa passion politique - Candumé Mand- la après adeste- tation.	P. 265 P. 266- 269
Fonctionnaire du 1er mai			Angika	Médecine intrac- table et morale des fonctionnaires Exploitation de la masse par la minorité dirigeante	P. 209- 210 P. 215		Survient à la ma- lady de la vailon- ce et du déclin de Mayéla de 30 ans par au service de ses collaborateurs	

R E I E

Désignation	Identité	Portrait	A n e a r h				de		Contenu		R e I e	
			Transmission d'une information	de	Observation d'un phénomène	de	Prégnance - Kibabine	Modalités	Références	Formes		
Fonction nom (surt)			Sur	Teneur	Ref(s)	Teneur	Ref(s)	participation à la formation de Mayéla	R. 218			
B. Mabeuko	Générali préf. dans le préf. publique d'Anzha		Anzha	Exemple de démocratie! Le justice	P. 224 R. 224 R. 22			favorise la montée de Mayéla au pouvoir	P. 220-221			
Mayenda et Guayá	Médecins							Souvent la vie à Mayéla	P. 229			
Guzaba	Capitaine de l'armée							Cherche Mayéla dans son village pour l'introduire	P. 232			
Le Raf d'Est-Major								Par lui le peuple est présenté à Mayéla	P. 233			
les journalistes			Anzha	les manquements du régime de Mayéla				Contribuent à l'édification de Mayéla (interprétation).				
Marius Mayébi	Capitaine		Anzha	le régime de Mayéla	P. 223	Changements constants du régime en Afrique		joue dans la décadence de Mayéla	P. 221			
Didié	Pecheur protestant		Anzha	Justice sommaire Torture Inconséquence des dirigeants (Mayéla)	P. 235							
			Mayéla	Sa philologie de révolutionnaire	P. 234							
			Mayéla	domaines religieux: indifférences - A-vis des parents de la forêt.	P. 235-236							
Le garde de prison			Mayéla	(Catalysateur de ses réflexions) Rejeté l'Rétrécissement	P. 236-237			Chargé de la dérogation de Mayéla jusqu'à l'écoulement de son exécution.				
les soldats								Exécution de Mayéla				

Avant de parler de Mayéla, signalons qu'en plus de ces personnages pour la plupart présents, c'est-à-dire ceux dont nous prenons connaissance directement grâce au narrateur, des personnages absents - ceux que le narrateur présente de seconde bouche, c'est-à-dire qui ne participent pas directement à l'action mais que nous connaissons par le biais d'un personnage présent- jouent un rôle primordial dans l'évolution de l'histoire. C'est le cas d'un Malcon X., de Patrice Lumumba et de Nelson Mandéla. Ils renforcent le caractère mégalomane et ambitieux de Mayéla (p. 138).

Comme on peut le voir à partir de tous ces personnages, Mayéla est le centre, le point de départ ou d'arrivée de l'action des personnages du roman. Il est à ce titre le personnage central du roman. Nous pouvons dès lors dire, à la manière de Lévy - Strauss qui disait que le héros du roman e'est le roman lui-même (1); que Mayéla c'est le roman lui-même, ceci pour signifier que pour parler de Mayéla, il faut reprendre le roman en entier et lui adjoindre des commentaires, ou tout simplement qu'il est difficile de parler de Mayéla. Essayons cependant de parler de lui sur le modèle des autres personnages.

Il est aisé de parler de l'identité de Mayéla : fils de fonctionnaire colonial, élève à Brazzaville, puis étudiant en France, qui abandonne les études pour s'engager dans un maquis en Afrique australe, avant de revenir dans son pays Anzika où il sera président de la République, qui ne tardera pas à échouer, à être déchu et à être condamné à mort.

Il nous devient cependant difficile de parler de son portrait si ce n'est en grande partie sous forme de questions.

1 Cité par ZERAFFA, M., repris par NSENGIMANA, J., in La thématique..., op.cit., p. 18.

Grâce aux révélations d'autres personnages, on apprend que Mayéla est mégalomane et ambitieux (p. 138), individualiste (p. 138), qu'il a une intelligence vive, analytique, mais peu synthétique (p. 34) une volonté forte (p. 64), une tendance athéiste, etc.

Mais aussi, les actions de Mayéla, ses paroles, ses méditations ou ses projets, laissent toute une série de questions. Par exemple, il se dit à plusieurs reprises révolutionnaire, ou parle de l'importance d'une action politique. Nous nous demandons ce en quoi il peut mener une action révolutionnaire, une action politique, sans équipe. Ce type d'action ne demande-t-il pas conception, exécution, et coordination ? Mais Mayéla agit presque toujours seul. Ceci nous amène à nous poser la question sur la valeur révolutionnaire de Mayéla, et partant, de ses amis maquisards. La question en réveille d'autres : sur la sincérité, sur la conviction de ces "révolutionnaires" du maquis, qui attaquent sans être sûrs de vaincre.

Les circonstances de leur lutte (combat inégal), et l'issue de cette dernière, s'ils en sont conscients, montrent que leur action est commandée par l'aventurisme (tendance à décider des mesures irréfléchies). Par contre, s'ils ne sont pas conscients de la conjoncture, la croyance en la possibilité de leur victoire ou de leur succès relève de la pure naïveté. Cette naïveté fut aussi celle de Mayéla, jusqu'à ce qu'il découvrit la réalité des choses, après sa destitution, quand il se rend compte que "notre crise est une crise de connaissance" et qu'il n'était pas aussi préparé qu'il le croyait.

Ainsi au portrait de Mayéla nous pouvons ajouter la naïveté (1).

Quant au rôle de Mayéla, il est primordial, vu que l'histoire de Mayéla est l'objet premier du roman. Mayéla préside à tous les apports de contenu. L'information transmise par le biais d'un personnage, ou le problème posé trouve finalement l'explication de son actualisation en Mayéla. Aussi à part ce rôle de servir de moyen indirect de poser, ou de discuter un problème, Mayéla sert aussi de moyen direct. A travers le récit de son destin, le romancier (se) pose les questions comme :

- Quels sont les vrais fondements des problèmes politiques africains ?
- Est-ce que la décolonisation totale -"nominale" et/ou "réelle" de l'Afrique est pour demain ?
- Faut-il s'engager toujours dans des processus révolutionnaires ?

Ce rôle de Mayéla semble donner au roman le caractère de roman à thèse.

¹ En parlant de l'idéologie du roman, nous ne nous soucierons pas de ce caractère naïf des personnages centraux, car l'auteur est susceptible de lui reconnaître l'efficacité dans la transmission de ses idées, selon la valeur qu'il accorde à cette naïveté. Nous faisons cette remarque, puisqu'on peut se poser la question : est-ce que l'idéologie (telle que nous la décrivons) peut passer à travers des personnages qui ne suscitent pas confiance, admiration par leur sincérité ou leur clairvoyance ?

2.3.3. CONCLUSION.

Les personnages de Un fusil dans la main... servent à la discussion de différents problèmes -ils feraient l'objet d'un travail particulier- et à la transmission d'une information sur le milieu, sur la société. Par eux, nous accédons à la connaissance de la société romanesque, dont nous avons défini l'utilité de notre travail.

Aussi, les thèmes étant définis comme "des catégories sémantiques abstraites (...) repérables tout au long du récit (ou de la littérature en général) et pouvant être envisagés comme les résultats de l'ensemble des éléments d'une structure narrative" (1), les personnages de Un fusil dans la main... servent-ils au développement des thèmes dont citons quelques uns (2).

- 1° La lutte active difficile et pratiquement sans issue prochaine contre les régimes minoritaires et racistes blancs d'Afrique Australe. Cette lutte connaît deux réactions : l'engagement total chez certains qui consentent au sacrifice, et le refus total d'engagement chez d'autres, pour la sauvegarde de leurs intérêts.
- 2° Les illusions et la réalité de l'indépendance.
- 3° L'impossibilité, du moins pour un certain temps, d'une véritable révolution à Anzika, et dans les pays africains indépendants.
- 4° Le néocolonialisme qui pèse sur l'Afrique indépendante,

1 KABISHA, T., Aspects historiques, dramaturgiques et thématiques du théâtre rwandais, mémoire, Université Nationale du Rwanda, Butare, Juin 1981, 156p., p. 31.

2 L'ordre de présentation ne suit aucun critère.

2.3.3. CONCLUSION.

Les personnages de Un fusil dans la main... servent à la discussion de différents problèmes -ils feraient l'objet d'un travail particulier- et à la transmission d'une information sur le milieu, sur la société. Par eux, nous accédons à la connaissance de la société romanesque, dont nous avons défini l'utilité de notre travail.

Aussi, les thèmes étant définis comme "des catégories sémantiques abstraites (...) repérables tout au long du récit (ou de la littérature en général) et pouvant être envisagés comme les résultats de l'ensemble des éléments d'une structure narrative" (1), les personnages de Un fusil dans la main... servent-ils au développement des thèmes dont citons quelques uns (2).

- 1° La lutte active difficile et pratiquement sans issue prochaine contre les régimes minoritaires et racistes blancs d'Afrique Australe. Cette lutte connaît deux réactions : l'engagement total chez certains qui consentent au sacrifice, et le refus total d'engagement chez d'autres, pour la sauvegarde de leurs intérêts.
- 2° Les illusions et la réalité de l'indépendance.
- 3° L'impossibilité, du moins pour un certain temps, d'une véritable révolution à Anzika, et dans les pays africains indépendants.
- 4° Le néocolonialisme qui pèse sur l'Afrique indépendante,

1 KABISHA, T., Aspects historiques, dramaturgiques et thématiques du théâtre rwandais, mémoire, Université Nationale du Rwanda, Butare, Juin 1981, 156p., p. 31.

2 L'ordre de présentation ne suit aucun critère.

et l'hypocrisie des occidentaux.

- 5° La lutte constante pour le pouvoir qui va de pair avec la fréquence des coups d'Etat dans les Etats africains indépendants et spécialement à Anzika, avec tout ce que cette lutte entraîne de la part de ceux qui sont parvenus au pouvoir : torture, une nouvelle conception du principe de la démocratie, etc.
- 6° L'incapacité des dirigeants anzikais à conduire leurs pays à la prospérité, et leur prédisposition constante à exploiter les masses.
- 7° L'insaturité politique des masses qui constitue un obstacle majeur à une véritable révolution et à la stabilité politique.
- 8° L'hospitalité africaine traditionnelle qui montre qu'en dehors des troubles et de l'instabilité politique, l'Afrique est quand même viable.

La connaissance de l'ensemble humain participe à la connaissance globale du roman. Mais elle est aussi le troisième élément, après la connaissance de la géographie et du temps, qui porte au complet les conditions nécessaires à la définition ou à l'étude d'une société. Nous pouvons dès lors étudier la société romanesque.

3. LES TRAITS CARACTERISTIQUES DE LA SOCIÉTÉ DU ROMAN.

La société du roman dans son acception la plus restreinte est l'ensemble humain qui a pour territoire Anzika. C'est la société anzikaise. Avant de décrire cette société en question, présentons d'abord son cadre.

3.1. Le cadre de la société anzikaise.

La société anzikaise a pour cadre l'Afrique. Cette Afrique se subdivise en deux : l'Afrique encore sous domination blanche, en particulier l'Afrique australe, et l'Afrique "indépendante" représentée par les pays que traverse Mayéla depuis le pays de Nkoua (inclu) jusqu'à Brazzaville.

L'Afrique sous domination blanche se caractérise par les traits suivants. Le Noir de ce pays est objet d'injustice et de déshumanisation de la part du blanc.

Face à cette situation, les Noirs divisés entre eux par l'individualisme pour les uns et le désir de se libérer à n'importe quel prix pour les autres, ne peuvent en aucun cas s'émanciper, comme le stigmatise le narrateur : "l'ennemi du Noir n'a-t-il pas été le Noir lui-même, depuis le temps de l'esclavage jusqu'aujourd'hui ?" (p. 51). En plus de ce handicap inhérent aux Noirs eux-mêmes, il est une force extérieure qui contribue à la perpétuation de la domination du Blanc : c'est "la grande solidarité blanche." (p. 81). Et malgré cette conjoncture, il est des Noirs engagés qui se sacrifient, du moins pour le bien de la postérité : c'est l'exemple de Marobi, Malonga, Adouki, Yamaya, mais leur force est une brindille incandescente qui se jette dans tout un océan, en dépit du soutien des forces d'autres états noirs africains ou américains, que représentent Mayéla, Hondo, Barry Issa et Heeks.

Ainsi donc l'Afrique sous domination blanche se caractérise par la permanence de l'opposition entre deux groupes humains, les exploités et opprimés qui sont majoritaires d'un côté, et une minorité exploitrice et oppresseuse de l'autre. La situation se base là-bas sur la couleur (la race).

Cette exploitation se retrouve dans des pays "indépendants" mais elle existe sous une autre forme, en ce sens que l'opposition noire-blanc corrélatrice à l'opposition majorité-minorité est remplacée par l'opposition noir-noir, le Noir qui est l'ennemi du Noir. Le plus bel exemple de cette opposition est l'hospitalisation dans une grande chambre propre, avec un lit bienfait et un petit coin-toilette pour une personne hautement placée alors que les gens du peuple sont hospitalisés dans des salles communes insalubres.

"C'est cela l'Afrique, se dit-il, un monde sans juste milieu(...)L'Afrique des nouvelles bourgeoisies possédantes avec pavillons spéciaux dans les hôpitaux, face à la masse dépourvue de tout, et s'entassant comme du bétail dans des salles que l'on imagine mal être des salles d'hôpitaux." (p. 123).

L'exploiteur qui tient sa position en général du pouvoir politique qu'il partage, se détourne de son devoir fondamental, celui de rechercher le bien-être de ses compatriotes dont il est responsable, et n'hésite pas à recourir à n'importe quel moyen pour se maintenir dans sa position. La préoccupation première de cette minorité noire est de conserver le pouvoir qui garantit ses avantages (p. 106).

C'est ainsi que la justice n'est pas ce qu'elle devrait être, qu'on prend pour un crime ce qui devrait être un droit inaliénable (exemple : la disparition de la liberté d'opinion : p. 125?), qu'on torture pour connaître la "vérité" (cfr : interrogatoire de Mayéla, p. 102-105).

Et derrière ceux-là qui cherchent à garder le pouvoir, il est d'autres qui les menacent, qui briguent leur place.

C'est ce qui explique la fréquence des coups d'Etat comme celui qui a lieu en Centrafrique (p. 168) et les répressions consécutives aux coups d'Etats manqués ou aux soupçons, comme celui dont on accuse Mayéla (p. 105).

Les caractéristiques de l'Afrique indépendante sont brièvement décrites dans le roman. Elles le seront beaucoup plus en profondeur avec la République d'Anzika.

3.2. La société anzikaise.

Nous avons dit dans les pages précédentes que l'étude d'une société est limitée, si elle embrasse cette société sur une portion de temps déterminée. La société anzikaise est saisie sur la période allant de 1960 à une date postérieure à 1982, comme cela résulte de notre analyse des données temporelles.

La caractéristique saillante de la société anzikaise est son histoire mouvementée sur cette période. On pourra aussi caractériser la société anzikaise dans sa vie économique et dans sa stratification.

3.2.1. La situation politique.

La République d'Anzika obtint son indépendance après avoir été une colonie française. L'acquisition de l'indépendance est marquée par un discours plein de contradictions du futur président. Ce président laisse transparaître dans son discours une prédisposition à prolonger la main mise de la métropole sur son pays, et un aveu de l'incapacité à assumer l'indépendance.

"Notre nation existe. L'indépendance prouvera au monde entier que nous sommes maîtres de notre propre destin (...) c'est avec l'amitié de la France qui, dans sa générosité et son génie historique, va nous aider à éccéder à la scène internationale comme un père qui va aider son enfant à marcher tout seul" (p. 187).

L'acquisition de l'indépendance est aussi marquée la kermesse populaire (p. 190-191) motivée par l'espoir du changement total qui suivra l'indépendance. Cette kermesse ne peut s'expliquer que par une situation antérieure à l'indépendance défavorable au peuple colonisé. Dans le roman, cette situation n'est nulle part exposée, elle est tout simplement supposée.

Après l'acquisition de l'indépendance, la République d'Anzika connaît plus de trois régimes. A part celui de Bokabar Mabouta, celui de Mayéla dia Mayéla et celui de Marius Mouyabi, au moins un autre régime a régné sur Anzika avant Mabouta : le pouvoir Mabouta est sorti d'une coup d'état.

"Cinq ans ! Ainsi depuis le coup d'état qui plaça ces gens au pouvoir, rien n'avait changé" (p. 210).

3.2.1.1. Le régime de Bokar Mabouta.

A l'arrivée de Mayéla à Anzika, Mabouta est au pouvoir depuis cinq ans (p. 210). Le début de son règne se situe donc en 1968 (1973-5). Nous connaissons ce régime dans ses deux dernières années, depuis l'arrivée de Mayéla (nous avons vu que l'arrivée de Mayéla dans son pays a lieu deux ans avant l'accession au pouvoir).

Le régime de Mabouta est un régime de parti unique (p. 205). Les membres du parti, collaborateurs de Mabouta sont des personnages médiocres, comme ces généraux qui n'ont jamais mis de pied dans un avion de combat (lui-même peut-être), Moïse Adilène, ce type qui ne savait pas de quoi il parlait dans des assemblées du peuples (p. 203), les hauts fonctionnaires sans assez de morale pour ne pas se saouler en public (p. 207 et 209).

Le régime de Mabouta est un régime incapable de mener effectivement le pays au bout de la voie qu'il s'est tracé, la révolution et l'établissement du socialisme.

"(...)rien n'avait changé. Ils se réclamaient de révolution, de socialisme, et jamais la division entre les dirigeants et la masse n'était jamais apparue aussi manifeste..." (p. 210).

Pis que ça, les dirigeants gèrent mal le patrimoine public, en leur propre faveur et au détriment de la masse. Ils emploient presque toute la totalité du revenu national pour la satisfaction de leurs besoins, et ne s'occupent pas ainsi de la rémunération du labeur des paysans. (p. 220-223). Ils gaspillent l'argent et ainsi ne réalisent aucun projet de prestige.

Le régime de Mabouta est un régime de terreur et un régime sanguinaire qui offre en spectacle les exécutions publiques, non pas des criminels mais d'innocents incriminés (p. 224-225).

Sous Mabouta, Anzika est présenté comme un pays démocratique.

"Notre pays est un pays démocratique où après la dernière insurrection contre un régime dictatorial, la liberté est garantie par notre parti unique et par son guide éclairé, le général Bokabar Mabouta. Il n'y a qu'un parti légal, toute tentative d'en installer un autre serait considéré comme un crime" (p. 224).

Mais le régime de Mabouta est plutôt a-démocratique ou dictatorial, car selon L. LIPSON, le parti unique et la démocratie sont deux choses contradictoires : le parti unique est le propre des dictatures (1). La justice sous le toit de Mabouta est défectueuse. Les accusations partent des soupçons.

"Les circonstances de leur arrestation n'avaient jamais été parfaitement éclairées par le procès" (p. 224).

Elles partent aussi des rêves du président.

1 LIPSON, L., La civilisation démocratique, Coll. Tendances actuelles, Editions Internationales, Paris, 1972, 282p., p. 140.

"(...)Mabouta avait décidé d'organiser une opération spectaculaire afin, disait-il, d'assainir la moralité de la République, comme cela lui avait été indiqué par un rêve qui lui était revenu trois fois de suite" (p. 249).

Aussi, le jugement est-il arbitraire.

"Ils avaient été pendus pour rien" (p. 224).

Le régime de Mabouta s'écroule sous l'action de la foule en grève à laquelle Mayéla avait ouvert les yeux. Il convient de reprendre brièvement les circonstances de la destitution de Mabouta, car ce nous sera utile plus loin. Les grévistes composés de syndicalistes, d'étudiants, de chômeurs, de mécontents, de voleurs, entourèrent le palais du président. L'ordre présidentiel de se disperser ne fléchit pas les grévistes malgré les concessions qu'il leur faisait. Après trois jours de siège, le président fut contraint de démissionner et le pouvoir fut remis au Chef d'Etat-Major de l'armée. La foule cria le nom de Mayéla, le plébiscitant ainsi à la magistrature suprême. On l'envoya chercher dans son village.

3.2.1.2. Le régime de Mayéla.

Après la destitution de Mabouta, on forma un gouvernement provisoire présidé par Mayéla, et ce gouvernement proposa une constitution qui fut adoptée à 99% des voix. Mayéla, candidat unique à la présidence, fut élu à 99,99% des voix par le peuple.

Les tout premiers moments de Mayéla au pouvoir furent déjà marqués par une difficulté : celle d'élaborer son programme. (p. 237). Le discours qu'il prononça respirait beaucoup de bonne volonté. D'abord dans la définition des qualités requises du nouveau dirigeant : "nous devons par contre être rigoureux, exigeants et sans pitié envers nous-même et notre génération" (p. 230).

Puis dans la présentation -vague quelquefois- de ses projets : "mener un politique dure, du moins les premières années : rigueur morale, rigueur politique et économique (...) Je bannirai toute torture, les gens pourront parler, dire, faire tout ce qu'ils voudront..." (p. 237-238). Ses projets rejoignent tous les secteurs de la vie : économique, éducative, sanitaire, etc. (p. 240). Et pour être tout à fait neuf, il rebaptise la nouvelle république, la République Populaire Démocratique (p. 240). A l'entendre parler on aurait pensé à l'avènement imminent d'un état utopique et paradisiaque.

Aujourd'hui aimé, applaudi, et soutenu par le peuple et plein de succès, Mayéla ne tarde pas à perdre du crédit et à être abandonné pour de multiples manquements aux lignes de son programme. Les journalistes en sont les dénonciateurs.

Mayéla arma et désarma par la suite le peuple (p. 244-247); il ne s'en référa pas au peuple alors qu'il avait pour principe de se retremper dans le peuple.

"(...) Vous n'avez pas tenu compte de la masse du peuple, vous n'avez pas essayé de le mobiliser. La force du peuple ne se manifeste pas seulement dans les moments de fastes, mais aussi dans l'épreuve (...) Vous n'avez pas associé le peuple anzikais dans son ensemble à cette lutte" (p. 248).

Son régime n'a pas banni la torture comme lui avait l'habitude de la condamner.

"- (...)pensez-vous qu'il peut y avoir deux sortes de torture ?
- (...)je ne savais pas qu'on torturait dans les prisons d'Anzika" (p. 252).

Il lui est également reproché d'avoir isolé politiquement et économiquement, la République d'Anzika des autres nations, et d'avoir conduit le pays dans une situation économique catastrophique.

Mayéla perdit le pouvoir dans les mêmes conditions que celles dans lesquelles il l'avait obtenu, c'est-à-dire destitué par le peuple amenté.

3.2.1.3. Le régime de Marius Mouyabi.

Mouyabi devient président aussi grâce au peuple. Dans un discours adressé à la population, il formule des accusations contre le régime précédent et trace les grandes lignes de sa politique.

"L'ère du tribalisme, du népotisme, de la gabegie est terminée. Nous allons remplacer le gouvernement inepte du vendu Mayéla par un gouvernement authentiquement progressiste et révolutionnaire..." (p. 263).

Mais les mêmes velléités ou la même bonne volonté avaient été exprimées par les prédécesseurs, ainsi que les mêmes accusations. Mayéla lui-même avait prononcé un discours presque identique.

"Il continua son discours en énumérant l'ineptie du gouvernement précédent, son népotisme, son tribalisme, sa gabegie..." (p. 240).

Et, quelque temps s'est à peine écoulé, que le régime de Mouyabi commet les mêmes crimes que ceux des prédécesseurs en commençant par la torture.

"Il [Mayéla] fut torturé le deuxième jour sans savoir ce qu'on lui voulait (...) lui qui était condamné à mort, pourquoi le torturait-on ?" (p.271).

À la fin du roman, le régime de Mouyabi vit encore. Il n'est que dans sa jeunesse.

Le regard sur les trois régimes, nous offre une vue d'ensemble de la vie politique de la République d'Anzika. La République d'Anzika est marquée par l'instabilité politique. Des luttes pour le pouvoir conduisent à des coups d'Etat répétés. Les régimes qui s'y succèdent avec les mêmes objectifs et la même bonne volonté de départ se font vite dictatoriaux et impuissants à réaliser le bonheur de la population, et commettent les mêmes erreurs et les mêmes crimes (malgré toute la sincérité possible). Et à travers cette instabilité politique, un simulacre de démocratie se perpétue : Le parti unique est le seul, de toutes les activités.
cadre

Les élections -quand elles ont lieu- sont une véritable mascarade; la liberté d'opinion n'a pas droit de cité; les opposants ne sont jamais tolérés, ils doivent être éliminés ou séduits par des postes intéressants. Aussi, la justice y a-t-elle perdu son sens. Et dans cette situation qui rappelle la colonisation, la population est désillusionnée aux acquis de l'indépendance, qui était censée améliorer la condition de l'homme dans sa position dans la société. Le maintien du statu quo est illustrée par la situation économique des anzikais.

3.2.2. La situation économique.

La population de la République d'Anzika est formée par quatre vingts pour cent de paysans (p. 209). Ils sont essentiellement agriculteurs et tirent leur richesse du cacao.

Pendant plus d'une saison, le gouvernement n'achète pas le produit à un prix raisonnable alors que c'est lui qui a incité les paysans à produire plus, sous prétexte que des prix sur les marchés mondiaux se sont effondrés (p. 220-221) et que donc le gouvernement n'a pas d'argent.

Le gouvernement devient ainsi l'auteur de la misère des paysans, alors que ses membres, les fonctionnaires et les gens de la ville en général roulent dans des voitures de luxe (Rolls Royce ou Mercedes), vivent dans des villas somptueuses et portent des costumes très coûteux (p. 221 et p. 222). La situation est donc source de mécontentements des paysans anzikais.

Les autres vingts pour cent, sont constitués en grande partie des "exploiteurs" divers, dont les agents de l'Etat. Seuls ceux-ci sont présentés comme des privilégiés. Aucun autre groupe, comme les commerçants, ne se trouve évoqué dans le roman. Ces fonctionnaires sont bel et bien des exploiters : certains portent l'uniforme acheté par l'argent des

paysans, d'autres vivent dans le luxe que lui procure l'argent qui devrait être au service de toute la population, et tous trouvent une part à l'argent (les frais de l'Etat, donc l'argent de toute la population) gaspillé à certaines occasions comme des réceptions officielles, alors qu'il devrait servir à autre chose d'intérêt commun.

Une autre portion de la population rentre dans la composition des vingts pour cent : les étudiants (p. 223) et les chômeurs (p. 231).

L'état économique de la société anzikaise est révélée par Mayéla. Mayéla parle en des termes marxistes. Il emploie des termes comme le prolétaire, l'exploité, le damné de la terre, le lumpen-prolétariat, prendre le pouvoir, etc. (p. 223). Et, il présente la société anzikaise comme une société à classes.

"Qu'ils laissent la place à une autre équipe
qui fera de ce pays un pays sans classes"
(p. 222-223).

Il convient de les identifier.

3.2.3. La société anzikaise et les classes.

Ces classes se groupent en deux parties : les riches et les pauvres (p. 223) ou les exploités et les exploités. Les détails sur la stratification de la société anzikaise donnent le schéma suivant :

- les riches (p. 223)
- les prolétaires (p. 223).
- le lumpen-prolétariat (p. 223).

Mais il est à remarquer que les riches ne constituent pas une classe, mais un ensemble de classes. Nous analyserons ce groupe. Mais nos propos sont vides de sens, si nous ne définissons pas toutes ces notions de prolétariat, de lumpen-prolétariat, etc...

"Prolétariat" et "lumpen-prolétariat" désignent des classes qui se définissent à côté d'autres, notamment la bourgeoisie, le tout formant toute une échelle.

D'une manière générale, la bourgeoisie est définie comme la classe sociale comprenant les personnes qui ne pratiquent pas un métier manuel et possèdent une situation aisée (1).

La bourgeoisie est subdivisée en plusieurs catégories : la haute bourgeoisie, la moyenne bourgeoisie et la petite bourgeoisie. Définissons d'abord celle que nous retrouvons explicitement dans le roman, la petite bourgeoisie. C'est une classe qui comprend les cadres moyens ou inférieurs de l'industrie et du commerce. Elle est mieux définie, si nous la mettons en contraste avec les autres. La haute bourgeoisie est la classe qui dispose des moyens de production, c'est-à-dire qu'elle est formée par ceux que Marx appelle les capitalistes (détenteur de capitaux, le capital étant le bien de production ou d'échange que son propriétaire ne met pas lui-même en action, mais qu'il confie à des travailleurs en vue de réaliser des profits.). La moyenne bourgeoisie comprend ceux qui possèdent une situation dans les cadres supérieurs de l'économie ou qui exercent une profession libérale (profession indépendante et d'ordre intellectuel).

Selon le référent européen, la petite bourgeoisie est suivie au niveau inférieur par le prolétariat. C'est la classe formée par des personnes qui ne peuvent attendre de ressources que de la rémunération que lui allouera celui auquel il louera ou vendra sa force de travail. Et pour le cas de l'Afrique, nous rangerons à la limite dans cette classe les paysans pauvres (2).

Le lumpen-prolétariat est formé par ceux qui ne disposent d'aucune ressource, des gueux ou des misérables.

Le roman emploie cette terminologie pour désigner les classes. Nous avons ici affaire à un roman, donc à un jeu de fiction, qui transforme une partie de la réalité et en garde une autre.

1 ROBERT, Dictionnaire analogique... op.cit.

2 Le problème est que cette notion de "pauvreté" est relative.

Il ne sera donc pas étonnant de voir une notion altérée, comme la petite bourgeoisie qui dans le roman est une classe qui comprend (aussi) les petits fonctionnaires et agents de l'état (Mayéla). Mais la petite bourgeoisie ainsi définie se réfère peut-être à un autre cadre, africain, et nous ne parlerons pas là "d'altération de contenu", opérée par le jeu de fiction.

Après avoir circonscrit ces notions, nous pouvons alors analyser le groupe des riches.

La classe qui précède directement le prolétariat dans la hiérarchie décroissante des classes est la petite bourgeoisie, la classe à laquelle appartient Mayéla avant son accession au pouvoir, selon sa révélation : "(...) ah mon dieu, j'ai une attitude petite-bourgeoisè" (p. 218). Mais Mayéla n'est pas de la plus haute classe de son pays, car, même s'il est riche (enseignant et fils de fonctionnaire colonial), il en est d'autres qui sont de loin beaucoup plus riches que lui, ceux-là qui possèdent des villas et des grosses voitures de luxe. Ces derniers forment une classe au-dessus de la classe de Mayéla, un type de bourgeoisie auquel le roman ne précise pas le nom. Nous l'appelons la "bourgeoisie non spécifiée". On aura remarqué que les classes du roman se définissent sur le critère de richesse (revenu) et non sur celui de "production". Ainsi la société anzikaise se stratifie comme suit : la bourgeoisie non spécifiée, la petite bourgeoisie, le prolétariat et le lumpen-prolétariat. Signalons que tous les paysans sont classés dans le prolétariat (p. 223) : il n'y a pas de distinction entre paysans riches et paysans pauvres.

Ces classes sociales sont en lutte. Trois classes inférieures, la petite bourgeoisie (Mayéla) le prolétariat et le lumpen-prolétariat (foule) sont coalisées contre la classe supérieure. Nous assistons donc à un conflit entre le lumpen-prolétariat, le prolétariat et la petite bourgeoisie d'une part et la bourgeoisie (non spécifiée) d'autre part.

Le conflit est mené par la petite bourgeoisie (à travers Mayéla qui mobilise les foules) qui occupe la position intermédiaire entre les deux antagonistes.

La petite bourgeoisie semble se préoccuper des intérêts du prolétariat et du lumpen-prolétariat, entre autre la vente de son cacao, mais la sincérité de cette préoccupation n'est pas évidente, si l'on considère le but à atteindre : les palais et les villas.

"(...) nous descendrons dans la rue et monterons à l'assaut de leurs palais et leurs villas" (p. 223).

À notre avis telle n'est pas la préoccupation première du pauvre paysan, mais bien celle de quelqu'un qui "possède" déjà, quelqu'un de la petite bourgeoisie.

La sincérité de la préoccupation est encore moins évidente si le but à atteindre est la prise du pouvoir.

"(...) eh bien, nous marcherons sur les mairies, les préfectures, partout et nous prendrons le pouvoir" (p. 223).

Ce n'est pas un Mayéla qui se révolte contre le régime en place dont les dirigeants ont quand même quelque instruction (comme Moïse Adilène, l'avocat formé en France), lui Mayéla, l'universitaire révolutionnaire dont on connaît la passion politique, ce n'est donc pas ce Mayéla qui aura l'intention de se faire gouverner par les paysans, analphabètes comme il avait l'habitude de le dire; car naturellement, de deux maux le moindre!

Nous sommes dès lors en droit d'avancer que l'aspiration de prendre le pouvoir, les palais et les villas, est au fond celle de Mayéla et sa classe, la petite bourgeoisie désireuse de la montée sociale et qui s'allie la force du prolétariat et du lumpen-prolétariat.

Aussi, sommes-nous tentés d'avancer en hypothèse que ce sont les mêmes mobiles que ceux de Mayéla, notamment la solution d'un problème économique, qui expliquent l'aspiration brûlante au pouvoir et la fréquence des coups d'état en Répu-

blique d'Anzika. Les raisons que Mowabi avance et qu'avait avancées Mayéla apparaîtront alors comme des prétextes auxquels adhère facilement la population opportuniste qui se laisse aisément séduire et qui manque suffisamment de maturité pour juger elle-même. Dans cet état de choses, même les hommes politiques sincères sont voués à l'échec dans leurs entreprises, nonobstant leur volonté, comme les nationalistes d'Afrique Australe.

3.3. Synthèse.

La société romanesque a pour noyau Anzika. La société anzikaise se trouve dans un contexte large dont les caractéristiques ne sont pas uniformes, à savoir l'indépendance tâtonnante d'une part, et la domination asservissante du Blanc sur le Noir d'autre part. Cette société centrale focalisée par le roman, a une histoire politique mouvementée, qui se caractérise par beaucoup de coups d'Etat aux buts révolutionnaires. Mais ces buts ne sont jamais atteints : les régimes qui se succèdent commettent toutes sortes de crimes et d'erreurs. Elle est formée par une majorité de paysans analphabètes et sans éveil politique, exploitée par une minorité des classes supérieures. Ces classes plus que deux autres inférieures sont de véritables classes, elles ont une conscience de classe et combattent pour la sauvegarde ou la promotion de leurs intérêts. Ces luttes aboutissent à des changements politiques perpétuels, qui caractérisent la société anzikaise.

Cette synthèse à l'étude de la société romanesque est le dernier moment de l'étude intratextuelle du roman. Au terme de cette étude, faisons-en le point en conclusion.

Conclusion à la première partie.

Dans cette partie, nous nous sommes efforcé essentiellement d'avoir une connaissance plus ou moins profonde de l'oeuvre. Nous avons acquis cette connaissance à partir de trois points de vue : étudiant le récit d'abord, en étudiant la "géographie", le temps et les hommes du roman ensuite, et enfin en étudiant les traits caractéristiques de la société romanesque.

A partir du récit, de la géographie et du temps du roman, nous avons pu dégager certains aspects du roman : la progression de la rupture d'ordre vers la linéarité du récit, de la complication vers la simplification, la succession "voilement-dévoilement-voilement" des dates ou des lieux, la circularité ou la spirauté dans le récit et dans la succession des données géographiques, et enfin la vision internationaliste des choses.

Tous ces aspects acquerront une signification si le roman est inséré dans une étude élargie de beaucoup d'autres romans. Aussi leur interprétation ou leurs visées littéraires nécessitent-elles une étude plus approfondie, qui profiterait certes de la psychanalyse ou des informations de l'auteur.

En étudiant la géographie du roman, nous avons pu également situer sur une carte des pays, des villes et des villages évoqués dans le roman. C'est ainsi que nous avons situé approximativement Anzika, le territoire de la société romanesque tout près du (ou dans le) Congo; cela définissait davantage cette société, que nous avons caractérisée grâce aux informations fournies par les personnages à travers lesquels les problèmes sont posés.

L'exposé sur le récit, le temps, l'espace, les personnages, la société romanesque, a condensé les résultats des deux premières étapes de la recherche, connaître l'oeuvre et étudier la société romanesque en une partie qui devait comporter l'étude sur l'intérieur du texte.

C'est à partir de cette étude notamment, que nous pourrons relever les relations entre l'oeuvre et la société génératrice de l'oeuvre. Cette opération sera possible, après l'étude des traits caractéristiques de la société "génératrice" (troisième étape), que nous entamons en deuxième partie, qui porte uniquement sur l'extérieur du texte.

DEUXIEME PARTIE

3 E T U D E E X T R A T E X T U E L L E

Point n'est besoin de rappeler la motivation de l'étude. Signalons simplement que celle-ci se fera en un chapitre, "La société génératrice de l'oeuvre : traits caractéristiques."

1. LA SOCIÉTÉ "GÉNÉRATRICE" DE L'OEUVRE : TRAITS CARACTÉRISTIQUES.

Selon les théoriciens de l'approche sociologique de la littérature, une oeuvre est le produit de la société, et non la création d'un individu appelé écrivain, à qui ils reconnaissent quand même un rôle important : c'est à travers lui que la société "génératrice" (1) de l'oeuvre donne celle-ci. La société génératrice de l'oeuvre est donc la société à laquelle appartient l'auteur. Ainsi l'étude des caractéristiques de cette société nécessite l'identification préalable de celle-ci. Nous l'identifions en passant par la connaissance de l'auteur de Un fusil dans la main, un poème dans la poche.

L'auteur de ce roman, Emmanuel Boundzéki DONGALA est d'origine congolaise. Il est actuellement professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Strasbourg. Un fusil dans la main... publié en 1973 chez Albin Michel est son premier roman. Dongala est aussi l'auteur de poèmes (2); il n'a jamais publié de recueils. Il est également auteur de nombreux articles (3).

Notre tâche dans ce chapitre est donc de caractériser la société congolaise.

-
- 1 Habituellement l'adjectif "générateur" désigne selon ROBERT, "relatif à la génération". Nous adoptons son sens étymologique pour signifier "qui engendre, qui donne naissance à".
 - 2 Deux titres sont connus : "Fantaisie sous la lune" et "Prière et repentance d'un petit chrétien".
 - 3 Exemple : "La faim : nouvelle arme du capitalisme international ?" in Présence Africaine, N° 108, Paris, 4^e trimestre 1978, p. 138-148.

De tous les points de vue à partir desquels on caractérise une société, nous recourrons à trois : l'économique, le politique et le récréatif.

Un autre point est intimement lié au point de vue économique, un point de vue que nous ne déduisons pas directement de la notion de groupe : le point de vue des classes sociales. Nous le tiendrons en considération. Pour le dernier point, nous nous limiterons au côté littéraire. Nous sommes contraint à l'omission des autres points de vue par des conditions matérielles : le manque de documents. Nous saisissons la société congolaise sur la période de 1960 à 1973 (date de publication du roman). Le début de cet intervalle temporel est commandée par les résultats de l'étude des données temporelles (première partie). Pour introduire la société congolaise, intégrons-la dans une structure spatio-temporelle plus large.

1.1. Le contexte général africain.

L'année (ou la décennie) 1960 est la date des indépendances africaines. Elle marque pour l'Afrique la fin ou le début de la fin d'une ère, l'ère de la colonisation de l'Afrique par l'Europe. C'est le terme d'une situation qu'a bien décrite A. Memmi (1).

Les Africains ont été maltraités, traités de voleurs, calomniés, méprisés, insultés, soumis à la bousculade, à une "justice" qui n'est pas juste. Employés, ils étaient obligés de se contenter du bas salaire que leur allouait l'employeur colon, quitte même à être rapprochés des esclaves. Au colonisé, la colonisation avait été "toute part dans la guerre comme dans la paix, toute décision qui contribue au destin du monde et du sien, toute responsabilité historique".

1 dans son livre Portrait du colonisé, précédé du Portrait du colonisateur, Fayot, Paris, 1973, 100p.

et sociale"(1). Elle l'avait exclu du jeu politique de sa nation. Strictement éloigné du pouvoir, il ne jouissait pas de droits du citoyen. Il ne faisait presque jamais l'expérience de la nationalité et de la citoyenneté : "la cité n'exigeait pas de lui des devoirs complets de citoyen, elle lui concédait peu de droits, lui interdisait toute vie nationale (2). La société colonisée n'avait plus ses institutions à elle (3). Toute valeur du peuple colonisé avait été niée et ensevelie par le colonisateur dans sa "mission civilisatrice". Ainsi en était-il de son histoire, de sa culture et de sa langue : le colonisé était devenu un étranger dans son pays (4).

En plus de Memmi qui a donné ici du colonisé un portrait du point de vue politique, d'autres auteurs décrivent la situation du point de vue économique essentiellement. Abanda Ndengue (5), Aimé Césaire (6), A. Londres (6), René Maran (6), Alioune Diop (7) et B. Lecherbonnier (8)

1 MEMMI, A., op.cit., p. 121.

2 Ibid., p. 129.

3 Ibid., p. 132.

4 Ibid., p. 135.

5 ABANDA NDEGUE, J.M., "René Maran et son "Batouala", une démystification de la colonisation", in Mélanges Africaines, ouvrage collectif réalisé par l'Equipe de Recherche en Littérature Africaine Comparée (E.R.L.A.C.) sous la direction de Thomas MELONE, 1973, 366p.

6 Cités par ABANDA NDEGUE dans art.cit..

7 dans son "Discours d'Ouverture au premier congrès international des écrivains et artistes noirs", in Présence Africaine, N°s VII-IX-X, p. 10-11.

8 dans son Initiation à la littérature négro-africaine, Coll. Classiques du monde, Fernand Nathan, Paris, 1977, 108p.

convergent sur la dénonciation de l'exploitation économique dont était l'objet le colonisé.

A. Diop se complaît dans une formule lapidaire, ou peut-être mieux, synthétique : "Irresponsables de leur vie économique". Cette formule est illustrée de détails chez les autres. C'est dans les impôts que le colonisateur extorque au colonisé, que Maran, Abanda Ndengue, Lecherbonnier et Césaire trouvent cette exploitation. Outre l'exploitation par le biais des impôts, ces auteurs -hormis Maran- auxquels s'ajoute A. Londres, signalent l'exploitation par les prix illusoire que les colonisateurs allouent aux indigènes pour leur travail (Césaire, Lecherbonnier et Londres.) et pour leurs marchandises (Abanda Ndengue). Mieux que les autres, Césaire va plus loin et concisément dans la stigmatisation de cette exploitation, révélant qu'elle se faisait aussi dans et par le vol et l'imposition de "cultures obligatoires".

A part cette vue économique du problème du colonisé, ces auteurs rejoignent Memmi en parlant du refus de la culture du colonisé par le colonisateur. Il est stigmatisé spécialement chez Maran, Londres, Diop, Lecherbonnier et Césaire. Ce refus ou ce mépris se traduit, pour Maran et Diop, par le désir effectif du colonisateur de détruire les coutumes et la culture et la foi du Noir au profit de la suprématie de la sienne. Avec Londres, ce mépris transparait dans l'attitude esclavagiste inévitable du colon vis-à-vis des indigènes. Lecherbonnier lui ne présente pas l'existence en tant que telle du mépris, mais projette celle-ci dans son texte à travers l'existence d'une réponse au mépris; l'essai d'"assimilation" et l'échec dont la prise de conscience provoque refus de soi et désespoir chez le colonisé.

Et pour tout dire de la situation du colonisé, Césaire refusera aux relations colonisateur-colonisé l'attribut de "rapport homme-homme" en faveur de celui de "rapport homme-animal (ou objet)"; tandis qu'A. Diop caractérisera le colonialisme comme une entreprise d'"extermination" morale et

et bio-physique des peuples.

Tous ces auteurs soulignent le sort misérable du colonisé : aliénation (au sens étymologique du mot) à tous les points de vue (économique, culturel, politique, etc.) , oppression, inadaptation dans son monde, frustration et destruction morale.

C'est à cette situation de désespoir et de défaite totale dans laquelle les colonisés éprouvaient un déchirement essentiel que l'indépendance devait remédier. D'une manière générale, elle devait redonner aux africains à s'épanouir, à se sentir à l'aise chez eux. Et en particulier, une partie de la population espérait d'elle, outre un drapeau, un hymne national, un chef compatriote et le prestige, la liberté de s'exprimer et de jouir sans contrainte, et le nécessaire pour vivre : résorption du chômage, bannissement de l'insécurité et augmentation des salaires. Pour d'autres, ceux-là qui vont militer à coeur perdu pour l'indépendance, celle-ci était le moyen de succéder aux colonisateurs et d'accéder aux mêmes privilèges : "assurances familiales; à salaire d'administrateur [européen], salaire égal d'administrateur africain; motards, ID ou Mercedes pour le président de la République et ses ministres comme tout un chacun dans le monde occidental! (...). Pour beaucoup de politiciens et de fonctionnaires africains, l'indépendance était donc cela : une égalisation des rémunérations avec leurs homologues européens. C'était donc la perpétuation du régime colonial au profit d'une caste privilégiée et décolonisée" (1). Et pour satisfaire à leurs aspirations, ces politiciens avaient besoin du soutien de la masse, qu'ils cherchaient au cours des campagnes. A ces occasions, ils promettaient

1 LUSIGNAN, G. de, L'Afrique noire depuis l'indépendance, Coll. Le monde sans frontières, Fayard, 1970, 410p., p. 61.

à la masse le bien-être qu'elle attendait de l'indépendance: des routes, des dispensaires, des écoles, des puits, etc. (1); "ils annonçaient "le bonheur à crédit, le bien-être à la portée de toutes les bourses, la distribution illimitée de la liberté" (2).

Tels étaient les espoirs, les "rêves portatifs" - comme Sylvain Bemba intitulera plus tard son roman - qui accompagnaient l'acquisition de l'indépendance. Elle était considérée comme le talisman, le "sésame ouvre-toi"; elle devait pouvoir "faire pleuvoir en saison sèche, guérir sans soins, germer ce qui n'a pas été semé ou planté" (3). Elle était le garant d'un avenir meilleur, d'une vie individuelle et sociale facile et simple. Mais des problèmes fondamentaux étaient mis en marge des préoccupations. Nous pensons ici aux vraies considérations économiques, celles de planifier, de structurer, de prévoir, d'organiser l'agriculture, l'industrie, les communications, de faire un choix dans les priorités (...) en un mot, de "diriger l'économie" (4).

Mais avec l'indépendance, on se trouvera face à une réalité autre. Le colonialisme est mort : un drapeau, un hymne, un chef remplacent les signes de la puissance coloniale; l'hymne révolutionnaire est remplacé par des chants vénérant la liberté acquise; un chef blanc a passé son pouvoir à un chef noir mais rien n'a changé pratiquement.

"La vie de tous les jours est la même : recherche d'un travail; absence de sécurité; concurrence des chômeurs; des "sans-emplois" ou des "sous-employés", salaires bas" (5).

La participation à la vie nationale, la liberté, l'égalité, la paix, et la sécurité auxquelles les anciens colonisés avaient rêvé n'ont été justement que des rêves. Les anciennes colonies vont mener une vie politique pleine de bouleversements et il va régner sur le continent une instabilité politique

1 LUSIGNAN, G. de, op.cit., p. 52.

2 BEMBA, S. cité par DANINOS, G., dans "Sylvain Bemba, Rêves portatifs, N.E.A., Dakar, Abidjan, Lomé, 1979" in Recherches, pédagogie et culture, N° 45, Janvier-Février 1980, p.80.

3 Ibid., p. 80.

4 LUSIGNAN, G. de, op.cit., p. 49.

5 Ibid., p. 52.

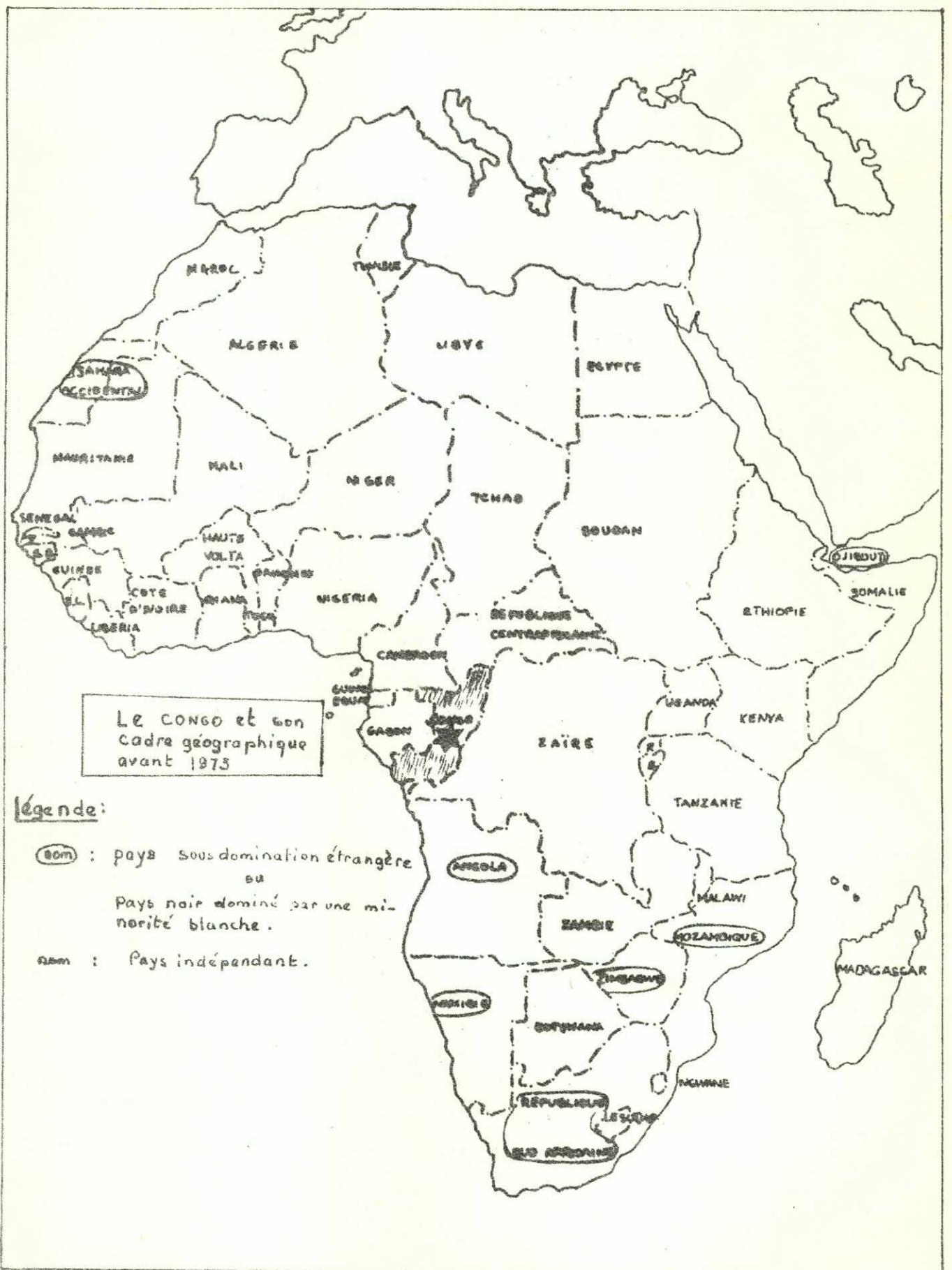
chronique (1). Les dictatures, "parentes" du pouvoir colonial, se sont vite installées, et "l'oppression coloniale n'avait pas complètement disparu, mais (...) elle avait changé de visage" (2). Et pire que ça, pour les esprits ouverts, la colonisation de l'Afrique par les étrangers est loin de disparaître, elle se fait sous une autre forme, le néo-colonialisme, que Guy de Bosschère définit comme suit : "Le néo-colonialisme est la politique pratiquée, depuis les "indépendances" par l'impérialisme international (...) visant à coordonner actions et méthodes propres à maintenir, reconduire ou entraîner les diverses économies du tiers-monde sous sa tutelle. Les méthodes dont usent le néo-colonialisme s'efforceront d'exploiter les difficultés locales, de favoriser les conflits internes, les motifs de désaccord et de division d'augmenter le poids des facteurs négatifs, et ainsi en les empêchant, en permanence, de résoudre leurs problèmes, d'acculer ces pays à recourir à l'aide croissante des nations impérialistes; d'où une aliénation aggravée de leur "indépendance". Certaines institutions, telle que l'Assistance technique ou les Traités de coopération internationale, représentent, sous couvert d'aide au développement, de redoutables machines de guerre (...) à travers lesquelles le colonialisme réussit à renforcer l'assujettissement des Etats" (3).

L'état de choses que nous venons de décrire était aussi celui de la société congolaise. Avant l'indépendance, elle n'a pas été à l'ombre des chocs de la colonisation, et avec l'indépendance, elle n'a pas échappé au sort qu'ont

1 MERLE, M., L'Afrique noire contemporaine, Coll. U., 2^e édit., Armand Colin, Paris, 1968, 471p. p.329.

2 Ibid., p. 371.

3 BOSSCHERE, G. de, Clefs pour le Tiers-Monde, Coll. Clefs, Seghers, Paris, 1975, 388p., p. 243-244.



Le CONGO et son
cadre géographique
avant 1975

Légende:

- (dom) : pays sous domination étrangère
ou
Pays noir dominé par une mi-
norité blanche.
- : Pays indépendant.

encouru ses soeurs africaines.

Il faut signaler avant d'étudier en particulier la société congolaise, qu'au moment où la plupart des Africains (noirs) sont indépendants (nous parlons du moment de la publication du roman *Un fusil dans la main...*) d'autres sont encore sous le poids de la domination du blanc (d'Afrique ou d'Europe). C'est le cas au Zimbabwe, Angola, et au Mozambique où le Noir lutte encore pour sa liberté, pendant que celui qui l'a déjà acquise ne s'en sert pas convenablement pour édifier sa prospérité, comme le montre l'exemple du Congo d'après l'indépendance.

1.2. La société congolaise après l'indépendance.

1.2.1. La vie politique.

Ex-colonie de l'Afrique Equatoriale Française, le Congo devient indépendant le 15 août 1960, dans un climat de division ethnique. L'abbé Fulbert Youlou est à la tête du pays.

1.2.1.1. Le Congo de Youlou.

Sous son règne, Youlou ne s'occupe que de son maintien au pouvoir, sous le masque de la lutte contre le tribalisme et contre le communisme, remettant au lendemain les problèmes économiques. Il n'eut de cesse de jeter en prison des éléments dits d'opposition, abattant ainsi l'arbre sur lequel il est monté, car il suscite une opposition à son régime (1)

L'opposition condamne le régime Youlouiste essentiellement pour sa politique de favoritisme développé, pour l'absence du sens de responsabilité des dirigeants, pour le

1 LUSIGNAN, G. de, L'Afrique noire depuis l'indépendance..., op.cit., p. 99.

mauvais état des finances publiques et pour l'inexistence d'une politique et d'une planification économique et sociale.

Petit à petit, Youlou ne tarda pas à devenir insupportable, dictateur qu'il était. Dictateur certes : on le voit du début jusqu'à la fin de son régime. Au début pour contraindre les matswanistes à payer l'impôt, il ira même jusqu'à faire raser leurs cases et à emprisonner un grand nombre, reprenant cyniquement à leur encontre les méthodes brutales de l'administration coloniales (1). Vers la fin il dissout tous les mouvements à caractère politique. Seuls deux partis gouvernementaux restent dans la légalité. Youlou décide même en 1963 de la mise en place d'un parti unique (2).

Cette dernière décision mit le feu aux poudres. Le régime sera renversé en trois journées d'émeute, vite dénommées ensuite avec quelque emphase "Les trois Glorieuses".

Les mouvements syndicaux fusionnent en la confédération des syndicats congolais, et lancent à Youlou la sommation d'opter pour un programme susceptible de rendre effective l'indépendance nationale et en attendant, d'en éloigner les ministres incompetents et impopulaires. Devant le refus du président, la confédération décrète le 12 août une grève générale (3).

1-BIARNES, P., L'Afrique aux africains, 20ans d'indépendance de l'Afrique noire francophone, Armand Colin Paris, 1980, 480, p. 369.

- Les matswanistes sont les partisans d'A. Matswa, grand dénonciateur de la colonisation. Il sera considéré par certains comme un prophète, et formeront une véritable secte vouée à ses idées.

2 LUSIGNAN, G. de, op.cit., p. 102.

3 CHELLI, M., "Congo-Brazza : cinq ans de socialisme", Editorial au dossier Congo Brazza, An V de la révolution, (Anonyme).

"Le 13 août, les ouvriers et les employés de la plupart des entreprises de Brazzaville, de Pointe-Noire et de Dolisie se mettent en grève (...). Le lendemain le mouvement achève de s'étendre et tourne à l'émeute, lorsque les grévistes, qui tendent de se diriger sur la prison de la capitale pour délivrer leurs leaders, ils se heurtent durement aux forces de police. Dans l'après-midi, l'état de siège est d'abord proclamé et le couvre-feu décrété, puis, un peu plus tard, alors que les manifestants se trouvent face à l'armée Youlou commence à lâcher du lest. Il destitue la plupart de ses ministres, pour permettre la formation d'un nouveau gouvernement, qui représentera mieux que le président, promet-il, les aspirations de la population. Il fait savoir aussi qu'il a décidé de surseoir momentanément à l'institution du parti unique. Mais les syndicalistes ont pris définitivement conscience de leur force et, au lieu de les apaiser, ces premières concessions les poussent à poursuivre leur lutte. Dès les premières heures du 15, les manifestations reprennent de plus belle. La foule encercle le palais présidentiel (...) A midi, définitivement acculé, l'abbé, qui sera placé peu après en résidence surveillée, signe une lettre de démission et la remet au chef d'état-major de l'armée, le commandant Mouzabakany. Celui-ci, embarrassé à l'extrême et ne voulant pas laisser en déshérence un pouvoir qu'il ne songe pas un instant à confisquer se contente de favoriser la constitution, le soir même, d'un gouvernement provisoire, dont la présidence est confiée à un jeune instituteur réputé pour ses idées assez avancées et qui, en désaccord avec Fulbert Youlou, avait démissionné en janvier précédent du gouvernement, où il détenait le ministère du Plan, Alphonse Massemba-Debat..." (1)

La révolution était ainsi faite par le peuple, les chômeurs, les sous-employés, "les jeunes travailleurs aigris

1 BIARNES, P., op.cit., p. 370-371.

par la médiocrité de leur condition pour que l'indépendance n'a signifié que le transfert du pouvoir et de la richesse d'une classe coloniale à une classe "colonisée" et privilégiée" (1), dirigés par les syndicalistes Fulgence BIYAOULA, Gilbert PONGAULT et Paul OKYEMBA.

Le régime de Youlou s'était écroulé, mais qu'avait-il réalisé ? Apparemment peu de choses. Il avait rêvé la construction d'un barrage hydroélectrique important sur le Kouilou, mais il n'a jamais lancé le projet. Aussi ce régime se caractérisera-t-il par une gestion des finances malsaines, si l'on en croit à LUSIGNAN.

"En 1963 le budget prévoyait 8 200 millions de dépenses dont plus de 45% pour l'administration et 386 millions pour l'équipement dont 211 millions destinés à la construction d'immeubles seulement!" (2)

Cette situation se perpétue jusqu'en 1964, où le gouvernement dépensait deux fois plus pour le personnel que pour le fonctionnement effectif et l'entretien.

"(...) au Congo Brazzaville...au 1er Janvier 1964, l'effectif du personnel des services s'élevait à près de 11000 fonctionnaires ou agents de l'Etat. En quatre ans, les dépenses du personnel ont même progressé de 88% dans ce pays" (3).

Le régime suivant changera-t-il quelque chose ?

1.2.1.2. Le Congo de Massemba-Débat.

Massemba-Débat était un "instituteur honnête, droit, besogneux" (4). C'était un "homme intègre, discret et possédant un sens pédagogique du dialogue digne de l'enseignant

1 LUSIGNAN, G., op.cit., p. 102.

2 Ibid., p. 99.

3 Ibid., p. 349.

L'auteur rapproche cette situation à celle de la Côte-d'Ivoire où moins de 0,5% absorbent l'essentiel des 58% du budget ordinaire.

4 Ibid., p. 103.

qu'il avait été" (1).

Le début de son règne connut la formation d'un nouveau parti politique, le Mouvement National de la Révolution (M.N.R.), parti unique au sein duquel des élections furent organisées : on tomba ainsi dans l'"abus" qui avait été reproché au prédécesseur.

"...oubliant sans complexes les critiques qu'ils avaient formulées à peine six mois plus tôt contre Youlou à ce sujet, ils imposèrent une liste unique de candidats, patronnée par leur formation encore fragile, aux élections législatives du 8 décembre, en même temps qu'une nouvelle constitution était soumise à un référendum. C'est sans concurrent non plus que onze jours plus tard, Massemba-Débat était élu président de la République..." (2).

Au sein de ce parti, se formèrent des organisations spécialisées : La jeunesse du M.N.R. (J-M.N.R.), l'Union révolutionnaire des femmes congolaises (U.R.F.C.), la Confédération Syndicale congolaise (C.S.C.), l'Union Générale des Etudiants Congolais (U.G.E.C.). C'est la première organisation qui fera beaucoup parler d'elle : "elle commence à mettre en place des milices populaires, qui entreprennent aussitôt d'exercer des pressions constantes sur les autorités et sur la population, organisant meetings, s'octroyant un droit de contrôler des véhicules, montant des expéditions punitives" (3).

La radicalisation du régime se fera de plus en plus, notamment au cours de l'année 1965 : exclusion de certaines personnalités du parti pour leur modération, rentrée d'autres au gouvernement, beaucoup de nationalisations de biens privés, beaucoup d'assassinats. Parallèlement se développe au sein de l'équipe dirigeante une âpre lutte pour le pouvoir.

1 CHELLI, "Congo-Brazzaville : cinq ans de socialisme",
in op.cit.

2 BIARNES, F., op.cit., 372.

3 Ibid., p. 373.

A la faveur de ces luttes, l'armée monte irrésistiblement en puissance et va faire son entrée en scène. Les militaires sont les hommes dont se soiciaient les civiles depuis longtemps. Et dans le premier semestre de 1966, on assistait à une vague d'éloignement des officiers, qui étaient envoyés dans des ambassades comme attachés militaires. Aussi, la puissance de l'armée était-elle réduite par l'établissement d'une force parallèle, la milice populaire issue de la J.-M.N.R. systématiquement développée avec l'aide d'instructeurs cubains; ces milices "en viennent à se substituer à la police, voire à l'armée, dans la capitale congolaise" (1).

En solidarité avec les capitaine dégradé Ngouabi M., des soldats et des sous-officiers kouyous (l'ethnie de Ngouabi) se mutinaient en l'absence du président, arrêtant officiers, ministres et autres personnalités. C'est le premier ministre Noumazalay qui devait prendre la situation en mains en faisant des concessions aux soldats : destitution de Moutsaka du haut commandement de l'armée et réintégration de Ngouabi. Les choses semblaient rentrer dans l'ordre. Pour les événements qui suivirent, nous en reprenons le récit tel que^{le} fait par BIARNES.

"Moins d'un an plus tard (...) on entrait dans une période de confusion. Le 22 juillet 1967, le président Masmemba-Débat proposait, dans un message radio-diffusé, de céder sa place "à un frère, s'il s'en trouvait un, qui, particulièrement dévoué, intelligent et dynamique, pourrait réaliser plus rapidement que lui le bonheur du Congo et le faire sortir de son sous développement". Puis le 27 juillet, après avoir fait constater dans un second message à ses compatriotes, qu'"à son plus grand regret" personne ne s'était présenté, il annonçait que dans ces conditions, il allait "continuer à assumer la mission que le peuple lui avait

1 Anonyme, "Congo-Brazza. Acte II" in Jeune Afrique, N° 401, 9-15 Septembre 1968.

confiée" et qu'en conséquence il avait décidé de dissoudre l'Assemblée Nationale et le Bureau Politique du F.N.R. Des manifestations populaires de soutien au régime étaient alors organisées dans Brazzaville et, le 31 juillet, l'armée renouvelait solennellement son appui au chef de l'Etat.

Mais alors qu'il paraissait avoir gagné la partie, inexplicablement, il se retirait, le 2 août, dans son village de Boko et, le lendemain les militaires entraient en lice. Le capitaine Ngouabi était nommé commandant en chef et, après avoir prié Massemba-Débat, qu'il maintenait nominalement à son poste, de regagner la capitale, il provoquait la constitution d'un nouveau gouvernement. (...) L'adjoint du capitaine Ngouabi, un homme du Sud qui était aussi son aîné, le capitaine Alfred Raoul, était placé à sa tête (...) Surtout ce nouveau gouvernement était flanqué d'un Conseil National de la Révolution, qui, après abrogation de la constitution, remplacée par un Acte fondamental, devenait le 14 août, "l'organe suprême de la Révolution, garant de la continuité de l'Etat".

Dès ce moment-là, le capitaine Ngouabi, en sa qualité de président du Nouvel Organisme, dont le président de la République n'était que membre de droit, avait, en fait, la prééminence sur ce dernier, en même temps qu'il détenait la réalité du pouvoir. Le 30 août, les milices populaires, dont l'intégration dans l'armée était décidée, (...) tentaient en vain un coup de force sous la direction de Hombessa, Massemba-Débat observant un silence complice. Il ne restait plus au successeur de l'abbé Youlou qu'à démissionner à son tour, ce que, dans une ultime et dérisoire manoeuvre, il fit. (...) Le 5 Septembre, enfin, le capitaine Raoul était proclamé chef de l'Etat, tout en conservant la direction du gouvernement et en prenant en main la Défense. Mais c'était bien-sûr, Ngouabi qui était définitivement le vrai "patron"; du moins pouvait-on le penser" (1).

1 BIARNES, P., op.cit., p. 376-377.

L'armée, qui paraissait unie, avait le pouvoir. Ses chefs étaient "lassés des slogans révolutionnaires du régime défunt" (1). La population était aussi fatiguée des références incessantes au socialisme dont les conditions d'édification n'étaient pas réunies et qu'il fallait, sous peine de dévaloriser le terme, mettre entre parenthèses (2).

1.2.1.3. Le Congo de N'gouabi.

Sous le régime militaire, la vie politique congolaise ne fut pas moins mouvementée. L'arrivée de l'armée à la direction du pays aggrava l'instabilité chronique de la vie politique congolaise. Les rivalités ethniques, les divergences idéologiques, les querelles de clans et de personnes ne cessent d'agiter les cercles dirigeants. Ces querelles se font sur un fond de difficultés économiques. On assiste à une **longue succession** de complots, de tentatives de coup d'état, d'épuration - par condamnation à des peines de prison ou de mort - On assiste également à un mécontentement du peuple, issu de la dégradation régulière de son niveau de vie.

Alors qu'à la prise du pouvoir il y avait permanence des options politiques du pays mais rénovation du Mouvement National de la Révolution, la fin de l'année 1969 va voir la rupture avec les options du passé.

"Le 31 décembre, le Congo se proclame République Populaire (...) Il se donne un nouveau hymne national ("Les Trois Glorieuses") et un nouveau drapeau (...) Le 3 janvier 1970, une nouvelle constitution est adoptée, au terme de laquelle, notamment, le président du Parti Congolais du Travail (c'est le nom du nouveau parti unique) est de droit président de la République et président du Conseil d'Etat (la nouvelle appellation du gouvernement) (...) La souve-

1 JAMES, E., "Congo-Drazza : Le pouvoir des militaires", in Jeune Afrique, N° 402, 16-22 Septembre 1968.

2 Ibid.

raineté populaire étant considérée comme exprimée par le Parti, il n'était plus question désormais d'élections autres que celles prévues à l'intérieur de celui-ci" (1).

On a opté pour le marxisme, mais peut-être s'agit-il d'un marxisme qui reste théorique, si l'on en croit ce qu'écrira le journal Jeunesse et révolution. "Notre machine d'Etat (...) ne sert pas les intérêts de la révolution et du peuple congolais. Elle est une machine d'Etat au service de la bourgeoisie bureaucratique et compradore (...) C'est sur le dos du peuple congolais que la bourgeoisie s'engraisse comme dans une porcherie" (2). Des grèves de 1971 témoignent aussi de ce "mal".

"Des mouvements de grèves sont déclenchés à plusieurs reprises. Les étudiants et les collégiens sont en effervescence permanente, accusant les dirigeants de mollesse dans la mise en oeuvre de la révolution" (3)

Ce sont ces mêmes reproches que fait siens la revue Jeune Afrique du 10 mars 1970 : "...la presse du parti véhicule une pensée combative, cependant que la vie et la réalité des campagnes ou de la capitale ne diffèrent pas sensiblement de ce qui se rencontre en d'autres pays africains dits modérés : paysannerie frustrée, administration, pléthorique, jeunesse des villes désœuvrée, privilèges persistants des étrangers et permanence du secteur privé" (4). La critique devient plus violente dans le paragraphe

1 BIARNES, P. op.cit., p. 378.

2 Jeunesse et révolution cité dans l'art. "Congo 1981, le marxisme en question" in Le monde, N° 11484, 31 Décembre 1981.

3 BIARNES, P., op.cit., p. 379.

4 Anonyme, "Quel socialisme à Brazzaville", in Jeune Afrique, N° 479, 10 mars 1970.

intitulé "Verbalisme et révolution" : "Beaucoup confondent verbalisme et révolution. D'autres assimilent hâtivement la nationalisation d'une piscine à celle des moyens de production (...) Enfin la volonté sans cesse affirmée de servir le peuple et "rien que le peuple" risque de passer pour pur slogan si l'on considère que celui-ci n'est guère consulté. N'a-t-il pas été tout récemment frustré lorsqu'en décembre 1969 on lui a substitué 1960 délégués sans critères, pour élaborer la nouvelle constitution et élire le président de la République ? Que dire de son désarroi, de son hostilité parfois, face à ce drapeau rouge, symbole étranger à l'homme congolais moyen ?" (1).

Pendant cette période de 1970-1971 la stabilité politique est chose illusoire. Deux essais de coup d'Etat sont déjoués suivis d'assassinats et d'opération d'épuration. On assistera chez les étudiants et les syndicats dans les années 1972-1973-1974, à une multiplication de grèves et manifestations pour une plus grande radicalisation du régime.

Comme on le voit, tous ces régimes n'ont pas réussi à réaliser la prospérité du peuple, dans la paix, la tranquillité et la liberté qui avaient été son rêve. Concernant la liberté, beaucoup d'éléments rappellent le triste passé de la colonisation dans lequel l'épanouissement était ruiné. Nous pouvons citer comme exemple la destruction de l'épanouissement dans la "parole", comme il est possible de le déduire de ces lignes récentes de Le Monde : "Bien que la liberté d'expression soit encore très limitée, une atmosphère nouvelle est perceptible depuis le dernier changement du régime." Particulièrement à ce qui touche l'exercice des libertés publiques, les intellectuels, après avoir longtemps boudé le

1 Anonyme, "Quel socialisme à Brazzaville", art.cit.

pouvoir admettent aujourd'hui qu'une certaine libéralisation s'amorce. "Sassou c'est la détente (...)", car depuis qu'il est arrivé au pouvoir, personne n'est mort de ses idées politiques. Cela nous change de cycle assassinats-politiques-répression que nous avons connu chez certains de ses prédécesseurs, sous Massemba-Débat par exemple (1). Aussi la participation à la vie publique est-elle comme dans le passé une affaire de quelques uns, encore quelques uns qui ne montrent pas d'actes tangibles, ce qui pourra s'illustrer dans la vie économique de la société congolaise.

1.2.2. La vie économique.

Pour définir ce qu'est la vie économique d'une société, nous nous aidons de la notion de groupe.

Les groupes économiques se définissent comme étant des ensembles de personnes en interrelations qui jouent le rôle de produire et distribuer les biens matériels et les services nécessaires au maintien de la vie physique (2). Nous définissons la vie économique de la société comme étant la situation de ces groupes. Pour la société congolaise, ces groupes se répartissent en deux catégories importantes : les paysans (agriculteurs et éleveurs) et les autres (nous déterminons cette catégorie plus bas).

1.2.2.1. Les paysans.

Selon le dossier Congo Brazza, An V de la Révolution (3), les paysans constituaient en 1968 80% de la population active du Congo. Leurs principales activités étaient l'agriculture, l'élevage, la pêche et la chasse, qui se

1 DECRAENE, Philippe, "Congo 1981 : Le Marxisme en question I Le printemps de Brazzaville" in Le monde, N° 11484, 31 décembre 1981.

2 FICHTER, op.cit.

3 Anonyme, Congo Brazza, An V de la Révolution, s.d.n.l. 47p., p. 6.

faisaient à un niveau artisanale.

Parmi eux, 10% seulement étaient riches : il possédaient des terres et le matériel adéquat; tandis que 70% étaient pauvres : ils jouissaient de la terre coutumière, un matériel rudimentaire, et travaillaient pour leur propre compte ou bien vendaient leurs forces de travail. Ces paysans produisaient pour leur subsistance : en matière de cultures vivrières, il n'y avait pas d'excédent commercialisable à grande échelle.

Les responsables d'alors se préoccupaient de l'augmentation de la production des denrées alimentaires et de leur diversification. Ils envisageaient comme moyens d'y arriver, notamment la fourniture de calcaire, et de fumier, l'emploi d'engrais dépesticides, la mécanisation, le développement de l'industrie agricole, l'Aménagement du territoire mais ceci n'était, en 1968, qu'au niveau de la planification des recommandations du parti (le M.N.R.), phase qui est loin de l'exécution. On est en droit d'avancer que si ces programmes ont été réalisés, il est possible qu'au moment de la rédaction de Un fusil dans la main... (avant 1973) les projets sont encore en rodage et n'ont pas encore fait montre de leur efficacité.

Même pour les cultures d'exportation, les paysans rencontrent des problèmes de commercialisation de leurs produits, de constructions des marchés, de stockage, qui sont aggravés par l'absence d'industries de transformations pour le café, le cacao et le maïs.

Et le paysan, dans ce système monétaire où nous sommes plongés, est menacé de ne pas avoir sa place, car, face à ces problèmes, il trouvait difficilement l'argent nécessaire pour combler ses besoins. C'est l'aise matériel qu'il avait espéré de l'indépendance qui fuit devant lui.

1.2.2.2. Les autres.

Délimitons cette catégorie si indéterminée. Elle regroupe les personnes exerçant dans le commerce, dans les mines et l'industrie, dans les bureaux de l'administration, dans l'enseignement, et d'autres qui exercent des professions libérales. Nous apparentons les bureaucrates-qui essentiellement relèvent des groupes politiques- aux groupes économiques : une des raisons qui nous appuient est que ces bureaucrates jouissent des rémunérations importantes qui les font participer de près ou de loin à l'activité commerciale. Cette raison est bien exprimée par Jean-François BAYART qui dit : "Le pouvoir est le véhicule de l'accumulation (...) par tous les avantages qu'il procure. Même les hommes d'affaires qui n'appartiennent pas au secteur public en dépendent directement, notamment parce que leur enrichissement repose largement sur des dérogations à la loi (contrebande, fraude fiscale, etc...) ou sur des autorisations administratives (licences d'importation, contrats, etc." (1). L'appartenance des "bureaucrates" aux groupes économiques est aussi attestée par Jean-Loup AMSELLE, qui affirme que l'Etat et le commerce sont deux secteurs qui fonctionnent bien souvent en symbiose (2).

Le personnel enseignant qui relève principalement des groupes éducatifs se classe aussi dans les groupes économiques : ne dit-on pas que l'éducation est un investissement à long terme ? Il en est de même pour les sans-emploi, en leur qualité de participants éventuels.

1 BAYART, J.-F., "Permanence des élites traditionnelles et nouvelles formes du pouvoir", in Le Monde Diplomatique, Novembre 1981.

2 AMSELLE, J.-L., "Aide internationale et accumulation capitaliste", in Le monde Dipl., Novembre 1981.

Nous ne disposons pas de chiffres qui rendent compte de la proportion entre des employés et les sans-emploi. Tout ce que nous pouvons dire avec plus ou moins de certitude, c'est que le nombre des seconds croit démesurément au fil des années.

"Chaque année, arrivent sur le marché du travail des milliers de jeunes qui ont généralement reçu une formation scolaire primaire, mais qui ne possèdent pas à proprement parler une qualification professionnelle" (1).

L'état congolais ne peut pas employer ces jeunes, il a conçu le programme de les envoyer sur des terres vierges pour mettre celles-ci en valeurs; il essaye d'aider ces jeunes à constituer des villages coopératifs. Ce programme conçu en 1965 boitait en 1968, mais l'Etat s'était résolu à persévérer.

Cette jeunesse qui a vu dans l'école le moyen d'accéder à l'aise matériel, est, à une grande proportion, frustrée, en conformité avec cette jeunesse "de MERLE" : "Très souvent des jeunes gens mus par un rêve de promotion se voient fermer à l'entrée du monde auquel ils aspirent. Incapables de se reconvertir aux valeurs traditionnelles, ils forment dans ces villes qui apparaissent comme des antichambres de la promotion, une sorte de prolétariat d'autant plus amer que l'absence des revenus lui interdit très souvent d'accéder au mariage, fondement traditionnel de la réussite sociale" (2). La situation devient d'autant plus grave que la République populaire du Congo se caractérise par une très forte scolarisation (avec un taux voisin de 100%). La jeunesse est frustrée, les parents aussi, pour une raison qui

1 Anonyme, Congo-Brazza. An V de la révolution, p. 10.

2 MERLE, M., (sous la direction de), L'Afrique Noire contemporaine, Coll. U., 2^e éd. revue et mise à jour, Armand Colin, Paris, 1968, 470p., p. 232.

s'ajoute à celle de ne pas voir leurs enfants embrasser le bonheur issu à la fréquentation de l'école : l'insuffisance du personnel enseignant décourage l'ardeur de la population à construire à leur frais, dans les villages, des bâtiments pour la scolarisation de ~~ses~~^{ses} enfants.

Pour les "employés", le nombre de fonctionnaires ou agents de l'Etat est de loin supérieur à celui des agents des mines et de l'industrie. L'année 1964 comptait déjà 11 000 fonctionnaires et agents de l'Etat (1), tandis que l'année 1968 ne dénombrait pas encore au-delà de 3 000 ^{agents} des autres secteurs (2). Si l'on considère qu'en 1968 les travailleurs salariés constituaient au total un ensemble de 40 000 éléments, et si on compare cette valeur aux précédentes on conclura une forte augmentation du nombre des agents du secteur administratif, de 1964 à 1968.

Nous pouvons alors tirer une conclusion provisoire (elle ne peut se prétendre définitive et valide, avec l'absence des données sur les agents de banques et l'activité commerciale) : l'Etat est presque le seul -ou bien le plus grand- moyen qui assure l'aise matériel à la population salariée. Il y va de soi que les plus hauts placés dans cette machine sont les plus favorisés.

Dès lors, ne peut-on pas supposer que cette situation ou le revenu risque de ne pas être proportionnel à la tâche accomplie soit source de conflits (entre les supérieurs et les subalternes, les favorisés et les défavorisés) et de mécontentement. Une telle situation, la société congolaise l'a partagée avec ses frères africains, quand les universitaires, conscients de leur niveau intellectuel supérieur à celui des hommes du gouvernement se voyaient attribuer des postes médiocres.

1 d'après LUSIGNAN, G. de, L'Afrique noire depuis l'indépendance..., op.cit., p. 349.

2 d'après les données de Congo-Brazza..., op.cit..

"Le conflit est avivé par les différences de formation entre les deux éléments du groupe dirigeant : la génération des instituteurs et des responsables syndicaux de formation primaire garde les postes clés en face des jeunes diplômés d'enseignement supérieur qui doivent se contenter des fonctions techniques"(1).

Pour reprendre l'expression des auteurs de L'Afrique noire contemporaine, ces intellectuels étaient (nous ne savons pas si la situation a changé totalement) victimes d'une "sorte de psychologie de déception".

Mais ce n'est pas que les intellectuels qui sont en proie à la déception, c'est aussi la population en fait abandonnée par les responsables de l'Afrique des Indépendances qui sont absorbés et obnubilés par leurs propres intérêts.

"Leurs valeurs, leur niveau de vie élevé empêchent les fonctionnaires de se muer en animateurs en se fondant à la population. A ce jeu, la vie politique devient souvent un jeu abstrait, qui sert davantage les intérêts des promoteurs que ceux de leurs concitoyens. La carrière, les intrigues, les ambitions, les inimitiés, opposent entre eux les fonctionnaires (...). Cette situation tend à les couper du reste de la population" (2)

La déception ou du moins l'insatisfaction du peuple congolais aux acquis de l'indépendance est illustrée à merveille par l'état de l'équipement sanitaire, tel que décrit par le document Congo-Brazza. An V de la révolution (3).

Le réseau sanitaire de la République populaire du Congo est constitué de 277 formations sanitaires ainsi réparties :
 - 2 hôpitaux : l'hôpital général de Brazzaville, qui a 919 lits, et l'hôpital Adolphe - Sice de Pointe-Noire, qui a 615 lits; -17 centres médicaux avec 1734 lits; 2 centres de pré-hospitalisation avec 109 lits; -22 infirmeries avec 639 lits; -182 dispensaires avec 303 lits; - 3 centres de puériculture

1 MERLE, M., (sous la dir. de), op.cit., p. 361.

2 Ibid., p. 231.

3 p. 38.

-11 centres de protection maternelle et infantile avec 264 lits; -37 formations sanitaires privées avec 320 lits; -1 centre antituberculeux".

Pour voir les choses sous un angle diachronique, référons-nous au tableau suivant :

Etat comparatif des formations sanitaires et des lits.

Formation sanitaire et lits.	Année	1963	1964	1965	1966	1967
Hôpitaux		2	2	2	2	2
Centres médicaux		15	17	17	17	17
Centres de pré-hospitalisation		0	0	0	1	2
Infirmeries		22	22	22	22	22
Dispensaires		160	167	180	182	182
Centres de puériculture.		3	3	3	3	3
Centres de protection maternelle & infantile		0	9	11	11	11
Centre antituberculeux		0	1	1	1	1
Formation sanitaires privées		16	29	29	37	37
Nombre de lits		3575	4359	4553	4656	4903

Dans ce tableau aucune évolution positive de la situation ne se laisse lire.

Aussi, globalement considérés, ces chiffres sont-ils dénués de signification, s'ils ne sont pas mis en rapport avec l'effectif humain et le territoire de la société étudiée, à savoir (autour de) 1.000.000 d'habitants, dispersés sur une superficie de 342.000 km². Il est évident que cette

infrastructure n'est bénéfique que pour une partie de la population, les "possédants" qui disposent des facilités de déplacement.

Pris isolément, les divers types de formation sanitaires n'ont pas quantitativement évolué depuis la révolution qui se proposait de rendre l'indépendance nationale effective, et même ceux qui l'ont fait, ils l'ont fait très timidement.

Ainsi donc, économiquement, tous les congolais n'ont pas, conséquemment à l'indépendance, vu leur condition s'améliorer. Cette indépendance s'est acquise au profit d'une minorité privilégiée, à la manière de la minorité "coloniale". Et, le "sein" de cette minorité même est le siège des conflits (latents ou éclatants) : les uns veulent avoir toujours plus, les autres veulent de leur côté se maintenir dans leur supériorité, et alors, tous les moyens sont bons.

Il a été plus haut question de conflit entre groupes (au sens profane du terme). Cette réalité a la résonance des luttes des classes. Selon la critique marxiste, il est important d'examiner de près le problème des classes dans la société congolaise.

1.2.3. La société congolaise et les classes.

Longtemps il a été question de savoir si en Afrique il existe des classes sociales, et beaucoup de gens ont eu tendance à nier cette existence. Ceux-là se complaisent dans les dénominations que Marx confère aux classes de la société qu'il étudie particulièrement - à savoir la société occidentale - au lieu de porter leur intérêt sur un principe général de sa sociologie : celui qui affirme l'existence dans toute société, des classes sociales et de leur corrélat, la lutte des classes. Nous lisons ce principe dans La Sociologie de Marx. d'H. Lefèvre : "toutes les sociétés, tous les stades de formation économique-sociale présentent des scissions, des oppositions,

des contrastes, des conflits" (1). Et plus loin : "le conflit des classes est perpétuel, tantôt latent, tantôt éclatant, ici caché et sourd, là explosif. Il ne cesse jamais qu'en apparence" (2).

Le problème est donc de les distinguer pour telle ou telle société, et pour nous de les distinguer pour la société congolaise, car, comme l'écrivait (BATSCH), "l'analyse de classe est en Afrique, un art difficile" (3).

Cette tâche qui se baserait sur la définition -ou la conjonction des divers critères de distinctions établis par LEROQUE (4), exigerait de nous, si elle se veut rigoureuse d'opérer sur le terrain par enquêtes et analyses, ou bien d'avoir sous nos mains des travaux sérieux achevés en ce domaine à notre appui. Déplorant l'impossibilité de satisfaire à cette double condition, nous nous contenterons d'être "sociologue" de cabinet et de procéder par une référence à un document peut-être pas digne de confiance, Congo-Brazza. An V de la Révolution, dont l'auteur, la date et le lieu de publication nous sont inconnus. Nous mettons donc le lecteur en garde, à propos des résultats de notre étude où les classes congolaises seront impliquées. Ils seront à percevoir avec circonspection. Ils pourraient être revus et corrigés ou affirmés quand le gouvernement de Brazzaville aura publié les résultats de l'analyse des classes de sa société, qu'il a décidé de réaliser (5). Référons-nous donc à Congo-Brazza, an V de la Révolution.

Dans son éditorial, "Congo-Brazzaville, cinq ans de socialisme" au dossier Congo-Brazza, an V de la révolution,

1 LEFEBVRE, H., Sociologie de Marx, op.cit., p. 81.

2 Ibid., p. 90.

3 BATSCH, C., "La "sagesse" contre la lutte des classes", in Le monde diplomatique, Novembre 1981.

4 Dans Les classes sociales, 4^e éd., Coll. O.S.J., P.U.F., Paris, 1968, 127p.

5 Nous avons pris connaissance du projet par l'article cité de C. BATSCH.

Mourira CHELLI a distingué dix classes dans la société congolaise, qu'il répartit sur la ville et sur la campagne.

À la campagne, il distingue, dans l'ordre suivant : la classe des propriétaires riches, la classe des paysans riches, la classe des paysans moyens, la classe des paysans pauvres et la classe des salariés agricoles. À la ville, il identifie la bourgeoisie compradore et bureaucratique, la bourgeoisie nationale, la petite bourgeoisie, le prolétariat et le lumpen-prolétariat. Il groupe alors toutes ces classes en deux camps : celui des nantis et celui des déshérités (paysans pauvres et salariés agricoles, prolétariat et lumpen-prolétariat).

Le problème de cette classification est varié. Au niveau des classes de la campagne, M. CHELLI est original. Cependant la distinction entre les propriétaires riches et les paysans riches n'apparaît pas nettement. C'est pourquoi nous préférons ne pas en tenir compte. Pour la "société" urbaine, le problème surgit ^{quant} aux qualifications attribuées aux classes. La bourgeoisie telle que nous l'avons définie en première partie doit se retrouver dans la société congolaise. L'idée de ses catégories est la moins précise : bourgeoisie compradore et bureaucratique, bourgeoisie nationale, et petite bourgeoisie.

"Comprador" est un terme espagnol désignant "l'indigène par l'intermédiaire duquel se faisait obligatoirement le commerce entre les compagnies coloniales et les populations des colonies" (1). Ainsi économiquement, la bourgeoisie compradore se rencontrera là où l'on est soumis au poids du capital, des techniques et des cadres étrangers. "Compradore" s'oppose à "nationale" qui s'applique à une bourgeoisie en situation d'indépendance. Une bourgeoisie nationale est donc une bourgeoisie qui dispose des moyens de production, et qui n'est pas ainsi soumis au poids des capitaux étrangers.

↑ ROBERT, P., Dictionnaire analogique..., op.cit.

On peut se poser la question ^{qui} se posait C. BATSCH, sur l'existence de ce type de bourgeoisie au Congo : "Dans une situation de domination où le poids du capital, des techniques, et des cadres étrangers reste déterminant, y a-t-il place pour une bourgeoisie locale développant sa propre stratégie économique ?" (1).

Si l'on considère que d'une part les industries qui fonctionnaient en 1968 employaient chacune au moins quatre expatriés et fonctionnaient sur des capitaux issus des crédits ou comprenant une grande part des investisseurs étrangers, et que d'autre part, pour les projets qui étaient en ce temps à réaliser, le gouvernement ne misait que sur le concours étranger, on est amené à répondre à la question par la négative.

Des deux bourgeoisies, "compradore et bureaucratique" et "nationale" nous retenons pour la société congolaise l'existence de la bourgeoisie compradore et bureaucratique. Celle-ci comprendra les cadres supérieurs de l'économie, et ceux qui détiennent les hauts postes de l'administration et de la direction politique du pays (comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, ces postes sont des sources de revenus considérables). Ces deux catégories de gens ont une communauté d'intérêts, et s'attachent à les sauvegarder.

A la bourgeoisie compradore et bureaucratique, nous ajouterons ce que CHELLI a appelé la "petite bourgeoisie". Elle comprend les cadres moyens ou inférieurs de l'industrie et du commerce, les agents moyens et inférieurs de l'Etat dans divers domaines : administration, santé publique, enseignement, magistrature, etc... Si nous parlons sans opérer de distinction entre la campagne et la ville, nous associerons -non sans attendre de reproche- à la petite bourgeoisie; les riches paysans. Et, alors que nous rangerions, à la limite, les paysans pauvres et les salariés agricoles dans le prolétariat (classe formée par des personnes qui ne peuvent attendre

↑ BATSCH, C., art.cit..

de ressources que de la rémunération que lui allouera celui auquel il louera ou vendra sa force de travail), la difficulté s'annonce à rapporter sur le tableau la hiérarchie des classes urbaines (qui est conforme à la hiérarchie de Marx) la classe que CHELLI appelle "Les paysans moyens". Il importe aussi de signaler que le lumpen-prolétariat est formé par ceux qui ne disposent d'aucune ressource, des gueux ou des misérables.

Mais une objection est éventuelle : que la révolution de 1969 qui radicalisait le socialisme aurait modifié cette structure et établi l'égalité. S'il est vrai que le socialisme vise à une réforme de la société par la suppression des classes sociales, on ne doit pas ignorer qu'il constitue seulement une transition vers une société dans laquelle les classes sont supprimées (une société communiste), et qu'ainsi la société où domine cette doctrine n'a pas encore les caractères de la société communiste.

"Le socialisme n'est pas encore le communisme (...). L'influence de la classe auparavant dominante se continue." (1)

Encore, un témoignage du journal Le monde maintient en nous la conviction que la structure que nous avons décrite n'a pas changé après 1969, ou du moins qu'elle n'a pas changé très ostensiblement : "'vivre durement à Bacongo pour mieux vivre à Mpila" : (...) opposition entre un quartier populaire et le quartier résidentiel où sont installés certains membres du gouvernement" (2).

En guise de synthèse, la société congolaise se compose des classes suivantes : la bourgeoisie compradore et bureaucratique, la petite bourgeoisie, le prolétariat et le lumpen-prolétariat.

1 LEFEBVRE, H., Le marxisme, Coll. Q.S.J., P.U.F., Paris, 1970, p. 100.

2 DECRAENE, P., "Congo 1981 : Le marxisme en question; I Le printemps de Brazzaville" in Le monde, N° 11484, 31 Décembre 1981.

Quant à la description de leur lutte, elle ne nous semble pas aisée en notre qualité de "sociologue" de cabinet. Tout ce que nous pouvons signaler, c'est la lutte de la classe dirigeante ^{en vue} à se maintenir dans sa position, et la ~~lutte~~ lutte de la classe directement inférieure ^{pour} à accéder au plus haut niveau.

Nous prenons la société congolaise que nous avons décrite pour telle, jusqu'à la date de publication du roman Un fusil dans la main, un poème dans la poche qui allait constituer un maillon de la littérature congolaise, dont nous allons parler brièvement.

1.2.4. La vie littéraire.

Disons d'emblée que nous ferons de cette vie littéraire un exposé fonctionnel, c'est-à-dire un exposé qui nous conduira sans détours à des conclusions en rapport avec Un fusil dans la main, un poème dans la poche. Ainsi, nous n'envisageons pas de parler de toute la littérature congolaise, mais de la littérature congolaise d'expression française uniquement. Aussi, notre objectif n'est-il pas de faire une anthologie ou présenter l'histoire de cette littérature ^(voir ajout au verso de la p. 124) africaine écrite - "(...) il faut être modeste, et affirmer une fois pour toutes, qu'à l'heure actuelle, personne ne peut plus parler sans des schématisations grossières de la littérature africaine en général" (1)- ces orientations seront mieux saisies si nous les intérons dans une tradition littéraire africaine, la tradition senghorienne.

1.2.4.1. La tradition senghorienne.

1 NKASHAMA, N., "Proposition pour une dissertation sur la littérature africaine écrite", in Recherche, Pédagogie et Culture, N° 47-48, Mai-août 1960, p. 28-32.

Dans le cadre artistique et spécialement dans le cadre littéraire, la tradition senghorienne ou la tradition de la négritude a dominé trente années de littérature africaine écrite.

Elle prend pour valable, l'oeuvre littéraire qui affirmait, défendait et illustrait dans son fond -et éventuellement dans sa forme- la négritude qui est, selon Senghor, "l'ensemble des valeurs culturelles du monde noir" (1). Cette conception personnelle de la littérature a longtemps eu autorité, au point qu'on l'a confondue avec ce qu'il est convenu d'appeler "esthétique négro-africaine" (2).

Depuis un certain temps, les écrivains africains ont réagi contre cette tradition qui orientait la poésie et le roman, et qui privilégiait l'unique thème de la révolte. Fanon, Sembène Ousmane, Mongo Béti convergent sur l'idée que la négritude est un témoignage historique à ne pas prolonger. (3). Les "nouveaux" écrivains pensent que l'écrivain négro-africain ne doit plus s'attacher aux vieux problèmes, il doit se renouveler (sans pléonasme) en réagissant aux situations actuelles : "l'écrivain africain doit vivre au rythme de la vie qu'il doit affronter victorieusement". Cela implique qu'il cesse de cultiver les différences (...) mais cela implique aussi qu'il aborde des sujets puisés dans l'actualité post-

1-SENGHOR, L.S., cité par KESTELOOT, L., Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature, Editions de l'Institut de Sociologie de l'Université libre de Bruxelles, 2^e éd., Bruxelles, 1965, 340p., p. 111.

- Le concept a connu plusieurs définitions : on consultera à ce sujet l'ouvrage de Kesteloot.

2 MATEO, L., "Naissance de la critique", in Notre Librairie, N° 53, Mai-juin 1980, p. 76.

3 voir SALIEN, F., Histoire de la littérature africaine, Butare, 1980-81, p. 29.

coloniale ou néocoloniale (1).

Dans cette même lignée se situent les écrivains congolais.

1.2.4.2. La littérature congolaise : une réaction au
 ----- senghorisme -----

La réaction de la littérature congolaise vis-à-vis de la tradition senghorienne est initiée par Jean Malonga, appelé souvent le doyen des écrivains congolais, dans ses romans Coeur d'Aryenne (1953) et La Légende de M'Pfoutou Ma Mazono (1954). Ce dernier roman prend comme source d'inspiration la tradition congolaise, pour dénoncer les injustices dans cette société.

L'opposition de Malonga au senghorisme est implicite, c'est-à-dire que l'auteur ne la théorise pas. L'écart de la littérature congolaise vis-à-vis de la négritude devient pour la première fois explicite avec Gérard Félix Tchikaya U Tam'si quand il dit que la négritude est une affaire de génération (2). Cette position sera explicitée davantage depuis la seconde moitié de la décennie 1960.

L'occasion la plus célèbre de la proclamation de l'orientation de la littérature congolaise est le Festival Panafricain d'Alger de 1969, où prennent part les écrivains congolais Henri Lopes, J.B., Tati-Loutard et Maxime Ndebeka. Dans le discours que prononça cette délégation, elles refusent les contraintes en matière de création artistique. Elle dénonce vigoureusement les carcans et le terrorisme artistique, et affirment leur désir d'arrêter la course éperdue et surtout illusoire, qui est l'orientation de la négritude. Ils veulent la libération de l'écriture nègre d'un certain conformisme,

1 CHEMAIN, R. et A., "Regards sur les tendances nouvelles de la littérature congolaise" in Recherche, Pédagogie et Culture, N° 25, Août-Septembre, 1976.

2 voir SALIEN, F., op.cit., p. 29.

fût-il africain (1).

Ces positions sont soutenues à maintes occasions. Ailleurs qu'au Festival Panafricain d'Alger de 1969, elle apparaît chez Tati-Loutard dans la post-face aux Poèmes de la Mer et dans plusieurs articles parus dans les Annales de l'Université de Brazzaville, notamment dans les articles "Le contact de cultures et le phénomène d'acculturation" (Tome IV, 1968) et "L'Afrique face à l'Europe et à ses valeurs" (Tome VIII). Il déclarera un jour : "Le Congo m'obsède, je vis le drame humain, et tout ce que j'imagine comme drame chez les autres, passe par le Congo" (2). Makouta Mboukou proclame le même point de vue au cours du colloque tenu en 1973 à l'Université de Paris XIII, Négritude africaine et Négritude Caraïbe, dans sa communication "Sources écologiques de la littérature noire" : "Au terme d'une réflexion d'historien de la littérature noire, il aboutit à la conclusion que cette doctrine, justifiée en son temps, est de nos jours dépassée" (3).

Ce refus est accompagné d'une nouvelle option. Les écrivains congolais ont opté pour le départ à la recherche d'autres mythes, des mythes mobilisateurs et susceptibles d'entraîner le peuple dans l'effort de construction nationale; ils sont sollicités par l'homme concret et ses problèmes. Tati-Loutard, parle d'un engagement accentué par le mouvement révolutionnaire à partir des journées du 13, 14, et 15 août 1963 (4) qui, plus que le refus de la tradition senghoriennne, donnent à la littérature congolaise ses traits originaux.

1 voir CHEMAIN, R. et A., "Regards sur les tendances nouvelles de la littérature congolaise", art.cit.

2 TATI-LOUTARD, J.B., dans l'émission "Mille soleils" radio-diffusée par Radio-Rwanda, en date du 17 mars 1982.

3 CHEMAIN, R., "Orientations de la littérature congolaise" in Notre Librairie, N° 38, Septembre-Octobre 1977, p. 13.

4 Ibid., p. 7.

"Les journées d'août 1963 et le choix d'une voie socialiste du développement achèveront de donner à la littérature congolaise ses traits originaux : quel que soit le parti qu'il prenne aucun écrivain congolais ne reste indifférent face à ces événements" (1).

Une étude plus approfondie des oeuvres en particulier montre que sur le plan pratique, les écrivains congolais sont conformes à leurs positions théoriques en matière de littérature, que l'on prenne pour référence la littérature antérieure à la proclamation de ces positions ou la littérature postérieure. Ils abordent les thèmes empruntés à leur tradition culturelle, à leur expérience historique et géographique. La tradition culturelle apparaît bien dans des oeuvres qui s'inspirent de l'histoire ancienne et des traditions orales. L'expérience géographique se traduit par l'influence constante de la mer (l'océan) et du fleuve Congo. L'expérience historique est manifestée dans le roman, le théâtre et même la poésie qui ne sont pas indifférents à la réalité de ~~leur~~^{la} société post-indépendante, au mouvement révolutionnaire déclenché les 13, 14 et 15 août 1963 ("Les trois glorieuses") et perpétué dans la suite avec ses succès ses échecs et les réactions qu'il provoque chez le peuple. C'est cette non-indifférence à l'égard des problèmes de l'heure qui mène Roger et Arlette Chemain à qualifier la littérature congolaise romanesque d'"engagée" et le théâtre de "militant" (deux qualificatifs de contenus voisins). Locha Mateso lui dit que le roman congolais est un tableau critique de la société actuelle et que le théâtre est axé, lui aussi sur les affaires de la cité, étant donné que les luttes populaires, les guerres de libération sont les thèmes habituels de ce théâtre qui se veut didactique et mobilisateur en accord avec l'option politique de l'Etat congolais (2).

1 CHEMAIN, R., art.cit., p. 13.

2 MATESO, L., "Naissance de la critique", in Notre Librairie, N° 53, Mai-juin, 1980, p. 86.

Cet engagement et/ou ce militantisme et le lyrisme (dans la poésie), ajoutés à la convergence des écrivains dans le refus de la négritude, sont les traits communs et distinctifs de la littérature congolaise.

Conclusion à la deuxième partie.

La société congolaise s'est caractérisée par une vie politique mouvementée après l'indépendance, contrairement à l'époque coloniale où le pouvoir -qui ne lui appartenait pas bien sûr- était d'une grande stabilité. Rien que cette instabilité a pu être la source de la démystification de l'indépendance : les "indigènes" qui avaient cru en leur maturité et en leur capacité de se gouverner ont pendant longtemps assisté à des indices prouvant le contraire et les blessant sans doute dans leur amour-propre.

A part cette instabilité, d'autres facteurs profonds ont contribué à la mise en doute de cet acquis qui avait suscité beaucoup d'espoir# : espoir d'avoir ce que la colonisation refusait au colonisé et d'avoir plus que ça, c'est-à-dire d'assister à des innovations issues des initiatives des gouvernants compatriotes, aussi bien au niveau économique qu'au niveau politique; ces initiatives sont handicapées entre autres par le désir de se maintenir au pouvoir.

Cette société vit donc le malaise, l'incertitude, la désillusion, suite à la perpétuation de certaines actions coloniales. Nous nous risquons même à dire que c'est une société acculée à vivre le scepticisme et la méfiance, pour avoir assisté à tant de révolutions qui ambitionnaient, l'une après l'autre et sans succès, la sauver et la conduire au bonheur. Mais une autre attitude est possible : en arriver à se comporter et à être guidé dans ses actions par l'opportunisme, cette attitude qui pousse à agir selon les circonstances, à se laisser entraîner passivement par les circonstances sans

"agir activement" pour les influencer. C'est ainsi que cette société est toujours prête à marcher dans n'importe quel courant.

Telle est la synthèse des espoirs nourris et de la réalité vécue.

Ce désenchantement ne doit pas être généralisé, car il s'en trouve une fraction de la population qui a beaucoup bénéficié de l'indépendance. La distinction ainsi opérée entre les favorisés et les défavorisés - c'est le problème des classes qui est ici évoqué - constitue un autre point de vue pour la caractérisation de la société congolaise. Celle-ci est composée d'une infime minorité de société favorisés (la bourgeoisie compradore et bureaucratique et la petite bourgeoisie) et une grande majorité de défavorisés (les paysans pauvres, le prolétariat et le lumpen-prolétariat).

A toute cette conjoncture a correspondu une littérature qui l'a prise, dans une large mesure, comme source d'inspiration : une littérature qui se penche essentiellement sur les problèmes du congolais de la nouvelle société, la société congolaise d'après l'indépendance, comme l'a montré le bref exposé sur la vie littéraire congolaise, et comme le confirmera l'étude des relations entre le roman Un fusil dans la main, un poème dans la poche^{et la société} que nous exposons en troisième partie de notre travail.

TROISIEME PARTIE

LE ROMAN ET LA SOCIETE .

Dans cette partie, nous exposons les résultats des dernières étapes de notre investigation. Elle constitue le dernier pas vers nos objectifs, que nous franchissons en confrontant la société romanesque et la société réelle. Cette confrontation nous permet de relever les traits caractéristiques de la société de l'auteur qui se reproduisent dans le roman et ainsi de relever les relations entre l'oeuvre et la société où elle a pris naissance. Cette partie comportera un chapitre, "La société réelle et la société romanesque : confrontation", dont découleront quelques conclusions où se trouveront résumées les relations entre le roman Un fusil dans la main... et la société.

1. LA SOCIÉTÉ REELLE ET LA SOCIÉTÉ ROMANESQUE : CONFRONTATION.

Les deux sociétés, nous les avons étudiées sous trois points de vue communs : le point de vue politique, le point de vue économique, et le point de vue de la stratification. Nous confronterons les deux sociétés sous les mêmes points de vue. Aussi, en étudiant la société réelle, l'avons-nous caractérisée du point de vue littéraire. Dans le roman, il n'est nulle part question de la littérature anzikaïse. Nous prendrons pour celle-ci, par métonymie, le roman lui-même, pour pousser plus loin notre confrontation, et nous confronterons le roman à la littérature congolaise. La confrontation aboutit ici en général à deux types de résultats, les rapprochements et/ou les écarts. Et signalons qu'en suivant le même processus de focalisation de la société anzikaïse qu'a suivi le romancier, nous nous limiterons aux sociétés restreintes.

1.1. Le point de vue politique.

1.1.1. Les rapprochements.

Ces rapprochements sont de deux types : les rapprochements des situations générales et les rapprochements d'événements et de personnages.

1.1.1.1. Les situations générales.

La société anzikaïse et la société congolaise sont caractérisées toutes les deux par l'instabilité politique qui résultent de la fréquence des complots suivis de répression et la fréquence des coups d'Etat. Elles se caractérisent également par l'entrée dans un processus révolutionnaire après l'indépendance, qui emprunte la voie socialiste et qui est constamment en passe de ne pas réussir. Ceci provoque chaque fois chez des groupes de gens zélés et puissants des accusations de mollesse à l'encontre des responsables. Elles se caractérisent encore par le parti unique et la dictature avec tout ce que cela implique. Aussi, toutes les deux républiques se trouvent-elles confrontées à deux problèmes identiques, le tribalisme et le néo-colonialisme.

1.1.1.2. Les événements et les personnages.

Mayéla dia Mayéla correspond à Massemba-Débat à plusieurs égards.

D'abord l'accession de Mayéla à la présidence de la République et celle de Massemba-Débat se font dans les mêmes conditions : toutes les deux sont consécutives à des manifestations du peuple mécontent du régime en place, qui entoure le palais pendant trois jours et qui force le président à la démission. Les trois jours de menaces, de chantages et de bluff (p. 232) sont bien connus dans l'histoire congolaise comme "les Trois glorieuses", les journées du 13, 14 et 15 août 1963 pendant lesquelles l'abbé Youlou

perdit le pouvoir au profit de Massemba. Le Chef d'Etat-Major de l'armée auquel le pouvoir fut remis après la démission de Bokabar Mabouta (p. 232) rappelle le commandant Mouzabakany à qui fut remis le pouvoir à la démission de l'abbé Youlou. Mayéla et Massemba-Débat sont tous les deux d'abord présidents du gouvernement provisoire avant l'accession à la présidence résultant des élections qu'ils ont organisées. A Anzika comme au Congo ces élections suivent le référendum qui établit une nouvelle constitution. Les deux hommes rentrent dans une vie politique après une période de chômage. Mayéla est rentré dans son village, après l'intimidation des forces gouvernementales dont lui et son auditoire font l'objet dans le meeting qui devait mener à la création d'un parti politique; Massemba est en chômage après sa démission du gouvernement de Youlou.

Ensuite le régime de Mayéla est bien une transposition dans le roman, du régime de Massemba-Débat : Tous les deux régimes vivrent pendant cinq ans; sous leur présidence, les deux hommes créent des milices populaires qui vont par la suite semer les désordres (1) (pour ne citer que ces traits communs).

Enfin leur chute va avoir lieu dans des circonstances semblables. Le discours que prononce Mayéla; "Vous savez que je n'ai pas cherché le pouvoir, vous êtes venus me chercher chez-moi, dans mon village. Vous avez crié mon nom. Aussi, ne croyez pas que je cherche à me raccrocher! Avant de recommencer à crier, écoutez bien ceci, messieurs les intellectuels, les étudiants et autres pondeurs de littérature pseude-révolutionnaire à des milliers de kilomètres à l'endroit où se trouvent les vraies réalités; écoutez bien ceci : je suis prêt à démissionner dans les vingt-quatre heures, si quelqu'un qui se croit plus capable que moi, quelqu'un qui croit résoudre les immenses problèmes d'un

¹ voir DONGALA, E., Un fusil dans la main..., p. 246.
et BIARNES, P., L'Afrique aux Africains..., op.cit., p.375.

pays comme le nôtre, un pays ravagé par les antagonismes tribaux, pillé par le colonialisme et encore soumis aux contraintes du néo-colonialisme, si ce quelqu'un donc, se présente à mon bureau avec son équipe de technocrates miracle. Messieurs les manifestants, je vous attends"" (p. 97); ce discours est bien celui de Massemba-Débat en date du 22 Juillet 1967, auquel fait référence BIARNES, dans lequel Massèmba "proposait (...) de céder sa place "à un frère s'il s'en trouvait un, qui, particulièrement dévoué, intelligent et dynamique, pourrait réaliser plus rapidement que lui le bonheur du Congo et le faire sortir de son sous-développement"" (1).

En plus du contenu du discours, un élément de la date de sa prononciation est constant dans les deux cas : c'était le mois de juillet (p. 96).

Aussi, Mayéla et Massemba-Débat, sont-ils tous les deux destitués par la mutinerie des partisans d'un officier du grade de capitaine lésé respectivement du nom de Marius Mouyabi et de Marien Ngouabi. Il faut d'ailleurs remarquer la ressemblance entre les noms et les prénoms respectifs. On peut décrire l'opération qui a établi la différence. Si nous écrivons phonétiquement les noms [nguabi] et [muyabi], nous notons une triple opération : la simplification consonantique au début, suivie de la bilabialisation de la nasale dentale, et au milieu, la palatalisation de la semi-voyelle vélaire. Les prénoms diffèrent par "us" et "en" à la fin. Nous dirons alors que Marius Mouyabi du roman est "engendré" par le congolais Marien Ngouabi.

A partir de ces trois données, on voit bien qu'il y a une édéquation entre Mayéla et Massemba-Débat. Nous prenons alors les deux présidents prédécesseur et successeur de Mayéla comme une abstraction des prédécesseur et successeur de Massemba-Débat. Ainsi Bokabar Mabouta est produit à partir de Fulbert Youlou et Marius Mouyabi à partir de Marien

↑ BIARNES, P., L'Afrique aux Africains...., op.cit., p. 376.

Ngouabi. Aussi, le commandant chef d'Etat Major qui assura la transition entre Mabouta et Mayéla sera-t-il engendré par le commandant Mouzabakany.

Par cette adéquation qui rend compte de l'identité d'histoire politique entre les deux sociétés, on voit déjà comment la société congolaise a engendré le roman. Celui-ci emprunte ses personnages et son histoire dans cette société. Cependant, il ne rend pas l'histoire et les personnages comme ils sont en réalité, mais les travaille pour en faire quelque chose de neuf : c'est le travail de la fiction qui se traduit dans les écarts.

1.1.2. Les écarts.

Les écarts concernent essentiellement les événements et les personnages.

A propos de l'accession de de Mayéla et de Massemba-Débat au pouvoir, on parle d'une lettre de démission remise par Youlou au commandant Mouzabakany, mais il n'est nulle part dans le roman question de lettre de démission signée par Mabouta. Une telle lettre est évoquée quand il est question de Mayéla. C'est lui, plutôt que Mabouta le correspondant de Youlou, qui la signe, pour la transmettre directement à son successeur (p. 262).

Ainsi si on considère la lettre de démission, Mayéla correspond à un personnage historique autre que Massemba, à savoir F. Youlou.

Des divergences apparaissent aussi quant aux antécédents de l'accession des deux présidents au pouvoir. Avant l'événement, les deux personnages sont en retraite, mais en retraite d'une durée légèrement inégale : la retraite de Mayéla est d'un an.

"Mayéla avait passé près d'un an dans son village" (p. 229).

tandis que celle de Massemba-Débat est (approximativement) d'un semestre.

" Massemba-Débat avait démissionné en janvier précédent du gouvernement" (1).

Par ailleurs, dans le cas de Mayéla, c'était un instituteur qui chômait, et dans le cas de Massemba, un ancien instituteur, devenu député, puis ministre (2).

On trouve d'autres divergences à la fin des régimes des deux présidents. Après le discours de juillet qui a suivi les manifestations des mécontents, Massemba reprend la situation en main pour treize jours avant sa destitution. Quant à Mayéla, il est directement déchu par les manifestants; il est destitué le lendemain du jour du discours. Aussi, après le discours, Mayéla échappe à un attentat, mais cet

1 BIARNES, P., op.cit., p. 371.

2 LUSIGNAN, G.de, L'Afrique noire..., op.cit., p. 103.

attentat qui suivit le fameux discours de juillet n'est pas connu dans l'histoire de Massemba-Débat.

Concernant la destitution-même; le soulèvement décisif qui conduit au siège du palais présidentiel se fait pendant que Massemba-Débat se trouve dans son village de Boko (1); Mayéla lui est à la capitale dans son palais, où il "se retrouva pratiquement seul" (p. 260) après l'abandon de ses proches collaborateurs Buzoba et Adilène.

L'après-destitution de ces personnalités diffère également : Mayéla est condamné à mort et est exécuté; Massemba-Débat reste en vie et sera même encore en vie à la mort de Ngouabi son successeur (2).

Ces écarts d'événements empêchent d'une certaine façon à ne pas voir en Mayéla que Massemba-Débat. Deux oppositions contribuent au renforcement de cette négation d'identité entre les deux personnages. D'abord on sait que Massemba-Débat a collaboré avec Youlou, le maître du régime qui l'a précédé, en tant que ministre du plan; ceci ne concorde avec le refus catégorique de Mayéla de tout poste ou de toute mission importante que lui offrait le parti unique dirigé par l'"éclairé" Mabouta à qui il succéda (p. 224). Ensuite une incohérence s'annonce, quand on considère que le président du régime duquel s'oppose Mayéla est un général, le général Mabouta, alors que Youlou le correspondant de Mabouta (comme nous l'avons établi) est simplement un abbé. L'écart devient lointain quand on aborde le nom et le titre "Le général Mabouta" en leur qualité d'évocateurs. En effet "Le général Mabouta" évoque la personne du général Mobutu. L'évocation résulte du remplacement ^{dans le nom} de seulement deux voyelles : le premier [e] par [a] et le dernier [u] par [a]. On est alors transporté du Congo-Brazzaville vers le Zaïre.

1. BIARNES, P., op.cit., p. 376.

2. Ibid., p. 377.

Cette évocation est d'autant plus réelle qu'à la lecture du passage "Alors arriva le président -qui s'était lui-même promu général d'armée : (...) une canne à la main; il portait un chapeau en peau de léopard pour montrer qu'il était retourné, lui, aux sources de "l'authenticité africaine". Il avait troqué son prénom de Barnabé-Saint-Hilaire, qui avait des relents de la colonisation, contre celui de Bokabar, plus authentique" (p. 250), on retrouve Mobutu, le champion de "l'authenticité africaine", qui porte toujours en public la canne et le chapeau que décrit le roman et qui a abandonné le prénom chrétien de Joseph-Désiré pour en adopter un qui est authentique, celui de Sese Seko Kuku Ngbendu wa Zabanga. L'évocation montre ainsi que Bokabar Mabouta n'est pas que Fulbert Youlou, mais aussi un président d'un autre pays. La pensée se prolonge. Alors que Fulbert Youlou est le premier président de son pays indépendant, Bokabar Mabouta lui n'est pas le premier président il a au moins un prédécesseur (p. 210).

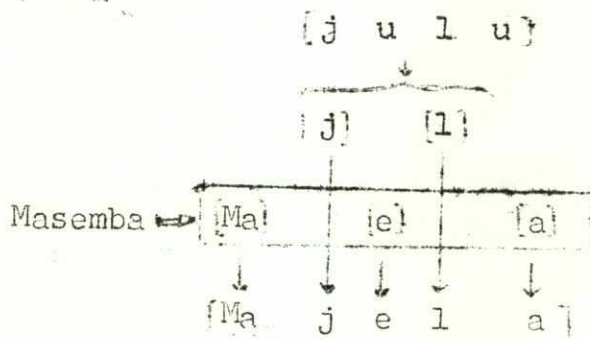
D'autres écarts d'événements sont liés aux dates qui divergent. Nous avons, pour les dates du roman, souligné leur caractère fictif dans notre étude de l'univers temporel. Par exemple, l'accession de Massemba-Débat au pouvoir a lieu en 1963, tandis que celle de Mayéla est à situer autour de 1975. On relèvera d'autres divergences en prenant la date d'accession des deux hommes à la présidence comme référence.

Ainsi donc, les rapprochements identifiés montrent comment le romancier s'est inspiré de sa société. Les écarts montrent comment il a réélaboré la réalité pour donner la fiction. A titre d'exemple les écarts de personnages rendent compte du travail du romancier pendant la création.

Par ces écarts on voit que Mayéla et Bokabar Mabouta sont l'un et l'autre des personnages composites que l'auteur a créés en condensant plusieurs personnages historiques.

Ainsi Mayéla est créée à partir de deux présidents congolais, Massemba et Youlou. La condensation des deux

personnages se retrouve dans le nom même de Mayéla, dont nous pouvons recréer (hypothèse), le processus de création, à partir des noms Massemba et Youlou. De Massemba, nous retrouvons dans Mayéla la première consonne [m] et toute les voyelles (dans le même ordre), tandis que de Youlou, nous retrouvons la semi-voyelle [j] et la consonne [l]. Nous pouvons alors écrire la formule de "génération" du nom de Mayéla.



Quant à Mabouta, il est créé à partir d'un personnage congolais et d'un personnage zaïrois. Sur le plan de la représentation, il représentera donc plusieurs présidents africains.

A la fin de l'examen des correspondances et des écarts d'ordre politique, nous notons des écarts multiples mais qui ne sont pas d'une pertinence à voiler les correspondances entre les deux sociétés. Les correspondances restent émergentes, quand on observe les deux sociétés du point de vue économique.

1.2. Le point de vue économique.

1.2.1. Les correspondances.

Les seuls traits caractéristiques économiques de la société anzikaise consignées dans le roman sont :

1.2.1.1. La supériorité quantitative de la population paysanne.

Elle constitue quatre-vingts pour cent de la population anzikaise (p.209). Les paysans se retrouvent dans les mêmes proportions dans les deux sociétés. Nous avons parlé de ce pourcentage pour la société congolaise dans les pages précédentes.

1.2.1.2. La préoccupation des dirigeants pour l'augmentation de la production agricole (p. 220).

Cette préoccupation a été aussi celle des responsables congolais (1). Des deux côtés, le problème de commercialisation du produit est crucial.

1.2.1.3. Le chômage prolifère.

La République d'Anzika partage ce problème avec la République du Congo (2).

Ces correspondances s'entourent de légères divergences.

1.2.2. Les divergences.

La première à signaler c'est que la préoccupation par l'augmentation de la production agricole, de la part des dirigeants congolais concerne les cultures industrielles et les cultures vivrières, tandis que pour les dirigeants anzikais, elle concerne seulement les cultures industrielles notamment le cacao.

1 Anonyme, Congo-Brazza : An cinq..., op.cit., p. 8-9.

2 voir DONGALA, E., Un fusil dans la main..., p. 231.
et Anonyme, Congo-Brazza : An cinq..., op.cit., p. 10.

La seconde est que, dans le cas de la société congolaise, la préoccupation date du régime de Massemba-Débat, et que dans le cas d'Anzika, elle date ^{du régime} de Bokabar Mabouta le correspondant du prédécesseur de Massemba-Débat.

Comme dans la manipulation de la réalité politique, l'auteur puise dans la réalité économique la matière pour son roman, mais ne la livre pas telle quelle; les écarts entre les données économiques réelles et les données économiques romanesques donne au roman son caractère fictif qui laisse néanmoins transparaître un fond réel non transformé.

L'auteur fait des opérations similaires pour la stratification de la société qu'il projette dans son roman.

1.3. Le point de vue de la stratification.

Les deux sociétés présentent quatre couches (classes) sociales. Dans la hiérarchie croissante, on a successivement le lumpen-prolétariat, le prolétariat et la petite bourgeoisie. Le rapprochement se perd avec l'appellation de la classe du sommet de la hiérarchie anzikaise. Alors que dans la société congolaise, il s'agit de la bourgeoisie compradore, le roman ne donne pas de nom à cette classe; nous l'avons appelée la bourgeoisie non spécifiée.

Jusqu'ici nous avons établi des relations entre le roman et la société où elle naît, en passant par la comparaison de deux données homologues, la société romanesque et la société réelle. La procédure ne convient pas jusqu'au bout, pour tous les critères de caractérisation d'une société. Elle ne satisfait pas par exemple le critère de la vie littéraire. Comme nous l'avons annoncé, nous prenons cette "littérature anzikaise" comme le roman lui-même, ou faisons représenter le Congo par sa littérature. On confrontera alors le roman Un fusil dans la main... et la littérature congolaise.

1.4. Le point de vue littéraire : Un fusil dans la main...
et la littérature congolaise.

Le roman Un fusil dans la main... entretient avec la littérature congolaise d'étroites relations thématiques.

Comme dans la littérature congolaise, la plupart des thèmes du roman convergent sur la réalité congolaise : la réalité politique; la réalité économique caractérisée par le paysan exploité, le chômeur sans salut, et le dirigeant (toute la machine administrative baignant dans la luxe.

Et même quand quelques thèmes sont puisés dans la réalité africaine en tant qu'entité indifférenciée, ce n'est pas pour vanter l'Afrique mythique et ses valeurs, ni pour réclamer en impuissant à travers des plaintes revendicatives ou des paroles de révolté comme chez les écrivains africains de la négritude, mais pour mettre en scène des Africains en pleine lutte effective pour la "prise" de leurs droits, autrement dit des tigres affamés qui sautent sur leur proie selon la phrase devenue célèbre de Soyinka qui critiquait la négritude.

A ce titre, Dongala s'inscrit bien dans la lignée de ses compatriotes écrivains, romanciers, dramaturges et poètes qui détestent la production d'oeuvres littéraires conformes aux conceptions du maître de Joal et ses partisans, selon lesquelles un oeuvre africaine valable doit concentrer le plus de mélanine possible. Les écrivains congolais eux se retournent vers l'homme congolais et sa vie concrète.

Néanmoins, Dongala ne se soustrait pas totalement aux visées du courant de la négritude. Il le rejoint là où il développe le thème de l'hospitalité africaine "traditionnelle" en la vantant indirectement. Il côtoie ce courant aussi quand il aborde la spécificité culturelle de l'Afrique lors de la conversation de Mayéla et Pontardier : "Nous n'avons pas d'argent, qu'importe, puisque nous avons le temps et

l'espace ? Regardez nos amples vêtements, nos boubous : nous pouvons nous y mouvoir largement; en Afrique tout finit par s'arranger parce que nous avons le temps, nous avons donc une marge d'erreur humaine plus grande, pouvez-vous comprendre cela ? Tout n'est pas question de vie ou de mort." (p. 214). Ce passage a la résonance de l'extrait du Cahier de Césaire : "Ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole/ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni l'électricité / ceux qui n'ont jamais exploré ni les mers ni le ciel" (1) qui illustre comment le Noir est un être en harmonie avec la nature, une incarnation de l'innocence et de la grâce, un être préservé des laideurs de la civilisation technique (2).

On se demandera si Dongala n'est pas le traître de ses compatriotes écrivains et inconséquent avec lui-même, car au début du roman, il met en question (ou se moque de) le courant et le concept de la négritude, à travers Meeks et Mayéla:

- "- Que reste-t-il alors de notre "négritude" ?
- Le rythme, fit Mayéla, ironique.
- Ouais, le rythme au rythme de la baguette du chef d'orchestre blanc, fit Meeks amer." (p. 24).

Mais cette attitude à l'égard de la négritude n'est qu'épisodique. Ce qui fait que Dongala ne se démarque quand même pas de la lignée des auteurs congolais. Ainsi le roman Un fusil dans la main..., entretient des relations de parenté avec la littérature congolaise. Et en partant des considérations précédentes nous pouvons dire que le roman est déterminé par cette littérature même si nous ne sommes pas pour le moment à mesure de décrire les modalités dans lesquelles l'oeuvre a été déterminée par l'histoire littéraire de la société de l'auteur. En effet des questions

1 CESAIRE, A., Le cahier d'un retour au pays natal, cité par SALIEN, F., dans Histoire de la littérature africaine, Butare, 1980-81, p. 27.

2 SALIEN, F., op.cit., p. 27.

restent sans réponse. Est-ce que l'auteur a été influencé par les principes de la déclaration de la délégation congolaise à Alger ? Est-ce qu'il l'a été par des lectures de ses prédécesseurs et contemporains ? Est-ce qu'il l'a été par des contacts avec ces figures de la littératures congolaise ? Autant de questions dont la réponse fournira des renseignements sur les modalités de détermination du roman de Dongala par l'histoire littéraire congolaise.

Nous venons de voir que le roman Un fusil dans la main... s'insère dans la littérature congolaise. Par ailleurs cette littérature est déterminée par la littérature africaine : ne vient-elle pas en réaction contre une certaine tradition littéraire africaine ? Aussi, ne se place-t-elle pas dans la même voie que des écrivains anglophones qui ont aussi réagi contre cette tradition ? Nous pouvons dès lors conclure, par voie de transitivité à l'insertion du roman Un fusil dans la main... dans la littérature africaine. Après la confrontation des sociétés romanesque et réelle (la société congolaise et tout son cadre), des conclusions s'imposent.

1.5. Conclusions.

1.5.1. Un fusil dans la main... : un roman document.

La confrontation entre la société de l'auteur et la société romanesque nous a permis d'établir les relations entre les deux sociétés : ces deux sociétés tantôt -et souvent- se rapprochent, tantôt s'écartent l'une de l'autre. Les écarts remplissent une fonction dans la technique du roman. Le roman ayant pour mission de prendre la réalité et la déconstruire,

"(...) l'écrivain (...) ne reçoit pas, n'enregistre pas de plein fouet la réalité (...) dont il est le témoin et dont il rend compte" (1)

¹ ZERAFFA, M., Roman et société, op.cit., p. 144.

les écarts que nous avons relevés, participent à cette déconstruction. Ils rendent possible la mission du roman qui est aussi celle de tout art de montrer la réalité sous un aspect fragmentaire (1).

Si tout roman doit faire une abstraction, une déconstruction du réel, les écrivains n'y arrivent pas à un même degré. Les uns vont jusqu'à l'abstraire (presque) totalement, et c'est la fiction pure, les autres l'abstrayent à un degré moindre et elle arrive à toujours se faire reconnaître : c'est le roman document. Le dernier cas est celui de Un fusil dans la main, un poème dans la poche. Les écarts ne nous empêchent pas de dire que la réalité sociale décrite dans ce roman est bien la société congolaise, placée dans un cadre large, l'Afrique partagée en deux : l'Afrique indépendante et l'Afrique encore sous domination et en lutte pour la libération.

Le roman s'inspire de la réalité sociale d'un peuple et est porteur de son histoire. Au plan de l'anecdote, l'histoire immédiate s'y retrouve. L'histoire des illusions actuelles des hommes qui comptent transformer ou réformer un monde qui s'affirme irréformable, vu des forces profondes et complexes qu'il faudra d'abord anéantir : la "solidarité blanche" qui met à l'échec toute (sinon la plupart des) tentative(s) de libération des peuples encore soumis; le néocolonialisme, la pauvreté, et la "crise de connaissance" qui annulent la bonne volonté et les efforts de construction de l'épanouissement socio-politique dans l'Afrique indépendante, rendant ainsi l'indépendance un acquis sans lendemain.

C'est à ce titre que le roman Un fusil dans la main.... est un roman document, ou presque un roman "de réduction "matérialiste" au réel" (2). Il prend son inspiration dans la société, et reflète cette société en donnant d'elle une

1 ZERAFFA, M., op.cit., p. 146.

2 Ibid., p. 18.

une image, pas fidèle, mais encore reconnaissable.

Ainsi nous avons résumé quelques relations entre le roman et la société où elle est née. Ce sont des relations immédiatement tangibles. D'autres relations relèvent de l'interprétation et se déduisent des premières. Elles concernent les aspirations, l'idéologie du roman, et les groupes sociaux (1) extraromanesques.

1.5.2. Un fusil dans la main... : Traduction des aspirations des groupes sociaux.

Le roman se caractérise par une lutte constante entre deux camps en Afrique australe dominée par le Blanc comme en Afrique indépendante représentée par la République d'Anzika.

Cette lutte se fait à deux niveaux : dans le premier cas, la lutte se pose en termes d'opposition entre deux races, et dans le second, en termes d'opposition entre deux classes sociales. Dans les deux cas, l'un des antagonistes est défavorisé (lésé) par rapport à (par) l'autre. Les défavorisés sont la race noire et la classe petite-bourgeoise. Ils combattent pour le rehaussement de leur situation. Les favorisés luttent de leur part pour la conservation de leurs privilèges et pour le maintien de leur adversaire dans sa condition.

Cela étant, nous posons que le roman traduit à la fois les aspirations du Noir d'Afrique australe et les aspirations du petit bourgeois de la République du Congo (les aspirations au pouvoir et à la richesse, nous les avons attribuées à la petite-bourgeoisie anzikaise. Et une correspondance ayant été établie entre la stratification sociale anzikaise et la stratification sociale congolaise,

1 Nous employons le terme "groupes sociaux", car il est, dans ce contexte, en position d'hypéronyme par rapport à "classes" et à "races".

la petite bourgeoisie anzikaise est la correspondante de la petite bourgeoisie congolaise) d'un côté, et les aspirations des Blancs d'Afrique Australe et de la bourgeoisie compradore du Congo.

Mais il faut voir que l'auteur accorde primauté aux aspirations des groupes défavorisés : on s'en rendra compte si on observe le nombre de pages relatives à leurs prise de conscience du problème, à leurs résolutions, à leur préparation et à l'action pour la défense de leurs intérêts; ce nombre est supérieur à celui des pages consacrées à la défense des intérêts des groupes favorisés. Quelques pages seulement sont proprement consacrées à la résistance des Blancs contre les Noirs, d'autres à l'exécution ou à l'intimidation des insoumis au régime de Mabouta, d'autres encore aux régimes de Mabouta et de Mouyabi. En nous servant d'une analogie à la terminologie genettienne, nous dirons que le roman recourt à une "pause" pour parler des préoccupations des groupes défavorisés et qu'il traite de celles des favorisés en "sommaire".

Partant de là, nous pouvons dire que le roman Un fusil dans la main... traduit les aspirations des Noirs austro-africains et les aspirations de la petite bourgeoisie congolaise, dont fait partie l'auteur. Et puisque la société congolaise a été placée dans le cadre de l'Afrique avec lequel elle partage beaucoup de réalités - et on fait beaucoup référence à l'Afrique dans le roman (exemple : "l'Afrique des nouvelles bourgeoisies possédantes", "Dans cet Afrique", etc...) - nous pouvons dire que le roman traduit aussi les aspirations des petites bourgeoisies africaines en général.

Ces aspirations des groupes défavorisés qui impliquent la lutte, conduisent chaque fois à la victoire partielle, comme la prise de Litamu et l'accession de Mayéla au pouvoir, suivie finalement d'échec. Cet enchaînement "défavorisés-aspirations-lutte-victoire-échec" est pour nous significa-

tif. Il est le noyau idéologique du roman, qu'il convient que nous exposions en quelques lignes.

1.5.3. L'idéologie du roman et les groupes sociaux.

"Idéologie" est un signifiant au contenu multiple. Nous le prenons dans son sens restreint que lui confère L. -V. Thomas : "(...) l'idéologie devient un faisceau d'idées-forces susceptibles non seulement de justifier un point de vue, mais encore d'animer un mouvement" (1).

Cette définition rejoint la définition marxiste de l'idéologie, selon laquelle une idéologie est une théorie, une représentation d'une réalité (structure sociale) qu'elle justifie ou condamne (2).

Cette définition sollicite de nous quelques considérations préalables. Un "point de vue" dans le contexte qui est celui de la définition, suppose une discussion ou un débat sur un problème posé. Pour parler de l'idéologie du roman, il est donc impérieux de d'abord dégager le problème posé.

Le problème a pour thème la libération de l'Afrique (entendre les Noirs) du joug de la domination blanche, et les révolutions dans l'Afrique indépendante qui ont pour but de libérer l'Afrique de ses "colons noirs". Le problème est donc celui de la libération, dans les deux cas. Alors l'on peut formuler le problème ainsi : Faut-il (ou est-il possible de) libérer l'Afrique ?

Le roman est un développement de cette problématique, un développement qui semble aboutir à une conclusion négative. Cette conclusion est inscrite dans l'échec constant

1 THOMAS, L. -V., Les idéologies négro-africaines d'aujourd'hui, Librairie A. -G. Nizet, Paris, s.d., 80p., p. 8.

2 Voir LEFEBVRE, H., Sociologie de Marx, op.cit., p. 61-66.

qui couronne les tentatives des nationalistes noirs non encore libres et des révolutionnaires de l'Afrique indépendante.

Le parallélisme entre l'Afrique sous domination blanche et l'Afrique indépendante est significatif. Les problèmes perpétuels que connaît l'Afrique libre (que représente Anzika) sont aussi un élément de défi à ces Noirs qui cherchent à se libérer, en ce sens que ces problèmes reflètent le sort qui sera le leur après leur libération. Le parallélisme signifierait donc ceci, à l'intention des Africains du Sud : "Il est inutile et vain de chercher à vous libérer, car votre libération n'est qu'un rêve; et même si elle était possible, elle ne ferait pas votre sort meilleur. Pour vous en convaincre, regardez la situation de vos frères "libres". Et pour les Africains indépendants, ce parallélisme contribuerait à asseoir le statu quo par cette leçon : "Ne cherchez pas au-delà de ce que vous avez, car il est impossible de l'avoir. Plutôt regardez et préservez ce que vous avez déjà acquis, il est cher : regardez ce qu'il en coûte aux Noirs d'Afrique australe de lutter pour ce que vous avez".

Ces considérations faites, Un fusil dans la main... véhiculerait une idéologie fondatrice (justificative) des régimes en place en Afrique et en particulier du régime en place en République Populaire du Congo au moment de la rédaction du roman.

Mais le problème peut se concevoir autrement, si l'on considère l'échec de Mayéla président, - qui est l'échec de la bourgeoisie ^{non péroratoire} (la correspondante de la bourgeoisie compradore congolaise) à laquelle il a accédé en accédant à la présidence - comme une autre victoire de la petite bourgeoisie. La victoire ainsi posée constitue à nos yeux un appel adressé à la petite bourgeoisie à persévérer dans des révolutions libératrices. Elle donne alors une note

d'espoir et d'optimisme au roman d'Emmanuel Dongala qui semble pourtant se fermer sur un ton déçu et pessimiste.

"Ainsi aurions-nous marché, et marcherons-nous encore pour rien (1) sur cette terre" (p. 284.).

La victoire assied l'optimisme que trahissait le romancier à travers son héros qui clamait : "Les autres le feront un jour à notre place" (p. 278).

En ce sens, le roman véhicule une idéologie destructrice du régime congolais contemporain du roman, une idéologie tenant pour message adressé à la petite bourgeoisie congolaise.

S'agissant de l'Afrique australe, on peut se demander si dans le roman, une idéologie analogue (destructrice) la concerne, vu que la lutte des Noirs ne se solde réellement que par un échec. Mais à notre avis elle se solde aussi, et plus, par une victoire, une victoire qu'il faut envisager sur un plan symbolique. En effet, même si Yamaya, la dernière des résistants, meurt, elle meurt après une victoire éclatante, celle de faire tomber le général Espinosa. En éliminant le dit général, "défenseur du monde libre en Afrique australe", elle anéantit (les forces de) ce monde libre. Le bonheur qui accompagne Yamaya dans sa mort,

"Et malgré les rafales de feu et de fer qui l'atteignaient et la transperçaient de toutes parts, Yamaya, toujours debout, continuait à rire, à rire, à rire..." (p. 95).

témoigne de la portée de l'action qu'elle venait d'accomplir. Aussi, la mort de Meeks est-elle dotée d'un autre sens. Elle n'est pas une mort qui anéantit la vie, mais un renouvellement de la vie, un moyen de transfiguration qui fait du Noir un être d'un courage et de forces nouveaux lui permettant de repartir au combat pour ^{la conquête de} ses droits et sa liberté, avec une certitude de vaincre. Il faut lire cette certitude dans l'hymne à la femme noire (p. 98)

La mort de Meeks constitue une

1 C'est nous qui soulignons.

invitation à l'optimisme, à l'espoir, et partant à la persévération du Noir austro-africain dans sa lutte. Il faut aussi noter ici la symbolique du rire au moment de la mort.

"Il se tut un moment et essaya de rire" (p. 93).

Pour répondre à la question que nous nous posions tantôt, nous partons de la mort de Yamaya et de Meeks en laquelle nous avons vu une forme de victoire et une base d'optimisme et d'espoir pour les Noires d'Afrique australe, et concluons qu'Un fusil dans la main... véhicule une idéologie destructrice des régimes racistes blancs d'Afrique australe, et cette idéologie est un message adressé aux Noirs opprimés : persévérer dans leur lutte.

Un fusil dans la main..., véhicule de l'idéologie destructrice des régimes qui ne répondent pas aux aspirations des groupes défavorisés, est aussi porteur d'une idéologie corrélative à la première, l'idéologie fondatrice des révolutions en Afrique que ces groupes doivent mener malgré toutes les forces adverses.

Ainsi le roman est une réponse positive à la question "Faut-il (est-il possible de) libérer l'Afrique ?" A ce titre, il s'insère dans tout un système idéologique caractéristique de l'Afrique noire. L. -V. Thomas identifie trois thèmes idéologiques majeurs caractéristiques de l'Afrique noire : l'idéologie culturelle qui consacre la mystique de la négritude, l'idéologie socio-économique dont le centre est la mystique du socialisme et l'idéologie politique nouée autour de la mystique de la démocratie forte et de l'unité africaine, soit au niveau de l'état (nationalisme) soit au niveau de l'Afrique (panafricanisme) (1). De toutes ces trois idéologies, Un fusil dans la main... se rattache à l'idéologie politique, en particulier à l'idéologie nationaliste.

1. THOMAS, L. -V, op.cit.

1.5.4. L'opportunité du roman.

Il s'agit d'essayer de répondre à la question "Pourquoi le roman a-t-il été écrit autour de 1970 ?".

Tout d'abord, force est de dire que le roman est rédigé très peu de temps après le dernier événement réel qu'il relate, d'est-à-dire après la prise du pouvoir par Marien Ngouabi au Congo. On pourrait dire hypothétiquement que c'est ce moment qui fait naître le projet du roman (1) Un coup d'Etat, et encore de multiples autres qui ont échoué, la destitution d'un régime qui se réclamait révolutionnaire et qui n'a pas fait ses preuves par un autre qui se veut plus révolutionnaire et qui tarde à marcher vers ses objectifs, sont bien les motifs pour un esprit critique de se poser la question comme celle-ci que se posait Mayéla : "Mais de révolution en révolution, atteindrons-nous jamais ce que nous cherchons ?" (p. 106); une question qui en réveillerait tant d'autres sur le passé national, sur l'actualité continentale et intercontinentale.

La question posée véhicule un certain malaise et ce malaise n'est pas qu'individuel, c'est aussi celui de la société. Elle reflète bien la société congolaise d'après l'indépendance, une société qui jusqu'au moment de la rédaction du roman n'a pas encore atteint ce qu'elle cherchait, ce qu'elle attendait de l'indépendance. Ainsi le roman est opportun dans une société qui se trouve au sommet de son malaise et à bout de sa patience.

Et puis, parce que nous avons établi que c'est le Congo qui est en question dans le roman, du moins en sa partie concernant la République d'Anzika, nous pouvons supposer, sinon affirmer que ce qui est dit d'Anzika par le roman, c'est le Congo qu'il concerne. Ainsi les raisons des

1 Une interview à l'auteur nous dirait la vérité à propos du projet.

coups d'Etat à Anzika qui se lisent dans le roman, sont la transposition de celles que le romancier croit qu'elles expliquent les coups d'Etat au Congo. On se souviendra qu'elles sont essentiellement d'ordre économique. Nous pouvons dès lors conclure que, la production du roman étant motivée par un coup d'état, et celui-ci étant lui-même expliqué par les relations économiques, elle aussi trouve son explication dans ces relations.

Nous débouchons alors ici sur une explication marxiste issue du matérialisme historique, selon laquelle les relations économiques sont premières et déterminantes par rapport aux diverses formes idéologiques et par rapport à la création littéraire et artistique (1) : la production du roman comme Un fusil dans la main... est opportune dans une société où la principale source de revenu est le "fonctionariat" ou le pouvoir, et dans laquelle les conséquences de cette situation se font sentir avec acuité, autour de 1970, depuis déjà un certain temps.

1 voir FAYOLLE, R., La critique, op.cit. (1968).

CONCLUSION A LA TROISIEME PARTIE.

Après avoir confronté la société réelle et la société romanesque, nous nous sommes rendu compte que beaucoup de caractéristiques de la société de l'auteur s'y retrouvent : caractéristiques d'ordre politique, économique, littéraire, et "classial".

Ces caractéristiques ont été le premier point de liaison entre l'oeuvre et la société où elle est née. Elles permettent de voir que le roman a été déterminé, inspiré par la société restreinte et le contexte général où elle s'inscrit. Nous avons ainsi ^{établi} des relations entre l'oeuvre et la société vue globalement.

Nous n'aurions pas fait la critique marxiste nous nous étions arrêté là-bas. C'est pourquoi nous avons relevé le second point de liaison qui groupe les conclusions déduites des précédentes et qui nous permettent d'établir des relations entre l'oeuvre et la société vue profondément. Nous l'avons fait quand nous avons mis le roman en rapport avec les groupes sociaux en étudiant les "aspirations" et l'idéologie.

Tous ces rapports nous montrent que l'oeuvre s'inspire de et s'adresse à la société où elle naît. Elle a pris sa réalité (essentiellement) des points de vue auxquels nous nous sommes placé pour étudier cette société, l'a travaillée pour en dégager un message (pour cette société) que nous avons cru décoder en étudiant l'idéologie. Nous avons donné ainsi une explication du roman, Un fusil dans la main, un poème dans la poche d'Emmanuel Dongala;

CONCLUSION GENERALE .

Au terme de notre travail, il convient de faire le point de ses résultats et d'entretenir quelques réflexions sur le sujet et la problématique de départ.

Faire le point des résultats du travail, c'est voir si l'objectif que nous nous étions assigné -c'est-à-dire relever les relations qui existent entre la société congolaise et le roman Un fusil dans la main, un poème dans la poche ont été atteints. Et pour ce faire, sans reprendre intégralement les différentes étapes de la méthode marxiste que nous avons décrite, retraçons le cheminement qui devait nous conduire à cet objectif.

La première chose à faire après la lecture attentive du roman qui nous en a donné une connaissance approfondie, était de connaître la réalité de la société où le roman est né sur la période de temps nous dictée par le roman. Nous avons pu caractériser cette société du point de vue politique, économique, littéraire, et du point de vue de la stratification. Ici, la réalité décrite est celle pour laquelle nous avons pu trouver des documents.

Et pour confronter l'oeuvre avec cette société, il nous a fallu trouver un moyen, car on ne peut comparer les incomparables. Ce moyen fut la société que nous offrait le roman. Nous l'avons étudiée à la base de différents points qui servent de référence pour l'étude des sociétés en général.

La confrontation des éléments de la conjoncture sociale intraromanesque et des données extraromanesques nous a permis d'identifier quelques relations entre le roman et la société congolaise. Nous avons dégagé de cette analyse que la vie économique du Congo, les relations entre les différentes classes, les tendances de la littérature congolaise, la vie politique, et le contexte continental africain du Congo s'y retrouvent. Ces aspects de la société

congolaise donnent de la matière au roman. Aussi, avons-nous dit qu'ils l'inspirent. Nous pensons que nous atteignons de cette façon notre objectif.

Ainsi, nous avons illustré, en partie, le principe de la critique sociologique, qu'une oeuvre littéraire (ou artistique) est le produit de la société (où elle naît) qui s'y reproduit. Nous avons certes illustré le principe en partie, car nous n'avons pas en fait montré jusqu'au bout, comment la société produit l'oeuvre. En effet, produire ou façonner une oeuvre, implique deux phases : la conception (la stimulation ou l'incitation quand on fait faire) et l'exécution (le début, le déroulement et la fin). Mais nous n'avons pas montré la société à l'oeuvre dans la phase d'exécution de la production du roman, c'est-à-dire comment la société participe à la structuration du roman ou à la mise en forme de la matière. Cela est dû à la faiblesse de la méthode-même dans sa théorie du reflet. Nous réservons l'étude de ces aspects pour l'avenir, quand la familiarisation avec la théorie de la vision du monde aura été possible.

L'identification des relations entre la société congolaise et la société romanesque nous a porté à conférer au roman le label de roman document. Mais le roman n'est pas q'un document, il est aussi véhicule d'un message. Ce message, c'est ce que nous avons appelé l'idéologie du roman, c'est-à-dire le noyau des idées que porte le roman : une invitation à persévérer dans la destruction des régimes injustes en place en Afrique indépendante et en Afrique encore sous domination étrangère (idéologie destructrice). C'est là un message implicite (voilé), parce qu'apparemment le roman véhicule une idéologie fondatrice de ces régimes; il nous a fallu scruter au-delà de la permanence de l'échec des révolutionnaires et des nationalistes pour trouver que

le roman constitue une voix encourageante plutôt que décourageante pour les révolutionnaires et les nationalistes de la société et son contexte élargi où il naît.

En dégagant les relations du roman et la société, ainsi que le message qu'il porte, nous avons donné du roman une explication, atteignant ainsi, dans une certaine mesure, l'objet de l'activité critique. Nous pouvons donc dire qu'il a été possible d'expliquer le roman Un fusil dans la main, un poème dans la poche, une oeuvre littéraire africaine (1) par une approche sociologique, une méthode de critique étrangère.

A ce niveau nous nous posons une série de questions.

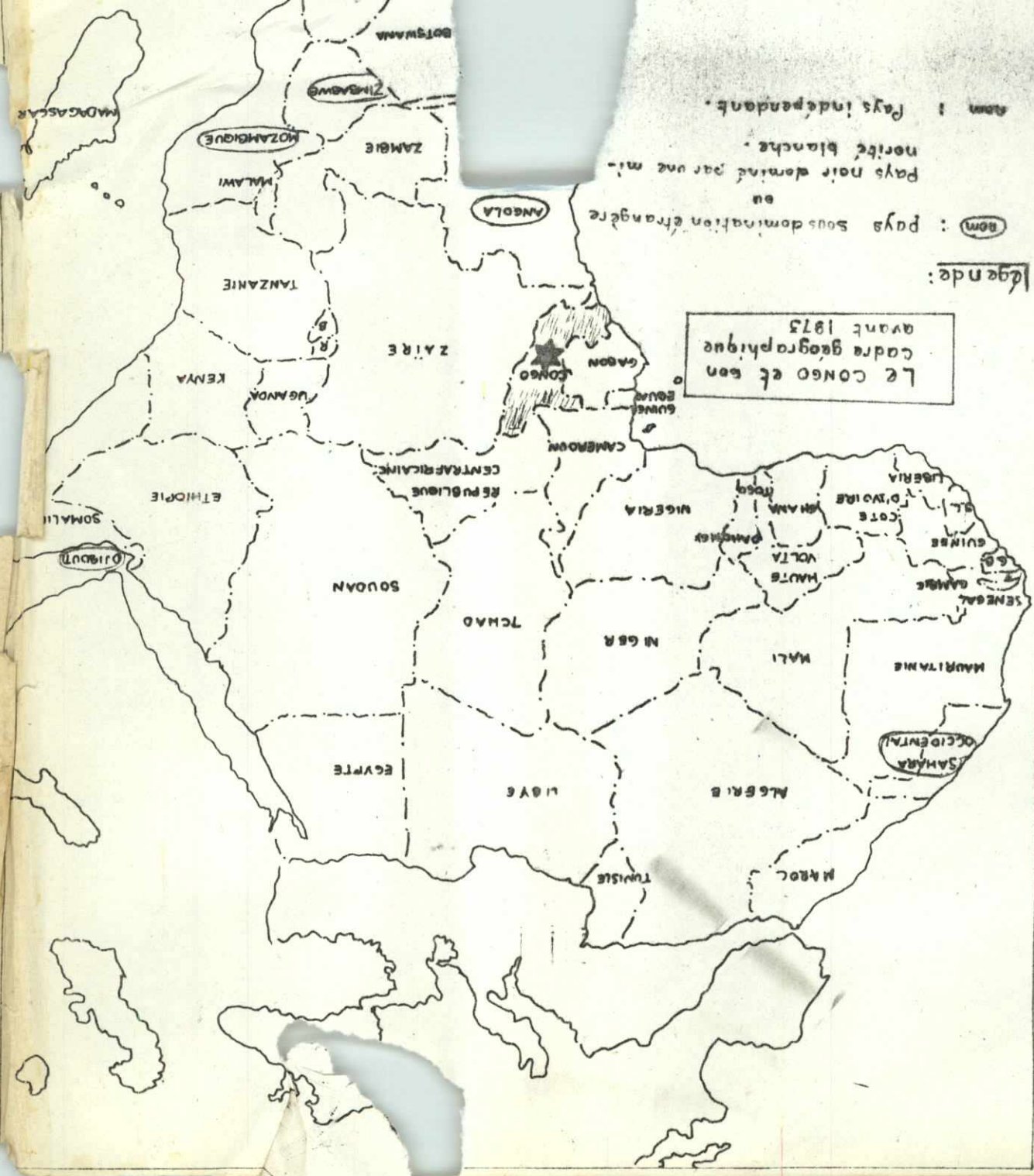
La première question est : est-ce que la méthode marxiste dans son orientation de la théorie du reflet est féconde ? autrement dit, est-ce qu'elle permet de donner du roman une explication la plus exhaustive possible (en déger tous les sens) ? Certes non. Nous avons déjà évoqué son incapacité à relever certains types de relations entre le roman et la société. Outre ce défaut qui lui est propre, il a, en partage avec toutes les autres méthodes, le défaut qu'aucune méthode d'approche ne peut épuiser à elle seule une

1 Signalons qu'aujourd'hui, il existe un débat centré sur le concept de "littérature africaine". Les uns réservent ce label à la littérature orale, parce que celle-là est produite par les africains "purs" et dans leur langue et refuse de donner l'appellation à la littérature produite par des "assimilés" que ce soit dans leur langue ou dans des langues étrangères. Les autres gardent l'appellation pour toute littérature produite par un africain. C'est la conception traditionnelle, encore en vogue, et c'est dans son contexte que nous parlons.

Le CONGO et son cadre géographique avant 1975

Légende :

○ : pays sous domination étrangère
 ou
 Pays noir dominé par une mi-
 norité blanche.
 ■ : Pays indépendant.



oeuvre. Mais si cette méthode ne peut pas donner une oeuvre, l'explication la plus exhaustive, le peu de résultats qu'elle peut nous offrir est néanmoins d'une assez grande importance, pour le débat sur la question "faut-il une méthode de critique spécifiquement africaine pour la littérature africaine?" Elle montre que chaque méthode peut fournir un apport d'explication à une oeuvre. C'est la somme de tous les apports des différentes méthodes de critique alors qui sera l'explication la moins incomplète de l'oeuvre. Partant de là, nous pouvons, en nous basant maintenant sur des faits, appuyer ceux qui pensent qu'une méthode de critique africaine n'est pas une nécessité et que des méthodes étrangères sont aussi valables pour la littérature africaine, ou qu'un non-africain peut porter un regard sur la littérature africaine. Les diverses approches sont valables pour n'importe quelle oeuvre, "à condition que chacune de celles-ci épuise son objet selon ses hypothèses et ses méthodes particulières" (1).

La deuxième question découle de la réponse à la première : est-ce que la méthode avec laquelle nous avons approché le roman de Dongala est applicable à toutes les oeuvres ? ou elle convient particulièrement aux oeuvres comme Un fusil dans la main... qui ne font pas une trop grande abstraction de la réalité et où cette réalité peut encore aisément se reconnaître ? Autrement dit : est-ce que cette méthode est une méthode typique pouvant permettre la généralisation que nous avons émise, qu'un texte africain peut être expliqué par des (méthodes) non africain(e)s ? Notre position est à ce sujet positive quand nous considérons que le critique est quelqu'un qui cesse d'être un simple lecteur, pour être un lecteur très attentif et un chercheur. La tâche sera bien sûr difficile. La méthode exigera du critique un travail

1 ZERAFFA, M., Roman et société, op.cit., p. 13.

intense de recherche sur la société à tous les niveaux -et dans tous ses aspects- où est née l'oeuvre. Elle est une méthode contraignante dans la mesure où elle demandera au chercheur de sortir de son cabinet, d'être patient, et de dépenser beaucoup en temps et en argent; elle cessera de l'être si elle prend pour appui d'autres méthodes d'approche.

Ces considérations suscitent un troisième sujet de réflexion. N'y a-t-il pas d'autres méthodes fécondes et moins contraignantes ? Nous ne pouvons donner la réponse négative ou positive qu'après expérimentation. Mais en nous posant cette question, nous voulons en arriver à celle-ci : dans le cas où il y a au moins une méthode d'approche moins contraignante, tiendra-t-on nécessairement au type de méthode marxiste dont nous nous sommes servi, malgré son caractère contraignant ? En d'autres termes, il est ici question de l'intérêt de la méthode. A cette méthode d'approche des oeuvres, nous prévoyons un intérêt double. D'abord, elle peut fournir des données aux études sociologiques ou ethnologiques spécialisées, comme les études des traditions orales offrent des instruments précieux pour les études d'histoire. Ensuite, pour un littéraire en quête de plus grandes ouvertures d'esprit, la méthode l'aide à être à la fois politologue, sociologue ou ethnologue, historien et même géographe.

Ces réflexions nous mènent aux considérations suivantes. Toute méthode scientifique d'approche de la littérature peut convenir à la littérature africaine, si elle est bien appliquée. Toutefois le critique idéal devra être polyvalent, c'est-à-dire avoir une formation à toutes les méthodes critiques dont on reconnaît les atouts c'est d'ailleurs cette formation générale aux différentes méthodes que pourra naître éventuellement une critique d'origine africaine, qui viendrait combler les lacunes constatées, c'est-à-dire

expliquer des aspects de la littérature africaine - et même de la littérature non-africaine - dont les méthodes dites étrangères (alors qu'elles sont universelles en leur qualité de scientifique) ne peuvent pas rendre compte.

Par la même occasion, un souhait à adresser à la Faculté des Lettres de l'Université Nationale du Rwanda nous tient à coeur. Il est manifesté que les études de (à caractère linguistique. Et même celles qui sont consacrées à la littérature (européenne ou africaine) sont conçues le plus souvent sous forme d'histoire de la littérature, ou continuent à se faire à un niveau secondaire. Notre souhait est donc que les théories littéraires et la critique littéraire reçoivent une place plus ample du moins au niveau de la fin du premier cycle et au niveau du deuxième cycle, tant sur le plan théorique que sur le plan pratique. Cela suppose bien sûr non seulement une révision des grilles horaires, mais bien une restructuration des cycles. Il est regrettable que la conception d'une formation générale se perpétue au second cycle alors que la spécialisation devrait déjà s'y dessiner. Cette restructuration permettrait à l'étudiant de se perfectionner, d'approfondir le domaine dans lequel il a choisi de se lancer. Et, concernant la réhabilitation de la théorie et de la critique littéraire en cette Faculté, il est temps que l'on se rende compte qu'un tel projet trouve ses raisons d'être dans un pays et à un moment où la littérature écrite, aussi bien en langue nationale qu'en langues étrangères, est déjà d'une grande floraison. L'activité critique dans un proche avenir devra faire ses preuves, car l'activité littéraire au Rwanda ne saura être pendant longtemps handicapée par les problèmes d'édition et de réception conditionnée notamment par le taux d'alphabétisation du Rwanda et la censure. Et si l'Université Nationale du Rwanda favorise l'éclosion de l'activité critique (digne de ce nom) qui a

pour mission de présenter et faire comprendre les oeuvres à la population lisante, ce sera un nouveau pas dans sa réponse à sa devise "Illumination et Salut du peuple".

Avant de mettre un point final à notre travail, nous reconnaissons son imperfection due aux problèmes évoqués dans notre introduction, tout en exprimant notre désir de nous perfectionner dans la voie de la critique marxiste et de la critique littéraire en général, si l'occasion nous en était offerte. Aussi formulons-nous notre souhait de voir ce travail inspirer, stimuler ou servir de documents à d'autres.

Ainsi la science aura progressé.

*

*

*

*

*

BIBLIOGRAPHIE

Voici, par domaine et par ordre alphabétique, la liste des auteurs d'articles et d'ouvrages importants dont nous nous sommes servi effectivement dans notre travail.

1. LITTERATURE.

a) articles.

1. ABANDA NDEGUE , J.M, "René Maran et son "Batouala", une démystification de la colonisation", in Mélanges Africains, ouvrage collectif, réalisé par l'Equipe de Recherche en Littérature Africaine Comparée (C.E.R.L.A.C.) sous la direction de Thomas Melone, 1975, 366p.
2. ACHUKAN, O., "A propos de la crise de la littérature africaine", in La Sémiologie et la littérature africaine, Actes du Séminaire tenu à Lubumbashi, Mars 1977, Edité par le Centre d'Etudes des Littératures Africaines (C.E.L.A.).
3. CHEMAIN, R., 1. "Le réalisme critique", in Notre Librairie, N° 38, Septembre-Octobre 1977.
2. "Le réalisme critique", in Notre Librairie, N° 38.
4. CHEMAIN, R. et A., 1. "Notes de Lectures", in Notre Librairie, N° 38.
2. "Regards sur les tendances nouvelles de la littérature congolaise", in Recherche, Pédagogie et Culture, N° 25, Août-Septembre, 1976.

5. DANINOS, G., "Sylvain Bemba, Rêves portatifs, N.E.A., Dakar, Abidjan, Lomé, 1979" in Recherche, Pédagogie et Culture, N° 45, Janvier-Février 1980.
6. DIOP, A., "Discours d'ouverture au premier congrès international des écrivains et artistes noirs", in Présence Africaine, N VII-IX-X.
7. FAYOLLE, R., "La Critique", in Littérature et Genres Littéraires (collectif), Coll. Encycloposhe, Librairie Larousse, Paris, 1978.
8. JOUBERT, J.-L., "Petit guide des histoires de la littérature africaine moderne", in Le Français dans Le monde, Réponses N° 1, Mai 1981, Hachette Larousse.
9. MATEO, L., "Naissance de la critique", in Notre Librairie, N° 53, Mai-Juin, 1980.
10. NKASHAMA, N., "Proposition pour une dissertation sur la littérature africaine écrite", in Recherche, Pédagogie et Culture, N° 47-48, Mai-Août, 1980.
11. NSENGIMANA, J., "Critique africaine et théories littéraires", in La Sémiologie et la littérature africaine,...
12. OKCLO OKONDA, "Herméneutique et Problème de la critique littéraire", in La Sémiologie et littérature africaine,...
13. RUMBU-a-KAYIMBU, "Problématique de la critique littéraire contemporaine", in La Sémiologie et la littérature africaine,...
14. TIDJANI-SERPOS, N., "Réflexion sur le colloque "Le critique africain et son peuple comme producteur de civilisation"", in Présence Africaine, N° 88, 1973.

b) Ouvrages.

1. ANOZIE, S.O., Sociologie du roman africain, Coll. Tiers-Monde et Développement, Ed. Aubier-Montaigne, Paris, 1970, 268p.
2. DONGALA, E., Un fusil dans la main, un poème dans la poche, Albin Michel, Paris, 1973, 284p.
3. FAYOLLE, R., 1. La critique, Coll. U., Armand Colin, Paris, 1968, 430p.
2. La critique, Coll. U., Armand Colin, Paris, 1978, 295p.
4. GENETTE, G., Figures III, Coll. Poétique, Ed. du Seuil, Paris, 1972, 286p.
5. GUERIN, W., (et les autres), A handbook of critical approaches to literature, Second Edition, by Harper and Row Publishers, New York, 1979, 349p.
6. KABASHA, T., Aspects historiques, dramaturgiques et thématiques du théâtre rwandais, mémoire, Université Nationale du Rwanda, Butare, 1981, 156p.
7. KESTELOOT, L., Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature, Ed. de l'Institut de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles, 2è éd., Bruxelles, 1965, 340p.
8. LECHERBONNIER, B., Initiation à la littérature négro-africaine, Coll. Classiques du monde, Fernand Nathan, Paris, 1977, 108p.
9. MACHEREY, P., Pour une théorie de la production littéraire, Coll. Théorie, Maspéro, Paris, 1974, 332p.
10. MAKWARD, E., Is there an african approach to african literature ?, African Studies Association, New York, October, 1968, 12p.
11. MERAND, P. et DABLA, S., Guide de littérature africaine, Coll. Encres Noires, l'harmattan/Agence de coopération culturelle et technique, Paris, 1979, 224p.

12. NSENGIMANA, J., La thématique des romans de Gilbert Gesbron, mémoire, Université Nationale du Zaïre, Lubumbashi, 1975, 113p.
13. SALIEN, F., Histoire de la littérature africaine, Butare, 1980-1981.
14. ZERAPPA, M., Roman et société, Coll. Sup., P.U.F., Paris, 1976, 184p.

2. HISTOIRE-POLITIQUE-SOCIOLOGIE.

a) Articles.

1. AMSELLE, J.-L., "Aide internationale et accumulation capitaliste", in Le monde diplomatique, Novembre, 1981.
2. ANONYME, "Congo-Brazza. Acte II", in Jeune Afrique, N°401, 9-15 Septembre 1968.
3. ANONYME, "Quel socialisme à Brazzaville ?", in Jeune Afrique, N° 479, 10 Mars 1970.
4. BATSCH, C., "'La sagesse" contre la lutte des classes", in Le monde diplomatique, Novembre 1981.
5. BAYART, J.-F., "Permanence des élites traditionnelles et nouvelles formes du pouvoir", in Le Monde Diplomatique, Novembre 1981.
6. DECRAENE, P., "Congo 1981 : Le marxisme en question. I Le Printemps de Brazzaville", in Le Monde, N° 11484, 31 Décembre 1981.
7. DONGALA, E., "La faim : nouvelle arme du capitalisme international ?", in Présence Africaine, N° 108, Paris, 4^e trimestre, 1978.
8. JAMES, E., "Congo-Brazza : le pouvoir des militaires", in Jeune Afrique, N° 402, 16-22 Septembre 1968.

b) Ouvrages.

1. ANONYME, Congo-Brazza, An V de la révolution, s.d.n.l., 47p.
2. ARON, R., Démocratie et totalitarisme, Coll. Idées, Gallimard, Paris, 1965.
3. BIARNES, P., l'Afrique aux africains, 20 ans d'indépendance de l'Afrique noire francophone, Armand Colin, Paris, 1980, 480p.
4. BOSSCHERE, G. de, Clefs pour le Tiers-Monde, Coll. Clefs, Seghers, Paris, 1975, 388p.
5. CUVILLIER, A., Manuel de Sociologie, T.II, P.U.F., Paris, 1963.
6. FICHTER, H.J., Sociologie. Notions de base, Encyclopédie universitaire, Editions Universitaires, 3è éd., Paris, 1960, 240p.
7. GOLDMANN, L., Marxisme et sciences humaines, Coll. Idées, Ed. Gallimard, Paris, 1970, 378p.
8. LAROQUE, P., Les classes sociales, 4è éd., Coll. Q.S.J., P.U.F., Paris, 1968, 127p.
9. LEFEBVRE, H., 1. Le marxisme, Coll. Q.S.J., P.U.F., Paris, 1970.
2. Sociologie de Marx, Coll. Sup., P.U.F., Paris, 1974.
11. LIPSON, L., La civilisation Démocratique, Coll. Tendances Actuelles, Editions Inter-nationales, Paris, 1972, 282p.
13. LUSIGNAN, G. de, L'Afrique noire depuis l'indépendance: Evolution des Etats francophones, Coll. Le monde sans frontières, Fayard, 1970, 410p.
14. MEMMI, A., Portrait du colonisé précédé du Portrait du colonisateur, Payot, Paris, 1973, 100p.
15. MERLE, M., (Sous la direction de), L'Afrique noire contemporaine, Coll. U, 2è édit., Armand Colin, Paris, 1968, 471p.

16. THOMAS, L. -V., Les idéologies négro-africaines d'aujourd'hui, Librairie A.-G. Nizet, Paris, s.d., 80p.

3. DICTIONNAIRES.

1. ROBERT, P., Dictionnaire analogique et alphabétique de la langue française, S.N.L., Paris, 1972.

*

*

*

Annexe N° 1

Bibliographie de la littérature écrite congolaise
d'expression française.

Nous groupons les écrivains congolais par genres :
la poésie, le roman et la nouvelle, et le théâtre.

A. La poésie.

1. GAIMPIO, E., - Les Crudités, Brazzaville, 1976.
- Le spectacle de l'univers, Brazzaville, 1976.
2. MAKOUTA-NBOUKOU, J.P.,
- L'âme bleue, clé, Yaoundé, 1971.
- Cantante d'ouvrier, P. -J. Oswald, Paris, 1974.
3. N'DEHEKA, M., - Soleils neufs, Clé, Yaoundé, 1969.
- L'essence des citrons, P. -J. Oswald, Paris, 1975.
- Les signes du silence, l. et d. ?
4. NGOFA, E., - Primitives, Oswald, Honfleur, 1972.
- Après l'innocence, l. et d. ?
5. NGOY, D., - Poèmes rustiques, chez l'auteur, 1971.
- Poèmes rustiques (suite), l. et d. ?
- Les Mandouanes, l. et d. ?
6. OBENGA, T., - Stèles pour l'avenir, Présence africaine, Paris, 1978.
7. SAMA, E., - Poèmes diplomatiques, Oswald, Paris, 1977.
8. SINDA, M., - Premier chant du départ, Seghers, Paris, 1955.
9. TATI-LOUTARD, J. -B.,
- Poèmes de la mer, clé, Yaoundé, 1968.
- Les racines congolaises, P. -J. Oswald, Honfleur, 1968.
- L'Envers du soleil, P. -J. Oswald, Honfleur, 1970.

- Les normes du temps, Edit. du Mont-Noir, Lubumbashi, 1974.
- Les feux de la planète, N.E.A., Dakar, 1977.

10. TCHIKAYA U TAM'SI,

- Le mauvais sang, P. -J. Oswald, Honfleur, 1955.
- Feu de brousse, P. -J. Oswald, Honfleur, 1957.
- A triche-coeur, P. -J. Oswald, Honfleur, 1960.
- Epitomé, P. -J. Oswald, Honfleur, 1962.
- Le Ventre, Présence africaine, Paris, 1964.
- Arc musical, P. -J. Oswald, Honfleur, 1970.
- La veste d'intérieur, suivi de Notes de Vieille, Nubia, Paris, 1977.

B. Le roman et la nouvelle.

1. BEIBA, S., - Les rêves portatifs, N.E.A., Dakar-Abidjan, Lomé, 1979.
2. BIGNACOUNOU, P., - Un chômeur à Brazzaville, N.E.A., Dakar, 1977.
3. DONGALA, B.E., - Un fusil dans la main, un poème dans la poche, Albin Michel, Paris, 1973.
4. LOPES, H., - Tribaliques, (nouvelles), 2è édit., Clé, Yaoundé, 1975.
- La nouvelle romance, Clé, Yaoundé, 1975.
- Sans tam-tam sur Balafon, Clé, Yaoundé, 1977.
5. MAKOUTA-IBOUKOU, J.P., - Les initiés (nouvelles), Clé, Yaoundé, 1970.
- En quête de la liberté, Clé, Yaoundé, 1970.
- Le Contestant, La pensée universelle, Paris, 1973.
- Les exilés de la forêt vierge, P. -J., Oswald, Paris, 1974.

6. MALONGA, J., - Coeur d'Aryenne, Edit. Africaines, Paris, 1953.
 - Entre l'enclume et le marteau, En feuilleton dans la revue Liaison en 1956-1960.
 - La légende de M'Pfoumou Ma Mazono, Présence africaine, Paris, 1954.
7. MENGA, G., - La palabre stérile, Clé, Yaoundé, 1968.
 - Les aventures de Moni-Mambou, Clé, Yaoundé, 1971.
 - Les nouvelles aventures de Moni-Mambou, Clé, Yaoundé, 1971.
 - Les indiscretions du vagabond, Naaman, Sherbrooke, Canada, 1974.
 - Kotawali, N.E.A., Dakar, 1977.
8. MFOUILLOU, D., - La soumission, 1977.
9. NGOY, D., - L'enfance de M'Passi, chez l'auteur, 1975.
10. N'ZALA BACKA, P., Le tipoyé doré, Imprimerie Nationale, Brazzaville, 1968.
11. SONY, L., - La natte, l. et d. ?
 - La vie et demie, Seuil, Paris, 1979.
12. TATI-LOUTARD, J.-B.,
 - Chroniques congolaises, (nouvelles), P.-J. Oswald, Paris, 1974.
 - Nouvelles chroniques congolaises, l. et d. ?

C. Le théâtre.

1. BATTAMBICA, M.,
 - Le maître d'école a tué sa femme, Edition du théâtre congolais, Brazzaville, 1965.
2. BEMBA, S., - L'enfer c'est Orféo, Publié sous le pseudonyme de Martiel Malinda, O.R.T.F., Paris, 1970.
 - L'homme qui tua le crocodile, Clé, Yaoundé, 1972.
 - Une eau dormante, O.R.T.F., Paris, 1975.

- Tarentelle noire et diable blanc, P.-J. Oswald, Paris, 1976.
 - Au Pied du mur, 1969.
 - Il faut tuer Tarzan, 1971.
 - Eroshima, 1973.
 - Embouteillages, 1975.
 - Un foutu monde pour un blanchisseur trop honnête, 1977.
3. LETEMBET-AMBILY, A.,
- L'Europe inculpée, R.F.I., Paris, 1977.
 - La femme infidèle, Imprimerie Nationale, Brazzaville, 1975.
 - Les Aryens, Clé, Yaoundé, 1977.
 - Le roi déchu.
 - La mort de Boganda.
4. LFONI, P.,
- Matricule 22, Imprimerie Nationale, Brazzaville, d. ?
 - Les 3 Francs, Imprimerie Nationale, Brazzaville, d. ?
5. MOUANGASSA, F.,
- Les apprivoisés, Imprimerie Nationale, Brazzaville, 1968.
 - N'djanga, Clé, Yaoundé, 1976.
6. N'DEBEKA, M.,
- Le président, P.-J. Oswald, Honfleur, 1970.
7. OWI-OKANZA,
- Oba l'instituteur.
 - Les sangsues.
 - La trilogie déterminante.
 - Sélé, le mauvais cadre agricole.
 - Tokolonga, ou le socialisme triomphera.
- Ces ouvrages sont édités dans la collection "Témoignages de l'Afrique contemporaine" à Bucarest, sans indication de date.
8. SONY, L.,
- Conscience de trateur (A paraître), R.F.I., Prix, 1973.
 - Je soussigné cardiaque (Inédit), Sélection R.F.I. 1976.
9. TCHIKAYA U TAM'SI,
- Le Zoulou, Ed. Nubia, Paris, 1977.

Annexe N° 2Bibliographie de la littérature africaine et la critique.

Dans cette liste, nous incluons aussi les anthologies et autres ouvrages de référence.

- 1 ACHIRIGA, J., La révolte des romanciers noirs de langue française, Sherbrooke, Naaman, 1978.
- 2 ADOTEVI, S., Négritude et Négrologues, 10/18, Paris, U.G.E, 1972.
- 3 ANOZIE, S.O., Sociologie du roman africain, Aubier-Montaigne, 1970.
- 4 BARATTE ENO BELINGA, T. (et les autres), Bibliographie des auteurs africains de langue française, Nathan, 1979.
- 5 BUJITU, K., Pour mieux comprendre la littérature du Zaïre, Grue couronnée, Kinshasa, 1975.
- 6 CHEMAIN, R. et A., Panorama critique de la littérature congolaise contemporaine, Présence africaine, Paris, 1979.
- 7 CHEVRIER, J.,
Littérature nègre, Coll. U, Armand Colin, 1974
Une vie de boy, Oyono, Paris Hatier, (1)
Ferdinand Oyono, écrivain camerounais, Paris, Nathan (1)
Jacques Rabemananjara, écrivain malgache, Paris, Nathan (1)
Seydou Badian, écrivain malien, Paris, Nathan (1)+
Mongo Béti, écrivain camerounais, Paris, Nathan (1)+
Olympe Bély Quénou, écrivain dahoméen, Paris, Nathan (1)+
Bernard Dadié, écrivain ivoirien, Paris, Nathan (1)
Camara Laye, écrivain guinéen, Paris, Nathan (1)
Birago Diop, écrivain sénégalais, Paris, Nathan (1)
Cheik Hamidou Kane, écrivain sénégalais, Paris, Nathan (1)
Léopold Sédar Senghor, écrivain sénégalais, Paris, Nathan(1)

1 Les bibliographies divergent sur ces ouvrages. Patrick Mérand et Séwanon Dabla les attribuent à Mercier et Battestini, tout en attribuant trois d'entre eux (1)+ à M. Laroche. La revue Notre Librairie, N° 40 (que nous repreneons ici) les attribue tous à J. CHEVRIER. Sans toutefois mettre notre pleine confiance en elle, nous adoptons ses données, car elle ne présente pas de contradictions internes.

- 8 COLIN, R., Littérature africaine d'hier et demain, A.E.L., Paris, 1965.
- 9 CORNEVIN, R., Littérature noire d'expression française, Coll.Sup., P.V.F., Paris, 1976.
Le théâtre en Afrique noire à Madagascar, Livre africain, Paris, d. ?
- 10 DAGOLEZOU, G., La création romanesque devant les transformations actuelles en Côte-d'Ivoire, N.E.A., Dakar - Abidjan, 1977.
- 11 EBOUSSI, F., Ecrivains africains devant le christianisme, Ed. Saint-Paul, Paris, Pirogue, N° 28.
12. FALK et KANE, Littérature africaine, Paris, Nathan, d. ?
13. FOUA, N.J., (et les autres), Littérature camerounaise, Cannes, Club du livre camerounais.
- 14 GERARD, A., Etudes de littérature africaine francophone, N.E.A., Dakar-Abidjan, 1977.
15. GUIBERT, A., Léopold Sédar Senghor, Poètes d'aujourd'hui, Seghers, Paris, 1961
16. HUGUES, L., et REYENMILT, C., Anthologie africaine et Malgache, Seghers, Paris, 1962.
- 17 JAHN, J., Manuel de littérature néo-africaine, du XVI^e siècle à nos jours, de l'Afrique à l'Amérique, traduit par Gaston Bailly, Resma, Paris, 1969.
- 18 JUSTIN, A., Anthologie africaine, I.P.A.M., Paris, 1962.
- 19 KADIMA-NZUJI, M., Bibliographie littéraire de la République du Zaïre de 1931 à 1972, Lubumbashi, C.E.L.R.I.A., 1973
- 20 KANE, M., Birago Diop, l'homme et l'oeuvre, Présence africaine, Paris, 1971
- 21 KAYO, P., Panorama de la littérature camerounaise, Librairie Panafricaine, Bafoussam, 1978
- 22 KESTELOOT, L., Les écrivains noirs de la langue française : naissance d'une littérature, Institut de sociologie, Université libre de Bruxelles, Bruxelles, 1965.

- 23 DESTELOOT, L. et KOTCHY, Aimé Césaire, l'homme et l'oeuvre, Présence Africaine, Paris, 1963.
- 24 KIMONI, I., Destin de la littérature africaine ou problématique d'une culture, Naaman, 1975.
- 25 LARSON, C.R., Panorama du roman africain, Editions Internationales, Paris, 1974.
- 26 LECHERBONNIER, B., Initiation à la littérature africaine, Nathan, Paris, 1977.
- 27 LEUSSE, H., Léopold Sédar Senghor l'Africain, Hatier, Paris, 1967
- 28 LONOH, M., Littérature Zaïroise : coup d'oeil sur les oeuvres du (sic) Paul Mahamwe Mushiete, Kinshasa, 1969.
- 29 MAKOUTA-MBOUKOU, J.P., Introduction à la littérature noire, Clé, Yaoundé, 1970.
- 30 MASEGABIO, N.M.N., Anthologie de la poésie Zaïroise, Ed. Dombi, Kinshasa, 1976.
- 31 MELONE, T., - Mongo Beti, l'homme et le destin, Présence africaine, Paris, 1971.
 - Chinua Achebe et la tragédie de l'histoire, Présence africaine, Paris, d. ?
 - De la Négritude dans la littérature négro-africaine, Présence africaine, Paris, d. ?
 - Mélanges africains, ouvrage collectif réalisé par l'Equipe de Recherche en littérature africaine comparée (E.R.L.A.C.) sous la direction de Thomas MELONE, 1973.
- 32 MERAND, P., La vie quotidienne en Afrique noire à travers la littérature africaine d'expression française, L'harmattan, Paris, d. ?
- 33 MEZU, O., Léopold Sedar Senghor et la défense et l'illustration de la civilisation noire, Didier, Paris, 1968.
- 34 MINYONO M'KODO, M., Comprendre "Le vieux nègre et la médaille" de F. OYONO, Ed. Saint-Paul, Paris, d. ?
- 35 MOURALIS, B., Individu et collectivité dans le roman négro-africain d'expression française, Fayard, Paris, 1972.

- 36 NANTET, J., Panorama de la littérature noire d'expression Française, Fayard, Paris, 1972.
- 37 NDIAYE, P.G., Littérature africaine, Présence africaine, Paris, 1978.
- 38 NGAL, M. a M., Tendances actuelles de la littérature africaine d'expression française, Editions du Mont-Noir, Kinshasa, 1972.
- 39 NKASHAMA, N., Comprendre la littérature africaine écrite en langue française, Ed. Saint-Paul, Issy-les-Moulineaux, 1979.
- 40 NORDMAN-SEILLER, A., La littérature néo-africaine, O.S.J., P.U.F., Paris, d. ?
- 41 PAGEARD, R., Littérature négro-africaine : le mouvement littéraire contemporain dans l'Afrique noire d'expression française, Le livre africain, Bruxelles, 1969.
- 42 QUILLATEAU, C., Bernard B. Dadié, l'homme et l'oeuvre, Présence africaine, Paris, 1967.
- 43 RIAL, J., Littérature camerounaise de langue française, Payot, Lausanne, 1972.
- 44 ROMBAUT, M., La poésie négro-africaine de langue française, Seghers, Paris, 1976.
- 45 SAINVILLE, L., Anthologie de la littérature négro-africaine, T.I et II, Présence africaine, Paris 1963 et 1968.
- 46 SENHOR, L.S., Anthologie de la nouvelle poésie africaine et malgache, P.U.F., Paris, 1948-1969.
- 47 TATI-LOUTARD, J.B., Anthologie de la littérature congolaise d'expression française, Clé, Yaoundé, 1977.
- 48 TOWA, M., Léopold Sédar Senghor : négritude ou servitude, Clé, Yaoundé, 1971.
- 49 TRAORE, B., Le théâtre négro-africain et ses fonctions sociales, Présence africaine, Paris, 1958.
- 50 UMERINWA, W., La religion dans la littérature africaine, Presses universitaires du Zaïre, Kinshasa, 1978.

51 WAUTHIER, C., L'Afrique des Africains, Inventaire de la négritude, Seuil, Paris, 1964, 1978.

52 ZADI ZAOUROU, B., Césaire entre deux cultures, N.E.A., Dakar, ahidjan, 1978.

T A B L E D E S M A T I E R E S.

	<u>Page</u>
REMERCIEMENTS	3
INTRODUCTION	4
1. LA LITTERATURE AFRICAINE ET LA CRITIQUE LITTERAIRE	5
2. LE SUJET : CHOIX, OBJECTIFS ET ETAT	10
2.1. Le choix	10
2.1.1. Le choix de l'approche sociologique	11
2.1.1. Le choix de l'oeuvre	12
2.2. Définition des objectifs	14
2.3. Etat de la question	17
2.3.1. La littérature africaine et la critique sociologique	17
2.3.2. L'oeuvre et la critique	19
3. LA METHODE ET LE CONTENU DU TRAVAIL	19
3.1. La méthode	19
3.1.1. La méthode générale	19
3.1.2. La méthode spéciale : la critique sociologique	20
3.1.2.1. Notion préalable : La classe sociale a.....	21
3.1.2.2. Les trois tendances	23
a) La critique bourgeoise ..	23
b) La critique sociologique;	23
c) La critique marxiste	24
3.2. Le contenu du travail	28
PREMIERE PARTIE : ETUDE INTRATEXTUELLE DU ROMAN	30